

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a dark gray color, framing the entire page.

Un Règne de Fer

Morgan Rice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



UN
RÈGNE
DE
FER

TOME II DE L'ANNEAU DU SORCIER

MORGAN RICE

Un règne de FER

(Tome 11 de l'Anneau du Sorcier)

Morgan Rice

Morgan Rice est l'auteur à succès n°1 et l'auteur à succès chez USA Today de la série d'épopées fantastiques L'ANNEAU DU SORCIER, qui compte dix-sept tomes, de la série à succès n°1 SOUVENIRS D'UNE VAMPIRE, qui compte onze tomes (pour l'instant), de la série à succès n°1 LA TRILOGIE DES RESCAPÉS, thriller post-apocalyptique qui contient deux tomes (pour l'instant) et de la nouvelle série d'épopées fantastiques ROIS ET SORCIERS. Les livres de Morgan sont disponibles en édition audio et papier, et des traductions sont disponibles en plus de 25 langues.

TRANSFORMATION (Livre # 1 de Mémoires d'une vampire), ARÈNE UN (Livre # 1 de la Trilogie des rescapés) et LA QUÊTE DE HÉROS (Livre # 1 dans L'anneau du sorcier) et LE RÉVEIL DES DRAGONS (Livre # 1 de Rois et sorciers) sont disponibles en téléchargement gratuit!

Morgan adore recevoir de vos nouvelles, donc n'hésitez pas à visiter www.morganricebooks.com pour vous inscrire sur la liste de distribution, recevoir un livre gratuit, des cadeaux gratuits, télécharger l'appli gratuite, lire les dernières nouvelles exclusives, vous connecter à Facebook et à Twitter, et rester en contact!

Sélection de critiques pour Morgan Rice

« L'ANNEAU DU SORCIER a tous les ingrédients pour un succès immédiat : intrigue, contre-intrigue, mystère, de vaillants chevaliers, des relations s'épanouissant remplies de cœurs brisés, tromperie et trahison. Cela vous tiendra en haleine pour des heures, et conviendra à tous les âges. Recommandé pour les bibliothèques de tous les lecteurs de fantasy. »

--Books and Movie Review, Roberto Mattos

« [Un ouvrage] de fantasy épique et distrayant. »

--KirkusReviews

« Le début de quelque chose de remarquable ici. »

--San Francisco Book Review

« Rempli d'action... L'écriture de Rice est respectable et la prémisse intrigante. »

--PublishersWeekly

« [Un livre de] fantasy entraînant... Seulement le commencement de ce qui promet d'être une série pour jeunes adultes épique. »

--Midwest Book Review

ROIS ET SORCIERS

LE RÉVEIL DES DRAGONS (Tome n 1)
LE RÉVEIL DU VAILLANT (Tome n 2)
LE POIDS DE L'HONNEUR (Tome n 3)
UNE FORGE DE BRAVOURE (Tome n 4)
UN ROYAUME D'OMBRES (Tome n 5)
LA NUIT DES BRAVES (Tome n 6)

L'ANNEAU DU SORCIER

LA QUÊTE DES HÉROS (Tome 1)
LA MARCHE DES ROIS (Tome 2)
LE DESTIN DES DRAGONS (Tome 3)
UN CRI D'HONNEUR (Tome 4)
UNE PROMESSE DE GLOIRE (Tome 5)
UN PRIX DE COURAGE (Tome 6)
UN RITE D'ÉPÉES (Tome 7)
UNE CONCESSION D'ARMES (Tome 8)
UN CIEL DE SORTILÈGES (Tome 9)
UNE MER DE BOUCLIER (Tome 10)
UN RÈGNE D'ACIER (Tome 11)
UNE TERRE DE FEU (Tome 12)
UNE LOI DE REINES (Tome 13)
UN SERMENT FRATERNEL (Tome 14)
UN RÊVE DE MORTELS (Tome 15)
UNE JOUTE DE CHEVALIERS (Tome 16)
LE DON DE BATAILLE (Tome 17)

LA TRILOGIE DES RESCAPÉS

ARÈNE UN : LA CHASSE AUX ESCLAVES (Tome 1)
DEUXIÈME ARÈNE (Tome 2)

MÉMOIRES D'UN VAMPIRE

TRANSFORMATION (Tome 1)
ADORATION (Tome 2)
TRAHISON (Tome 3)
PRÉDESTINATION (Tome 4)
DÉSIR (Tome 5)
FIANÇAILLES (Tome 6)
SERMENT (Tome 7)
TROUVÉE (Tome 8)
RENÉE (Tome 9)
ARDEMENT DESIRÉE (Tome 10)
SOUMISE AU DESTIN (Tome 11)

KINGS AND SORCERERS



THE SORCERER'S RING



THE SURVIVAL TRILOGY



the vampire journals





Écoutez L'ANNEAU DU SORCIER en format audio !

Tous droits réservés. Sauf dérogations autorisées par la Loi des États-Unis sur le droit d'auteur de 1976, aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, distribuée ou transmise sous quelque forme que ce soit ou par quelque moyen que ce soit, ou stockée dans une base de données ou système de récupération, sans l'autorisation préalable de l'auteur.

Ce livre électronique est réservé, sous licence, à votre seule jouissance personnelle. Ce livre électronique ne saurait être revendu ou offert à d'autres personnes. Si vous voulez partager ce livre avec une tierce personne, veuillez en acheter un exemplaire supplémentaire par destinataire. Si vous lisez ce livre sans l'avoir acheté ou s'il n'a pas été acheté pour votre seule utilisation personnelle, vous êtes prié de le renvoyer et d'acheter votre exemplaire personnel. Merci de respecter le difficile travail de cet auteur.

Il s'agit d'une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les entreprises, les organisations, les lieux, les événements et les incidents sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés dans un but fictionnel. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, n'est que pure coïncidence.

Image de couverture : Copyright justdd, utilisée en vertu d'une licence accordée par Shutterstock.com.



Table des matières

CHAPITRE UN
CHAPITRE DEUX
CHAPITRE TROIS
CHAPITRE QUATRE
CHAPITRE CINQ
CHAPITRE SIX
CHAPITRE SEPT
CHAPITRE HUIT
CHAPITRE NEUF
CHAPITRE DIX
CHAPITRE ONZE
CHAPITRE DOUZE
CHAPITRE TREIZE
CHAPITRE QUATORZE
CHAPITRE QUINZE
CHAPITRE SEIZE
CHAPITRE DIX-SEPT
CHAPITRE DIX-HUIT
CHAPITRE DIX-NEUF
CHAPITRE VINGT
CHAPITRE VINGT-ET-UN
CHAPITRE VINGT-DEUX
CHAPITRE VINGT-TROIS
CHAPITRE VINGT-QUATRE
CHAPITRE VINGT-CINQ
CHAPITRE VINGT-SIX
CHAPITRE VINGT-SEPT
CHAPITRE VINGT-HUIT
CHAPITRE VINGT-NEUF
CHAPITRE TRENTE
CHAPITRE TRENTE-ET-UN
CHAPITRE TRENTE-DEUX
CHAPITRE TRENTE-TROIS

« Il y a un pays où la nourriture poussait autrefois – mais cet endroit a été transformé, ressemblant à un brasier. C'était un lieu où les pierres étaient des saphirs, et la poussière était d'or. »

Le cheval se rit de la peur, rien ne l'effraie ; il ne bronche pas face à l'épée. Il ne peut rester calme quand la trompette sonne. Au son de la trompette, il renâcle : 'Hourrah !' »

--Le Livre de Job

CHAPITRE UN

Reece se tenait debout, la dague dans sa main plantée dans la poitrine de Tirus, figé dans un moment de surprise. Son univers tout entier tournait au ralenti, toute sa vie semblait estompée. Il venait tout juste de tuer son pire ennemi, l'homme responsable de la mort de Selese. Pour cela, Reece éprouvait un immense sentiment de satisfaction, de vengeance. Enfin, un grand tort avait été réparé.

Pourtant en même temps, Reece se sentait insensible au reste du monde, l'impression étrange de s'apprêter à embrasser la mort, se préparant lui-même au trépas qui s'ensuivrait à coup sûr. La pièce était remplie d'hommes de Tirus, tous là debout, aussi figés sous le choc, tous ayant été témoins de l'évènement. Reece se préparait à mourir. Cependant il n'avait pas de regrets. Il était reconnaissant qu'on lui ait donné la chance de tuer cet homme, qui osait penser que Reece lui présenterait vraiment des excuses.

Reece savait que la mort était inévitable ; il était bien trop en sous-nombre dans cette pièce, et les seuls dans cette grande salle à être de son côté étaient Matus et Srog. Srog, blessé, était ligoté avec des cordes, captif, et Matus se tenait à côté de lui, sous l'œil vigilant des soldats. Ils ne seraient pas d'une grande aide contre cette armée d'Insulaires loyaux envers Tirus.

Mais avant que Reece ne meure, il voulait mener à bien sa vengeance, et emporter autant de ces Insulaires qu'il lui était possible.

Tirus s'effondra aux pieds de Reece, mort, et Reece n'hésita pas : il retira sa dague et immédiatement se retourna et trancha la gorge du général de Tirus, debout derrière lui ; dans le même mouvement, Reece pivota et poignarda un autre général dans le cœur.

Alors que l'assemblée choquée commençait à réagir, Reece se mit rapidement en mouvement. Il tira les deux épées des fourreaux des deux hommes agonisants, et chargea le groupe de soldats lui faisant face. Il en tua quatre avant qu'ils n'aient eu une chance de réagir.

Des centaines de guerriers se mirent en action, déferlant sur Reece de toutes parts. Reece fit appel à tous ses entraînements à la Légion, toutes les fois où il avait été forcé de se battre contre des groupes d'hommes, et alors qu'ils l'encerclaient, il leva son épée des deux mains. Il n'était pas embarrassé par une armure, comme ces hommes, ou par une ceinture garnie d'armes, ou par un bouclier ; il était plus léger et rapide qu'eux tous, et il était enragé, acculé, et se battait pour sa vie.

Reece combattit vaillamment, plus rapide que chacun d'eux, se rappelant toutes les fois où il avait croisé le fer avec Thor, le plus grand guerrier qu'il ait jamais affronté, se rappelant à quel point ses capacités avaient été aiguisées. Il abattit homme après homme, son épée s'entrechoquant avec bien d'autres, des étincelles volant alors qu'il se battait dans toutes les directions. Il frappa et frappa jusqu'à ce que ses bras se fassent lourds, transperçant une douzaine d'hommes avant qu'ils ne puissent cligner

des yeux.

Mais de plus en plus se déversaient. Ils étaient simplement trop nombreux. Pour six tombés, une douzaine d'autres apparaissait, et la cohue se fit plus dense alors qu'ils se ralliaient et le pressaient de toutes parts. Reece était essoufflé quand il sentit une épée lui entailler le bras, et il cria, du sang coulant de son biceps. Il pivota et frappa l'homme dans les côtes, mais les dégâts avaient déjà été faits. Il était maintenant blessé, et encore d'autres hommes apparaissaient de tous côtés. Il sut que son temps était venu.

Au moins, prit-il conscience, reconnaissant, il avait la possibilité d'être abattu dans un acte valeureux.

« REECE ! »

Un cri transperça soudainement l'air, une voix que Reece reconnut immédiatement.

Une voix de femme.

Le corps de Reece s'engourdit en réalisant à qui appartenait cette voix. C'était celle de la seule femme restante dans ce monde qui pouvait attirer son attention, même au cœur de cette grande bataille, même au milieu de ses derniers moments :

Stara.

Reece leva les yeux et le vit se tenant en hauteur, au sommet des gradins de bois qui s'alignaient le long des côtés de la pièce. Elle était au-dessus de la cohue, son expression féroce, les veines de sa gorge palpitantes tandis qu'elle criait pour lui. Il vit qu'elle tenait un arc et des flèches, et il la regarda alors qu'elle visait vers le haut, vers un objet de l'autre côté de la salle.

Reece suivit son regard, et il réalisa quelle était sa cible : une épaisse corde, de quinze mètres de long, maintenant un énorme lustre métallique de neuf mètres de diamètre, accrochée à un crochet de fer enfoncé dans le sol. La structure était aussi épaisse qu'un tronc d'arbre, et supportait plusieurs centaines de chandelles allumées.

Reece s'avisa : Stara avait pour objectif de tirer sur la corde. Si elle la touchait, cela enverrait s'écraser le lustre – et il anéantirait la moitié des hommes dans cette salle. Quand Reece leva le regard, il prit conscience que se tenait juste en dessous.

Elle le prévenait pour qu'il bouge.

Le cœur de Reece cogna dans sa poitrine sous l'effet de la panique alors qu'il se tournait, abaissait son épée et chargeait violemment dans le groupe de ses assaillants, se hâtant de se mettre hors d'atteinte avant qu'il ne tombe. Il donna des coups de pieds, de coudes et de tête aux soldats sur son passage alors qu'il se précipitait au travers du groupe. Reece se rappelait, d'après son enfance, combien Stara était une bonne tireuse – surpassant toujours les garçons – et il savait que son tir serait bon. Même s'il courait avec ses arrières exposés aux hommes le poursuivant, il lui faisait confiance, sachant qu'elle viserait juste.

Un instant après Reece entendit le son d'une flèche transperçant les airs, d'une grosse corde claquant, puis d'une pièce massive de fer se débloquent, chutant droit vers le sol, se précipitant à travers les airs à pleine vitesse. Il y eut un énorme fracas, la salle tout entière trembla, l'onde de choc faisant tomber Reece. Ce dernier sentit le courant d'air dans son dos, le lustre ne le manquant que de quelques trentaines de centimètres alors qu'il tombait au sol sur ses mains et pieds.

Reece entendit les cris des hommes, et il jeta un regard par-dessus son épaule et vit les dégâts que Stara avait causés : des douzaines d'hommes étaient étendus sous le lustre, écrasés, du sang partout, hurlant, immobilisés jusqu'à la mort. Elle lui avait sauvé la vie.

Reece se hissa à grand-peine sur ses pieds, cherchant Stara du regard, et vit qu'elle était en danger à présent. Plusieurs hommes se rapprochaient d'elle, et tandis qu'elle les mettait en joue avec son arc et ses flèches, il savait qu'elle ne pourrait tirer qu'un nombre limité de fois.

Elle se tourna et regarda nerveusement la porte, pensant de toute évidence qu'ils pourraient s'échapper par là. Mais alors que Reece suivait son regard, son cœur s'arrêta en voyant des douzaines d'hommes de Tirus se précipiter et la bloquer, barrant les deux grands battants avec une épaisse poutre de bois.

Ils étaient pris au piège, toutes les sorties bloquées. Reece sut qu'ils allaient mourir là.

Reece remarqua Stara parcourant la pièce du regard, affolée, jusqu'à ce que ses yeux s'arrêtent sur la plus haute rangée des gradins de bois le long du mur.

Elle fit signe à Reece alors qu'elle y courait, et il n'eut aucune idée de ce qu'elle avait à l'esprit. Il ne voyait là aucune issue. Mais elle connaissait le château mieux que lui, et peut-être avait-elle en tête un chemin d'évasion qu'il ne pouvait voir.

Reece pivota et courut, se frayant un chemin à travers les hommes alors qu'ils commençaient à se regrouper et à l'attaquer. Tandis qu'il sprintait à travers cohue, il ne se battit qu'au minimum, essayant de ne pas trop engager le combat avec eux, mais plutôt de percer une voie unique à travers les hommes et d'atteindre le coin opposé de la pièce.

Alors qu'il courait, Reece jeta un coup d'œil vers Srog et Matus, décidé à les aider, eux aussi, et il fut heureusement surpris de voir que Matus s'était saisi des épées de ses gardiens et les avait tous deux poignardés ; il observa Matus trancher rapidement les liens de Srog, libérant ce dernier, qui s'empara d'une épée et tua plusieurs soldats qui s'approchaient.

« Matus ! » cria Reece.

Matus se tourna et le regarda, il vit Stara le long du mur opposé et vers où Reece courait. Matus tira Srog d'un coup sec, ils pivotèrent et coururent dans la même direction, eux aussi, tous se dirigeant maintenant vers le même endroit.

Alors que Reece se taillait un passage à travers la salle, ce dernier commença à s'éclaircir. Il n'y avait pas autant de soldats dans le coin opposé de la pièce, loin du coin opposé, de la sortie bloquée vers laquelle tous les soldats convergeaient. Reece espérait que Stara savait ce qu'elle faisait.

Stara courut le long des gradins, sautant les rangées de plus en plus haut, frappant du pied les visages des soldats qui tendaient les bras pour se saisir d'elle. Pendant que Reece la regardait, essayant de la rattraper, il ne savait toujours pas exactement où elle se dirigeait, ou quel pouvait être son plan.

Reece atteignit le coin le plus éloigné et sauta sur les gradins, sur le premier rang de bois, puis le suivant, et le suivant, grimpant de plus en plus haut, jusqu'à ce qu'il soit à trois bons mètres au-dessus de la foule, sur le banc le plus éloigné et le plus haut, contre le mur. Il rencontra Stara, et ils convergèrent vers le mur le plus distant avec Matus et Srog. Ils avaient une bonne avance sur les soldats, sauf un : il bouscula Stara par derrière, Reece plongea en avant et le poignarda dans le cœur, juste avant qu'il ne plante sa dague dans le dos de Stara.

Stara leva son arc et se tourna vers deux soldats se jetant vers le dos exposé de Reece, épées tirées, et les abattit tous deux.

Les quatre se tenaient là, dos contre le mur de l'autre côté de la pièce, sur l'estrade la plus haute, Reece parcourut l'espace du regard et vit cent hommes se hâter à travers la salle, gagnant sur eux. Ils étaient piégés dans ce coin, avec nulle part où aller.

Reece ne comprenait pas pourquoi Stara les avait tous menés là. Ne voyant aucun moyen possible de s'échapper, il était certain qu'ils seraient bientôt tous morts.

« Quel est ton plan ? » lui cria-t-il, alors qu'ils se tenaient côte à côte, repoussant les hommes. « Il n'y a aucune issue ! »

« Lève les yeux ! », répondit-elle.

Reece tendit le cou et aperçu au-dessus d'eux un autre lustre de fer, avec une longue corde allant de ce dernier jusqu'au sol, juste à côté de lui.

Les sourcils de Reece se froncèrent dans sa confusion.

« Je ne comprends pas », dit-il.

« La corde », dit-elle. « Attrapez-la, vous tous. Et accrochez-vous de toutes vos forces. »

Ils firent comme elle en avait donné l'ordre, chacun s'agrippant à la corde des deux mains et s'accrochant fermement. Subitement, Reece prit conscience de ce que Stara était sur le point de faire.

« Es-tu sûre que ce soit une bonne idée ? », s'écria-t-il.

Mais il était trop tard.

Alors qu'une douzaine de soldats s'approchaient d'eux, Stara s'empara de l'épée de Reece, sauta dans les bras de ce dernier, et trancha la corde à côté d'eux, celle maintenant le lustre.

Reece sentit son estomac chuter d'un coup tandis qu'eux quatre, se

cramponnant à la corde et aux uns les autres, s'élancèrent dans les airs à une vitesse vertigineuse, s'accrochant pour sauver leurs vies pendant que le lustre tombait. Il écrasa les hommes en dessous et propulsa les quatre haut dans les airs, se balançant avec la corde.

Cette dernière s'arrêta enfin, et les quatre pendirent là, se balançant dans les airs, à quinze bons mètres du sol.

Reece regarda en bas, transpirant, perdant presque sa prise.

« Là ! » s'écria Stara.

Reece se tourna et vit un immense vitrail devant eux, et réalisa quel était son plan. La corde grossière sciait les paumes de Reece, et il commençait à glisser avec la sueur. Il ignorait combien de temps il pourrait encore tenir.

« Je perds ma prise ! » s'exclama Srog, tentant de s'accrocher du mieux qu'il le pouvait malgré ses blessures.

« Nous devons nous balancer ! » cria Stara. « Nous avons besoin d'un élan ! Poussez contre le mur ! »

Reece suivit sa direction : il se pencha en avant avec ses bottes contre le mur et ensemble, ils appuyèrent contre le mur, la corde oscillant de plus en plus fortement. Ils poussèrent encore et encore, jusqu'à ce qu'avec un dernier coup de pied, ils se balancèrent au point le plus haut, comme un pendule, puis tous, criant, se préparèrent tandis qu'ils retombaient droit dans l'énorme vitrail.

Le verre explosa, volant en éclats tout autour d'eux, et les quatre lâchèrent la corde, se laissant tomber sur la large plateforme à la base de la fenêtre.

Se tenant là, perchés à une quinzaine de mètres au-dessus de la salle, l'air froid se précipitant à l'intérieur, Reece baissa le regard, et d'un côté il vit l'intérieur de la pièce, des centaines de soldats les yeux levés vers eux, se demandant comment les poursuivre, de l'autre côté, il vit l'extérieur du fort. C'était le déluge dehors, un vent puissant et une pluie aveuglante, et la descente en contrebas était d'une dizaine de mètres, certainement assez pour se casser une jambe. Mais Reece, au moins, vit plusieurs grands buissons, et il vit aussi que le sol était détrempé et ramolli par la boue. Ce serait une chute longue et dure, mais peut-être qu'ils seraient assez amortis.

Soudainement, Reece s'écria alors qu'il sentait du métal transpercer sa chair. Il baissa les yeux, se pris le bras et réalisa qu'une flèche l'avait juste éraflé, le faisant saigner. C'était une blessure mineure, mais cela piquait.

Reece pivota et vérifia en contrebas par-dessus son épaule, et vit des douzaines d'hommes de Tirus bander leurs arcs et tirer, des flèches sifflant maintenant autour d'eux de toutes les directions.

Reece savait qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Il examina la scène et vit Stara debout d'un côté, Matus et Srog de l'autre, tous les yeux écarquillés par la peur face au saut devant eux. Il prit la main de Stara, sachant que c'était maintenant ou jamais.

Sans un mot, tous sachant qu'il fallait le faire, ils sautèrent ensemble.

Ils hurlèrent tandis qu'ils chutaient à travers les airs dans la pluie aveuglante et le vent, battant des bras et des jambes et tombant, et Reece ne peut s'empêcher de se demander s'il n'avait pas sauté d'une mort certaine à une autre.

CHAPITRE DEUX

Godfrey leva son arc de ses mains tremblantes, se pencha au-dessus du bord du parapet, et visa. Il voulait choisir une cible et tirer immédiatement – mais à la vue de la scène se déroulant en dessous, il tomba à genoux, figé sous le choc. En contrebas chargeaient des milliers de soldats McCloud, une armée bien entraînée inondant le paysage, tous se dirigeant vers les portes de la Cour du Roi. Une douzaine d’entre eux se précipitèrent en avant avec un bélier en fer, et le projetèrent contre la herse encore et encore, faisant trembler les murs, le sol sous les pieds de Godfrey.

Godfrey perdit l’équilibre et tira, et la flèche s’envola sans causer de dommages. Il en attrapa une autre et l’encochoa sur l’arc, le cœur battant, sachant pour sûr qu’il mourrait là le jour même. Il se pencha par-dessus le parapet, mais avant qu’il ne puisse tirer, une pierre lancée par une fronde vola et percuta son heaume d’acier.

Il y eut un grand fracas, et Godfrey tomba en arrière, sa flèche volant droit dans les airs. Il arracha son heaume et frotta sa tête douloureuse. Il n’aurait jamais imaginé qu’une pierre puisse faire si mal, l’acier semblait résonner dans son crâne même.

Godfrey se demanda dans quoi il s’était engagé. Il est vrai qu’il s’était montré héroïque, il avait apporté son aide en avertissant la cité entière de l’arrivée des McClouds, leur faisant gagner un temps précieux. Il avait peut-être même sauvé quelques vies. Il avait certainement sauvé sa sœur.

Pourtant il était là, avec seulement une petite douzaine de soldats étant restés là, aucun d’entre eux n’étant de l’Argent, aucun étant chevalier, défendant cette coquille qu’était devenue la cité évacuée contre une armée entière de McCloud. Ces affaires de soldats n’étaient pas pour lui.

Il y eut un énorme fracas, et Godfrey trébucha à nouveau alors que la herse était enfoncée et ouverte.

À travers les portes ouvertes de la cité s’engouffrèrent des milliers d’hommes, dans une clameur, là pour le sang. Alors qu’il s’asseyait sur le parapet, Godfrey sut que ce n’était qu’une question de temps jusqu’à ce qu’ils montent là-haut, jusqu’à ce qu’il ait à se battre jusqu’à la mort. Était-ce cela qu’impliquait être un soldat ? Était-ce ce que cela signifiait d’être brave et sans peur ? De mourir, pour que d’autres puissent vivre ? Maintenant qu’il accueillait la mort en face, il n’était pas si sûr que cela soit une bonne idée. Être un soldat, être un héros était bien, mais être en vie était mieux.

Pendant que Godfrey pensait à partir, à s’enfuir et essayer de se cacher quelque part, soudainement, plusieurs soldats McCloud envahirent les parapets, se ruant en une seule file. Godfrey regarda alors qu’un de ses camarades soldat était poignardé et tombait à genoux, grognant.

Et là, encore une fois, cela se produisit. Malgré toutes ses pensées rationnelles, tout son sens commun contre le fait d’être un soldat, il y eut un

déclic à l'intérieur de Godfrey qu'il ne pouvait contrôler. Quelque chose en lui ne pouvait supporter de laisser les autres souffrir. Pour lui-même, il ne pouvait rassembler le courage, mais quand il vit son compagnon d'armes attaqué, quelque chose le submergea – une certaine témérité. Certains auraient même pu appeler cela de la chevalerie.

Godfrey réagit sans réfléchir. Il se trouva lui-même en train de s'emparer d'une longue pique et de charger les rangs de McClouds, qui gravissaient à toute vitesse les escaliers, une file unique le long des parapets. Il laissa échapper un grand cri et, tenant fermement la pique, il renversa le premier homme. L'énorme lame de métal alla dans sa poitrine, et Godfrey courut, utilisant son poids, mais son centre à bière, pour tous les repousser.

À sa propre surprise, Godfrey réussit, refoulant le rang d'hommes en bas de la spirale de la cage d'escalier, les éloignant des parapets, bloquant d'une seule main les McClouds envahissant la place.

Quand il eut fini, Godfrey laissa tomber la pique, étonné par lui-même, ne sachant pas ce qui l'avait pris. Ses camarades d'armes semblaient stupéfaits eux aussi, comme s'ils ne réalisaient pas qu'il avait cela en lui.

Alors que Godfrey se demandait ce que faire ensuite, la décision fut prise pour lui, quand il détecta un mouvement du coin de l'œil. Il se tourna et vit une douzaine de plus de McClouds le chargeant depuis le côté, se déversant sur les parapets à l'opposé.

Avant que Godfrey n'ait pu préparer une défense, le premier soldat l'atteignit, maniant un énorme marteau de guerre, le balançant vers sa tête. Godfrey prit conscience que le coup broierait son crâne.

Godfrey plongea hors de la trajectoire du danger – une des rares choses qu'il savait bien faire – et le marteau siffla au-dessus de sa tête. Ensuite Godfrey abaissa son épaule et fonda dans le soldat, le repoussant, l'empoignant.

Godfrey le refoula, de plus en plus loin, jusqu'à ce qu'ils luttent au bord du parapet, se battant au corps-à-corps, essayant chacun d'attraper la gorge de l'autre. Cet homme était fort, mais Godfrey l'était aussi, un des rares cadeaux qui lui avaient été accordés par la vie.

Ensemble ils grimpèrent, tournoyant l'un sur l'autre, jusqu'à ce que, soudainement, ils roulèrent tous deux par-dessus le bord.

Les deux volèrent tombèrent à travers les airs, s'accrochant l'un à l'autre, chutant d'environ cinq mètres sur le sol en contrebas. Godfrey tournoya dans les airs, espérant qu'il atterrirait sur ce soldat, au lieu du contraire. Il savait que le poids de cet homme, et toute son armure le broieraient.

Godfrey tourna à la dernière seconde, atterrissant sur l'homme, et le soldat grogna alors que le poids de Godfrey l'écrasait, lui faisant perdre conscience.

Mais la chute prit aussi son dû auprès de Godfrey, le faisant tourner, il cogna sa tête, et alors qu'il roulât à côté de l'homme, chacun de ses os

douloureux, Godfrey resta étendu là une seconde avant que le monde ne tourbillonne et lui, allongé à côté de son ennemi, s'évanouit. La dernière chose qu'il vit en levant les yeux était une armée de McClouds, se déversant à l'intérieur de la Cour du Roi et la proclamant leur.

*

Elden se trouvait sur les terrains d'entraînement de la Légion, mains sur les hanches, Conven et O'Connor à côté de lui, eux trois examinant les nouvelles recrues que Thorgrin leur avait laissées. Elden observait d'un œil expert tandis que les garçons galopèrent en faisant des allers et retours à travers le terrain, essayant de sauter au-dessus de fossés et de lancer des lances sur des cibles suspendues. Quelques garçons n'arrivaient pas à sauter, tombant avec leur cheval dans les trous ; d'autres y parvenaient, mais manquaient les cibles.

Elden secoua la tête, tentant de se rappeler comment il était quand il avait commencé son entraînement à la Légion, et de prendre comme un encouragement le fait que, au cours des derniers jours, les garçons avaient déjà montré des signes de progrès. Cependant ils étaient loin d'être les guerriers endurcis qu'il avait besoin qu'ils soient avant qu'il ne puisse les accepter en tant que recrues. Il avait placé la barre très haut, en particulier parce qu'il avait la grande responsabilité de rendre Thorgrin et tous les autres fiers ; Conven et O'Connor, eux aussi, ne permettraient rien de moins.

« Sire, il y a des nouvelles. »

Elden jeta un coup d'œil pour voir une des recrues, Merek, un ancien voleur, arriver en courant vers lui, les yeux écarquillés. Interrompu dans ses pensées, Elden était perturbé.

« Mon garçon, je t'ai déjà dit de ne jamais interrompre— »

« Mais sire, vous ne comprenez pas ! Vous devez— »

« Non, TU ne comprends pas », répliqua Elden. « Quand les recrues sont en entraînement, tu ne— »

« REGARDEZ ! » s'écria Merek, l'agrippant et pointant du doigt.

Elden, en rage, était sur le point de l'empoigner et de le jeter à terre, jusqu'à ce qu'il jette un œil à l'horizon, et il se figea. Il ne pouvait s'expliquer la vue devant lui. Là, à l'horizon, de grands nuages de fumée noire s'élevaient dans les airs. Tous provenant de la Cour du Roi.

Elden cligna des yeux, ne comprenant pas. Se pouvait-il que la Cour du Roi soit en feu ? Comment ?

De grands cris s'élevèrent de l'horizon, les cris d'une armée – en même temps que le bruit d'une herse s'effondrant. Le cœur d'Elden s'arrêta ; les portes de la Cour du Roi avaient été prises d'assaut. Il savait que cela ne pouvait signifier qu'une chose – une armée professionnelle avait pénétré. En ce jour parmi tous, celui du Jour du Pèlerinage, la Cour du Roi était envahie.

Conven et O'Connor entrèrent en action, criant aux recrues d'arrêter de

qu'ils faisaient, et les rassemblant.

Les recrues se pressèrent, et Elden s'avança aux côtés de Conven et O'Connor, alors qu'ils se taisaient tous, se tenant au garde-à-vous, attendant les ordres.

« Messieurs », tonna Elden. « La Cour du Roi a été attaquée ! »

Il y eut un murmure surpris et agité parmi le groupe de garçons.

« Vous n'êtes pas encore de la Légion, et certainement pas de l'Argent ou les guerriers endurcis que l'on s'attendrait à voir aller affronter une armée professionnelle. Ces envahisseurs viennent pour tuer, et si vous leur faites face, vous pourriez très bien y perdre la vie. Conven, O'Connor et moi avons le devoir de protéger la cité, et nous devons partir maintenant pour la guerre. Je n'attends d'aucun de vous que vous nous rejoignez ; en fait, je vous en découragerais. Cependant si aucun d'entre vous le souhaite, avancez maintenant, sachant que vous pourriez très bien mourir sur le champ de bataille en ce jour.

Il y eut quelques instants de silence, puis soudain, chacun des garçons se tenant devant eux fit un pas en avant, tous brave, noble. Le cœur d'Elden gonfla de fierté à cette vue.

« Vous êtes tous devenus des hommes aujourd'hui. »

Elden monta sur son cheval et les autres suivirent, tous laissant échapper un grand cri alors qu'ils s'élançaient simultanément, comme des hommes, pour risquer leurs vies pour les leurs.

*

Elden, Conven, et O'Connor montrèrent la voie, une centaine de recrues derrière eux, tous galopant, armes dégainées, alors qu'ils se hâtaient vers la Cour du Roi. Comme ils approchaient, Elden jeta un coup d'œil et fut ébranlé de voir plusieurs milliers de soldats McCloud prendre d'assaut les portes, une armée bien organisée profitant du Jour du Pèlerinage pour prendre en embuscade la Cour du Roi. Ils étaient surpassés, dominés à dix contre un.

Conven sourit, chevauchant l'avant.

« Justement la sorte de cote que j'aime ! » cria-t-il, partant devant dans un grand cri, chargeant au-devant de tous les autres, voulant être le premier à l'avant. Conven leva haut sa hache de guerre, et Elden l'observa avec admiration et inquiétude tandis que Conven attaquait hardiment l'arrière-garde de l'armée des McCloud tout seul.

Les McCloud eurent peu de temps pour réagir alors que Conven abattait sa hache comme un fou et les éliminait deux par deux. Se ruant dans l'épaisse masse de soldats, il sauta ensuite de son cheval et vola dans les airs, renversant trois soldats et les faisant tomber à la reverse de leurs montures.

Elden et les autres étaient juste derrière lui. Ils se télescopèrent avec le reste des McClouds, qui furent trop lents à régir, ne s'attendant pas à être attaqués par leur flanc. Elden brandit son épée avec rage et dextérité, montrant

aux recrues de la Légion comment il fallait faire, utilisant sa grande force pour les abattre les uns après les autres.

La bataille se fit serrée et au corps-à-corps, cependant que leur petite force de combat forçait les McClouds à changer de direction et à se défendre. Toutes les recrues de la Légion rejoignirent la mêlée, chevauchant intrépidement vers le combat et affrontant les McClouds. Elden remarqua les garçons se battant du coin de l'œil et fut fier de constater qu'aucun d'eux n'hésitait. Ils étaient tous dans la bataille, combattant comme de vrais hommes, surpassés à cent contre un, et aucun d'entre eux ne s'en souciait. Les McClouds tombaient de droite à gauche, pris au dépourvu.

Mais leur élan tourna bientôt, tandis que la masse des McClouds se renforçait, et que la Légion était confrontée à des soldats de rang. Plusieurs de la Légion commencèrent à tomber. Merek et Ario reçurent des coups d'épée, mais restèrent en selle sur leurs chevaux, répliquant et faisant tomber leurs opposants au sol. Mais ils furent touchés par des fléaux, et désarçonnés. O'Connor, chevauchant à côté de Merek, tira plusieurs fois avec son arc, éliminant tous les soldats autour d'eux – avant d'être percuté sur le côté par un bouclier et jeté à bas de sa monture. Elden, complètement encerclé, perdit finalement l'effet de surprise, et il encaissa un puissant coup de marteau dans les côtes, et une épée entailla son avant-bras. Il pivota et mit à terre les hommes – pourtant alors qu'il le faisait, quatre hommes de plus apparurent. Conven, au sol, se battait désespérément, balançant sa hache avec force contre les chevaux et hommes qui se ruaient autour de lui – jusqu'à ce qu'il soit en fin de compte frappé par-derrière par un marteau et s'effondre tête la première dans la boue.

Des vingtaines de renforts supplémentaires de McCloud arrivèrent, abandonnant la porte pour leur faire face. Elden vit moins de ses propres hommes, et il sut qu'ils seraient bientôt tous balayés. Mais cela lui était égal. La Cour du Roi était attaquée, et il sacrifierait sa vie pour la défendre, pour défendre ces garçons de la Légion avec lesquels il était si fier de se battre. Qu'ils soient des garçons ou des hommes n'importait plus – ils versaient tous leur sang à ses côtés, et en ce jour, morts ou vifs, ils étaient tous des frères.

*

Kendrick galopait vers le bas de la montagne du pèlerinage, menant un millier d'Argent, tous se précipitant plus vite qu'ils ne l'avaient jamais fait, se ruant vers la fumée noire à l'horizon. Kendrick se réprimandait lui-même tout en chevauchant, il aurait aimé avoir laissé les portes avec plus de protection, ne s'étant jamais attendu à une attaque pareille en un tel jour, surtout de la part des McClouds, dont il pensait qu'ils s'étaient apaisés sous le règne de Gwen. Il leur ferait tous payer pour envahir la cité, pour tirer parti de ce jour sacré.

Tout autour de lui ses frères chargeaient, une force d'un millier

d'hommes, la fureur de l'Argent, renonçant à leur pèlerinage sacré, déterminés à montrer aux McClouds ce que l'Argent pouvait faire, à faire payer les McClouds une fois pour toutes. Kendrick fit le vœu qu'au moment où il en aurait terminé, pas un McCloud ne serait laissé en vie. Leur côté des Highlands ne se soulèverait plus jamais.

Pendant que Kendrick se rapprochait, il regarda vers l'avant et repéra des recrues de la Légion combattant vaillamment, vit Elden et O'Connor et Conven, tous terriblement dépassés, et aucun d'entre eux ne cédant face aux McClouds. Son cœur s'enfla de fierté. Mais ils étaient tous, comme il pouvait le voir, sur le point d'être défaits.

Kendrick cria et éperonna son cheval encore plus fort comme il menait ses hommes et ils se précipitèrent en avant dans une dernière charge. Il choisit une longue lance et quand il fut assez près, il la lança avec force ; un des généraux des McClouds se tourna juste à temps pour voir la lance siffler dans les airs et transpercer sa poitrine, le jet assez puissant pour percer son armure.

Le millier de chevaliers derrière Kendrick poussa un grand cri : l'Argent était arrivé.

Les McClouds se tournèrent et les virent, et pour la première fois, il y eut une véritable peur dans leurs yeux. Un millier de brillants chevaliers de l'Argent, tous chevauchant dans une unité parfaite, comme un orage descendant de la montagne, tous avec les armes dégainées, tous des tueurs endurcis, aucun avec une once d'hésitation dans le regard. Les McClouds pivotèrent pour leur faire face, mais avec appréhension.

L'Argent fondit sur eux, vers leur cité, Kendrick menant la charge. Il dégaina sa hache et la balança habilement, fauchant et désarçonnant plusieurs soldats ; il tira ensuite une épée de son autre main, et chevauchant dans l'épaisseur de la foule, frappa plusieurs soldats à tous les points faibles de leurs armures.

L'Argent enfonça les lignes des soldats McCloud comme une vague de destruction, comme ils savaient si bien le faire, aucun ne se sentant à l'aise avant d'avoir complètement pénétré au milieu de la bataille. Pour un membre de l'Argent, c'était cela que signifiait être chez soi. Ils tranchèrent et frappèrent tous les soldats McCloud autour d'eux, qui étaient des amateurs comparés à eux, des cris s'élevant de plus en plus haut tandis qu'ils mettaient à terre des McClouds dans toutes les directions.

Aucun d'entre eux ne pouvait arrêter l'Argent, qui était trop rapide et élancé et forte et experte dans sa technique, combattant à l'unisson, comme ils avaient été entraînés depuis qu'ils pouvaient marcher. Leur élan et leur compétence terrifiaient les McClouds, qui étaient tels des soldats ordinaires à côté de ces chevaliers bien entraînés. Elden, Conven, O'Connor et le reste de la Légion, secourus par ces renforts, se remirent sur pieds, quoique blessés, et rejoignirent le combat, renforçant encore plus l'impulsion de l'Argent.

En quelques instants, dans centaines de McClouds étaient étendus, morts, et ceux qui restaient furent saisis d'une grande panique. Un à un, ils

commencèrent à se détourner et à fuir, des McClouds se déversant hors des portes de la cité, essayant de s'échapper de la Cour du Roi.

Kendrick était résolu à ne pas les laisser faire. Il chevaucha vers les portes de la ville, ses hommes le suivant, et s'assura de bloquer le passage de tous ceux battant en retraite. Cela créait un effet d'entonnoir, et les McClouds étaient massacrés à l'instant où ils atteignaient le goulet des portes de la cité – les mêmes portes qu'ils avaient prises d'assaut à peine quelques heures auparavant.

Alors que Kendrick brandissait deux épées, tuant des hommes à gauche et à droite, il sut que bientôt, tous les McClouds seraient morts, et que la Cour du Roi serait leur à nouveau. Comme il risquait sa vie pour sa terre, il sut ce que cela signifiait qu'être en vie.

CHAPITRE TROIS

Les mains de Luanda tremblaient alors qu'elle marchait, un pas à la fois, à travers le grand Canyon. À chaque pas, elle sentait sa vie toucher à sa fin, se sentait quitter un monde et sur le point de pénétrer dans un autre. Mais à quelques enjambées de l'autre côté, elle eut l'impression que c'étaient ses derniers pas sur terre.

Debout à seulement quelques mètres se tenait Romulus, et derrière lui, des millions de ses soldats de l'Empire. Décrivant des cercles haut au-dessus, avec un cri strident surnaturel, volaient des douzaines de dragons, les créatures les plus féroces que Luanda ait jamais vues, frappant leurs ailes contre le mur invisible qu'était le Bouclier. Luanda savait que, avec quelques pas supplémentaires, avec elle quittant l'Anneau, le Bouclier s'abaisserait pour de bon.

Luanda contempla la destinée qui s'offrait à elle, la mort certaine qui l'attendait dans les mains de Romulus et ces hommes brutaux. Mais cette fois-ci, elle ne s'en souciait plus. Tout ce qu'elle aimait lui avait déjà été enlevé. Son époux, Bronson, l'homme qu'elle aimait le plus au monde, avait été tué – et c'était entièrement de la faute à Gwendolyn. Elle blâmait Gwendolyn pour tout. Maintenant, enfin, le temps de la vengeance était venu.

Luanda s'arrêta à trente centimètres de Romulus, tous deux se regardant dans les yeux, se dévisageant l'un l'autre au travers de la ligne invisible. C'était un homme grotesque, deux fois plus large qu'aucun homme ne devrait l'être, entièrement fait de muscle, tant au niveau de ses épaules que son cou disparaissait. Son visage était anguleux, avec des yeux libidineux, larges et noirs, comme des billes, et sa tête était trop grosse pour son corps. Il avait ses yeux braqués sur elle comme un dragon scrute sur sa proie, et elle n'avait aucun doute qu'il la mettrait en pièce.

Ils se dévisagèrent l'un et l'autre dans le silence à couper au couteau, et un sourire cruel s'étala sur son visage, en même temps qu'un regard surpris.

« Je n'aurais jamais pensé te revoir un jour », dit-il. Sa voix était profonde et gutturale, résonnant dans ce lieu terrible.

Luanda ferma les yeux et essaya de faire disparaître Romulus. Essaye de faire disparaître sa vie.

Mais quand elle rouvrit les yeux, il était encore là.

« Ma sœur m'a trahie », répondit-elle doucement. « Et maintenant il est temps pour moi de la trahir. »

Luanda ferma les yeux et fit un dernier pas, au-delà du pont, vers le côté opposé du Canyon.

Au moment où elle le fit, il y eut un bruit tonnant, un souffle derrière elle ; des brumes tourbillonnantes s'élevèrent dans les airs depuis les tréfonds du Canyon, comme une grande vague se levant, et tout aussi soudainement retomba à nouveau. Il y eut un son, comme si la terre craquait, et Luanda sut

avec certitude que le Bouclier avait disparu. Qu'à présent, rien ne restait entre l'armée de Romulus et l'Anneau. Et que le Bouclier avait été brisé pour toujours.

Romulus baissa les yeux sur elle, alors que Luanda se tenait fièrement à trente centimètres, lui faisant face, stoïque, le dévisageant en retour avec défi. Elle avait peur, mais ne le montrait pas. Elle ne voulait pas donner à Romulus cette satisfaction. Elle voulait qu'il la tue alors qu'elle le regardait en face. Au moins cela lui donnerait quelque chose. Elle voulait juste qu'il en finisse.

Au lieu de cela, le sourire de Romulus s'élargit, et il continua de la fixer directement, au lieu de porter son regard sur le pont, comme elle s'attendait qu'il fasse.

« Vous avez ce que vous voulez », dit-elle, perplexe. « Le Bouclier est abaissé. L'Anneau est votre. N'allez-vous pas me tuer maintenant ? »

Il secoua la tête.

« Tu n'es pas ce que j'attendais », dit-il finalement, dressant son portrait. « Il se peut que je te laisse vivre. Voire même que je te prenne pour femme. »

Luanda eut un haut-le-cœur à cette idée ; ce n'était pas la réaction qu'elle souhaitait.

Elle se pencha en arrière et lui cracha à la figure, espérant que cela l'amènerait à la tuer.

Romulus tendit la main et essuya son visage du dos de la main, et Luanda se prépara au coup à venir, escomptant qu'il la frappe comme auparavant, à briser sa mâchoire – à faire n'importe quoi d'autre qu'être bon envers elle. En lieu et place, il fit un pas en avant, l'empoigna par l'arrière de sa chevelure, l'attira vers lui, et l'embrassa durement.

Elle sentit ses lèvres, grotesques, gercées, musculeuses, tel un serpent, comme il la pressait contre lui, de plus en plus brutalement, si fort qu'elle pouvait à peine respirer.

Enfin, il se recula – et ce faisant, il la frappa du revers de la main, la giflant si fort que sa peau picota.

Elle leva les yeux sur lui, horrifiée, remplie de dégoût, ne le comprenant pas.

« Enchaînez-la et gardez-la près de moi », ordonna-t-il. Il avait à peine achevé de prononcer ces mots avant que ses hommes ne s'avancent et lient ses bras derrière son dos.

Les yeux de Romulus s'écaraillèrent de plaisir alors qu'il faisait un pas au-devant de ses hommes, et, se tenant prêt, fit une première enjambée sur le pont.

Il n'y avait pas de Bouclier pour l'arrêter. Il se tenait sain et sauf.

Romulus afficha un large rictus, puis éclata d'un grand rire, tenant ses bras musclés écartés alors qu'il renversait la tête en arrière. Il rugit de rire, de triomphe, le son résonnant à travers le Canyon.

« C'est à moi », tonna-t-il. « Totalement à moi ! »

Sa voix se répercuta, encore et encore.

« Soldats », ajouta-t-il. « Envahissez ! »

Ses troupes s'élancèrent soudainement, le dépassant, laissant échapper un grand cri qui fut répété, bien au-dessus, par la horde de dragons, qui battirent des ailes et volèrent, s'élevant dans les airs par-dessus le Canyon. Ils pénétrèrent dans les brumes tourbillonnantes, hurlant, un grand bruit qui s'élevait dans les cieux mêmes, qui faisaient savoir au monde que l'Anneau ne serait plus jamais le même.

CHAPITRE QUATRE

Alistair reposait dans les bras d'Erec à la proue de l'énorme navire, qui se balançait doucement alors que l'immense océan roulait de chaque côté encore et encore. Elle leva les yeux, hypnotisée, vers les millions d'étoiles rouges parsemant le ciel nocturne, étincelantes au loin ; de chaudes brises marines soufflaient, la caressant, la berçant jusqu'au sommeil. Elle se sentait heureuse. Simplement en étant là, avec Erec, tout son univers paraissait être en paix ; ici, dans cette partie du monde, sur ce vaste océan, il semblait que tous les maux du monde avaient disparu. D'innombrables obstacles les avaient gardés tous deux séparés et maintenant, enfin, ses rêves devenaient réalité. Ils étaient ensemble, et il ne restait rien ni personne pour les séparer. Ils avaient déjà pris la mer, étaient déjà en route pour ses îles, sa terre natale, et quand ils arriveraient, elle l'épouserait. Il n'y avait rien qu'elle souhaite plus au monde.

Erec la serrait fermement dans ses bras, et elle s'inclina plus près de lui tandis qu'ensemble ils se penchaient en arrière, leurs regards contemplant l'univers, la douce brume océane glissant sur eux. Ses yeux se firent lourds dans la calme nuit marine.

En admirant le ciel ouvert, elle pensa à quel point le monde était vaste ; elle pensa à son frère, Thorgrin, là dehors quelque part, et elle se demanda où il était en ce moment. Elle savait qu'il était en route pour voir leur mère. La trouverait-il ? À quoi ressemblerait-elle ? Existait-elle même réellement ?

Une part d'Alistair voulait le rejoindre dans son voyage, rencontrer leur mère, aussi ; et une autre partie d'elle se languissait déjà de l'Anneau, et voulait être de retour chez elle en terrain familier. Mais la majeure partie en elle était excitée ; elle était excitée de commencer une nouvelle vie, avec Erec, dans un nouvel endroit, une nouvelle partie du monde. Elle était excitée de rencontrer son peuple, de voir à quoi ressemblait sa terre natale. Qui vivait dans les Îles Méridionales ? se demanda-t-elle. De quoi son peuple avait-il l'air ? Est-ce que sa famille l'accepterait ? Seraient-ils heureux de l'avoir, ou se sentiraient-ils menacés par elle ? L'idée de leur mariage serait-elle la bienvenue ? Ou avaient-ils envisagé quelqu'un d'autre, une des leurs, pour Erec ?

Pire que tout, ce qu'elle craignait le plus – que penseraient-ils d'elle une fois qu'ils auraient appris pour ses pouvoirs ? Une fois qu'ils auraient découvert qu'elle était une Druidesse ? La considéreraient-ils comme une curiosité de la nature, une étrangère, comme tous les autres ?

« Raconte-moi encore comment est ton peuple », dit Alistair à Erec. Il la regarda, puis regarda à nouveau le ciel.

« Qu'aimerais-tu savoir ? »

« Parle-moi de ta famille », dit-elle.

Erec réfléchit dans le silence pendant un long moment. Finalement, il

parla :

« Mon père, il est un grand homme. Il a été le roi de notre peuple depuis qu'il a eu mon âge. Sa mort imminente changera notre île pour toujours.

« Et as-tu d'autres membres dans ta famille ? »

Erec hésita un long moment, puis finalement acquiesça.

« Oui. J'ai une sœur...et un frère. » Il hésita. « Ma sœur et moi étions très proches en grandissant. Mais je dois te prévenir, elle est très territoriale et trop aisément jalouse. Elle est méfiante envers les étrangers, et n'aime pas les nouvelles personnes dans notre famille. Et mon frère... » Erec devint inaudible.

Alistair le poussa.

« Qu'y a-t-il ? »

« Tu ne rencontreras pas meilleur combattant. Mais il est mon frère cadet, et il s'est toujours placé en compétition vis-à-vis de moi. Je l'ai toujours vu comme un frère, et il m'a toujours considéré comme un concurrent, comme quelqu'un qui se tiendrait en travers de son chemin. Je ne sais pourquoi. C'est simplement ainsi. J'aurais aimé que nous ayons pu être plus proches. »

Alistair le dévisagea, surprise. Elle ne pouvait pas comprendre comment quiconque pouvait considérer Erec avec autre chose que de l'amour.

« Et est-il encore ainsi ? » demanda-t-elle.

Erec haussa les épaules.

« Je ne les ai pas vus depuis que j'étais enfant. C'est mon premier retour dans ma terre natale ; presque trente cycles du soleil ont passé. Je ne sais pas à quoi m'attendre. Je suis plus un fruit de l'Anneau maintenant. Et pourtant si mon père meurt...je suis l'aîné. Mon peuple comptera sur moi pour régner. »

Alistair fit une pause, s'interrogeant, ne voulant pas s'immiscer.

« Et le feras-tu ? »

Erec haussa les épaules.

« Ce n'est pas quelque chose que je cherche à obtenir. Mais si mon père le souhaite...je ne peux dire non. »

Alistair l'étudia.

« Tu l'aimes beaucoup. »

Erec opina, et elle put voir ses yeux luire dans la lumière des étoiles.

« Je prie seulement pour que le navire arrive à temps avant qu'il ne meure. »

Alistair réfléchit à ses mots.

« Et qu'en est-il de ta mère ? » demanda-t-elle. « M'apprécierait-elle ? »

Erec esquissa un grand sourire.

« Comme une fille », dit-il. « Car elle verra à quel point je t'aime. »

Ils s’embrassèrent, et Alistair se pencha en arrière et contempla le ciel, s’étendant et prenant la main d’Erec.

« Souviens-toi juste de cela, ma dame. Je t’aime. Toi plus que tout. C’est tout ce qui compte. Mon peuple nous donnera le plus grand mariage que les Îles Méridionales aient jamais vu ; ils nous combleront de fêtes. Et tu seras aimée et adoptée par tous. »

Alistair examina les étoiles, tenant fermement la main d’Erec, et elle s’interrogea. Elle n’avait pas de doute quant à son amour pour elle, mais elle se posait la question quant à son peuple, un peuple que lui-même connaissait à peine. L’adopteraient-ils comme il pensait qu’ils le feraient ? Elle n’en était pas si sûre.

Subitement, Alistair entendit des pas lourds. Elle jeta un œil pour voir un des membres d’équipage traverser vers le bord du bastingage, soulever un gros poisson mort au-dessus de sa tête, et le jeter par-dessus bord. Il y eut un petit clapotement en contrebas, et peu de temps après un plus grand bruit, quand un poisson bondit et le mangea.

Puis suivit un horrible son dans les eaux en dessous, comme un gémissement ou un sanglot, suivi d’un autre bruit d’éclaboussure.

Alistair leva les yeux vers le marin, un personnage douteux, mal rasé, habillé de haillons, avec des dents manquantes, tandis qu’il se penchait par-dessus bord, arborant un rictus comme un idiot. Il pivota et la regarda directement, son visage mauvais, caricatural dans la lumière des étoiles. Alistair eut un terrible sentiment pendant qu’il le faisait.

« Qu’avez-vous jeté par-dessus bord ? » demanda Erec.

« Les entrailles d’un poisson, un simka », répliqua-t-il.

« Mais pourquoi ? »

« C’est du poison », répondit-il, souriant. « N’importe quel poisson qui le mange meurt sur place. »

Alistair le dévisagea, horrifiée.

« Mais pourquoi voudriez-vous tuer le poisson ? »

L’homme sourit plus largement.

« J’aime les regarder mourir. J’aime les entendre crier, et j’aime les voir flotter, ventre en l’air. C’est amusant. »

L’homme pivota et retourna lentement vers le reste de son équipage, et tandis qu’Alistair le regardait partir, elle eut la chair de poule.

« Qu’y a-t-il ? » lui demanda Erec.

Alistair détourna le regard et secoua la tête, essayant de faire disparaître son impression. Mais cela ne marchait pas ; c’était un terrible pressentiment, elle n’était pas sûre de quoi.

« Rien, mon seigneur », dit-elle.

Elle se réinstalla dans ses bras, essayant de se convaincre que tout allait bien. Mais elle savait, au plus profond d’elle, que c’était bien loin d’être le cas.

Erec se réveilla dans la nuit, sentant le navire bouger doucement de haut en bas, et il sut immédiatement que quelque chose n'allait pas. C'était le guerrier en lui, la part en lui qui l'avait toujours averti un instant avant que quelque chose de mauvais n'arrive. Il avait toujours eu ce sens, depuis qu'il était enfant.

Il s'assit rapidement, alerte, et regarda tout autour de lui. Il se tourna et vit Alistair profondément endormie à côté de lui. Il faisait encore noir, le bateau tanguait encore sur les vagues, pourtant quelque chose n'allait pas. Il regarda tout autour, mais ne vit aucun signe de quelque chose clochant.

Quel danger pourrait-il y avoir, se demanda-t-il, ici au milieu de nulle part ? Était-ce un simple rêve ?

Erec, faisant confiance en son instinct, tendit la main pour attraper son épée. Mais avant que sa main ait pu se saisir de la garde, il sentit brusquement un lourd filet recouvrir son corps, se rabattant tout autour de lui. Il était fait de la corde la plus lourde qu'il ait jamais sentie, presque assez lourde pour écraser un homme, et cela atterrit sur lui tout d'un coup, serré tout autour de lui.

Avant qu'il ait pu réagir, il se sentit être soulevé haut dans les airs, le filet l'attrapant comme un animal, ses cordes si serrées autour de lui qu'il ne pouvait même pas bouger, ses épaules et bras et poignets et pieds tous contraints, écrasés ensemble. Il fut hissé de plus en plus haut, jusqu'à ce qu'il se trouve lui-même à six mètres au-dessus du pont, pendant, comme un animal pris au piège.

Le cœur d'Erec cogna dans sa poitrine alors qu'il tentait de comprendre ce qui se passait. Il regarda en bas et vit Alistair en dessous de lui, en train de se réveiller.

« Alistair », cria Erec.

En bas, elle le chercha du regard partout, et quand enfin elle leva les yeux et le vit, son visage s'assombrit.

« EREC ! » hurla-t-elle, confuse.

Erec regarda alors que plusieurs douzaines de membres d'équipage, portant des torches, s'approchaient d'elle. Ils arboraient tous des sourires grossiers, le mal dans leurs yeux, tandis qu'ils la cernaient.

« Il était temps qu'il la partage », dit l'un d'entre eux.

« Je vais apprendre à cette princesse ce que signifie vivre avec un marin ! » dit un autre.

Le groupe éclata de rire.

« Après moi », dit encore un autre.

« Pas avant que je n'aie eu mon content », dit un autre.

Erec lutta pour se libérer de toutes ses forces pendant qu'ils continuaient à se rapprocher d'elle. Mais c'était en vain. Ses épaules et bras étaient comprimés si fermement qu'il ne pouvait même pas les remuer.

« ALISTAIR ! » cria-t-il, désespéré.

Il était impuissant, ne pouvant rien faire d'autre que regarder pendant qu'il se balançait au-dessus.

Trois marins se jetèrent brusquement sur Alistair par-derrière ; Alistair hurla tandis qu'ils la mettaient sur pied, déchiraient sa chemise, tirant brutalement ses bras derrière son dos. Ils la maintinrent fermement cependant que plus de marins approchaient.

Erec fouilla le navire du regard à la recherche d'un signe du capitaine ; il le vit sur le pont supérieur, regardant en bas, observant tout.

« Capitaine ! » tonna Erec. « C'est votre navire ! Faites quelque chose ! »

Le capitaine le dévisagea, puis lentement tourna le dos à la scène, comme s'il ne voulait pas la regarder.

Erec observa, désespéré, alors qu'un marin sortait un couteau et le tenait contre la gorge d'Alistair, et Alistair hurla.

« Non ! » cria Erec.

C'était comme regarder un cauchemar se dérouler sous lui – et pire que tout, il n'y avait rien qu'il puisse faire.

CHAPITRE CINQ

Thorgrin faisait face à Andronicus, eux deux seuls sur le champ de bataille, des soldats morts tout autour d'eux. Il leva haut son épée et l'abattit sur le bouclier d'Andronicus ; ce faisant, Andronicus déposa ses armes, fit un grand sourire, et tendit les bras pour l'étreindre.

Mon fils

Thor essaya de stopper son coup d'épée, mais il était trop tard. L'épée passa droit à travers son père, et alors qu'Andronicus se scindait en deux, Thor se sentit dévasté par le chagrin.

Thor cligna des yeux et se trouva descendant vers un autel infiniment long, tenant la main de Gwen. Il réalisa qu'il s'agissait du cortège de leur mariage. Ils marchaient vers un soleil rouge sang, et comme Thor regardait des deux côtés, il vit que tous les sièges étaient vides. Il se tourna pour contempler Gwen, et alors qu'elle dévisageait, il fut horrifié de voir sa peau se dessécher et elle devint un squelette, tombant en poussière dans sa main. Elle s'affaissa en un tas de cendres à ses pieds.

Thor se retrouva debout devant le château de sa mère. Il avait, d'une quelconque manière, franchi la passerelle, et il se tenait devant les immenses doubles portes, en or, brillantes, trois fois plus grandes que lui. Il n'y avait pas de poignée, et il tendit les mains et les frappa de ses paumes jusqu'à ce qu'il commence à saigner. Le bruit résonnait à travers le monde. Mais personne ne vint répondre.

Thor renversa la tête.

« Mère ! » s'écria-t-il.

Thor s'effondra à genoux, et à l'instant où il le fit, le sol se changea en boue, et Thor chuta le long d'une falaise, tombant encore et encore, s'agitant dans tous les sens à travers les airs, plus bas, des dizaines de mètres, vers un océan déchaîné en contrebas. Il tendit les mains vers le ciel, vit le château de sa mère disparaître de sa vue, et hurla.

Thor ouvrit les yeux, le souffle court, le vent caressant son visage, et il balaya du regard les alentours, essayant de déterminer où il était. Il regarda en dessous et vit l'océan défilier sous lui, à une vitesse étourdissante. Il leva les yeux et vit qu'il s'accrochait à quelque chose de rugueux, et en entendant le battement des grandes ailes, il prit conscience qu'il se tenait aux écailles de Mycoples, ses mains froides à cause de l'air nocturne, son visage engourdi par les rafales du vent marin. Mycoples volait à grande vitesse, ses ailes battant en permanence, et tandis que Thor portait son regard droit devant, il réalisa qu'il s'était endormi sur elle. Ils volaient encore, comme ils l'avaient fait depuis des jours maintenant, se hâtant sous le ciel nocturne, sous les millions d'étoiles rouges scintillantes.

Thor soupira et essuya sa nuque, qui était en sueur. Il s'était juré de rester alerte, mais tant de jours avaient passé, leur périple ensemble, volant, à

la recherche du Pays des Druides. Par chance Mycoples, le connaissant si bien, savait qu'il était assoupi et avait volé avec constance, s'assurant qu'il ne tombe pas. Ils avaient voyagé si longtemps ensemble, ils étaient devenus comme un. Pour autant que l'Anneau manquait à Thor, il était excité, au moins, d'être à nouveau avec sa vieille amie, juste eux deux, explorant le monde ; il pouvait dire qu'elle aussi était heureuse d'être avec lui, ronronnant avec contentement. Il savait que Mycoples ne laisserait jamais quelque chose de mal lui arriver – et il se sentait de même envers elle.

Thor regarda en dessous et scruta les eaux vertes, écumantes et lumineuses de la mer ; c'était une mer étrange et exotique, une qu'il n'avait jamais vue auparavant, une parmi toutes celles qu'ils avaient survolées durant leur recherche. Ils continuaient à voler vers le nord, toujours le nord, suivant la flèche de la relique qu'il avait trouvée dans son village natal. Thor sentit qu'ils se rapprochaient de sa mère, de sa terre, du Pays des Druides. Il pouvait le sentir.

Thor espérait que la flèche était exacte. Au plus profond de lui, il le savait qu'elle l'était. Il pouvait sentir dans chaque fibre de son être qu'elle les menait plus près de sa mère, de sa destinée.

Thor frotta ses yeux, décidé à rester éveillé. Il avait imaginé qu'ils auraient déjà trouvé le Pays des Druides à présent ; il semblait qu'ils avaient déjà couvert la moitié du monde. Pour un moment il s'inquiéta : et si ce n'était qu'une illusion ? Si sa mère n'existait pas ? Si le Pays des Druides n'existait pas ? Et s'il était condamné à ne jamais la trouver ?

Il tenta de déloger ces pensées de son esprit tout en pressant Mycoples.

Plus vite, pensa Thor.

Mycoples gronda et battit des ailes plus fort, et alors qu'elle baissait la tête, ils plongèrent dans la brume, se dirigeant vers un point à l'horizon qui, Thor le savait, pouvait ne pas exister.

*

Le jour perça comme Thor ne l'avait jamais vu, le ciel inondé non pas par deux soleils, mais trois, tous se levant ensemble depuis différents points de l'horizon, l'un rouge, l'autre vert, le dernier violet. Ils volaient juste au-dessus des nuages, qui étaient étalés en dessous de lui, si près que Thor pouvait les toucher, un manteau de couleur. Thor se prélassa dans le plus beau levé de soleil qu'il n'ait jamais vu, les différentes couleurs des soleils perçant les nuages, les rayons zébrant sur lui, sous lui, au-dessus de lui. Il avait le sentiment de voler lors de la naissance du monde.

Thor dirigea Mycoples vers le bas, et il se sentit humide tandis qu'ils passaient la couverture nuageuse ; momentanément, le monde fut inondé de différentes couleurs, puis il fut aveuglé. Comme ils sortaient des nuages, Thor s'attendit à voir encore un autre océan, encore une autre étendue de néant.

Mais cette fois-ci, il y avait quelque chose à voir.

Le cœur de Thor s'accéléra lorsqu'il remarqua en contrebas une chose qu'il avait toujours espéré voir, une scène qui avait occupé ses rêves. Là, loin en dessous, une terre apparaissait. C'était une île, entourée de brumes tourbillonnantes, au milieu de cet incroyable océan, large et profond. Sa relique vibra, il baissa les yeux et vit la flèche étinceler, pointant droit en bas. Mais il n'avait même pas besoin de le voir à présent. Il le sentait, dans chaque fibre de son être. Elle était là. Sa mère. Le magique Pays des Druides existait, et il était arrivé.

En bas, mon amie, pensa Thor.

Mycoples s'orienta vers le bas, et alors qu'ils se rapprochaient, l'île s'offrit de plus en plus à la vue. Thor vit des champs de fleurs sans fin, remarquablement similaires aux champs qu'il avait vus à la Cour du Roi. Il n'arrivait pas à comprendre. L'île semblait si familière, presque comme s'il était arrivé de retour chez lui. Il s'était attendu à un pays plus exotique. Il était troublant de voir à quel point il était étrangement familier. Comment était-ce possible ?

L'île était enchâssée par une grande plage de sable rouge étincelant, des vagues se brisaient dessus. Pendant qu'ils approchaient, Thor vit quelque chose qui le surprit : il paraissait y avoir une entrée pour l'île, deux piliers massifs s'élevant vers les cieux, les plus grands piliers qu'il ait vus, disparaissant dans les nuages. Un mur, peut-être de six mètres de haut, encerclait la totalité de l'île, et passer entre ces piliers semblait être la seule manière d'entrer à pieds.

Comme il était sur Mycoples, Thor décida qu'il n'avait pas besoin de passer entre les piliers. Il volerait simplement au-dessus des murs et atterrirait sur l'île, n'importe où il le voudrait. Après tout, il n'était pas à pied.

Thor ordonna à Mycoples de voler par-dessus le mur, mais quand elle arriva plus près, soudainement, elle le surprit. Elle poussa un cri strident et fit brusquement marche arrière, levant ses serres jusqu'à ce qu'elle soit presque à la verticale. Elle s'arrêta net, comme si elle se heurtait à un bouclier invisible, et Thor se cramponna de toutes ses forces. Thor l'enjoignit de continuer à voler, mais elle ne pouvait aller plus loin.

C'est là que Thor réalisa : l'île était encerclée par une sorte de bouclier énergétique, un si puissant que même Mycoples ne pouvait passer au travers. On ne pouvait voler au-dessus du mur ; il fallait passer entre les piliers, à pied.

Thor commanda à Mycoples, et ils plongèrent vers le rivage rouge. Ils atterrirent devant les piliers, et Thor essaya de diriger Mycoples pour qu'elle vole entre eux, à travers la grande porte, pour pénétrer avec lui dans le Pays des Druides.

Mais une fois encore, Mycoples recula, levant ses serres.

Je ne peux entrer.

Thor sentit les pensées de Mycoples passer à travers lui. Il la regarda, la vit fermer ses énormes yeux brillants, clignant des paupières, et il comprit.

Elle était en train de lui dire qu'il devrait entrer dans le Pays des

Druides seul.

Thor mit pied à terre dans le sable rouge et se tint devant les piliers, les examinant.

« Je ne peux pas te laisser ici, mon amie », dit Thor. « C'est trop dangereux pour toi. Si je dois y aller seul, alors j'irais. Retourne à la sécurité du foyer. Attends-moi là-bas. »

Mycoples secoua la tête et la baissa jusqu'au sol, s'allongeant là, résignée.

Je t'attendrais jusqu'à la fin du monde.

Thor pouvait voir qu'elle était décidée à rester. Il savait qu'elle était têtue, qu'elle ne céderait pas.

Thor se pencha en avant, caressa les écailles de Mycoples sur son long museau, s'inclina, et l'embrassa. Elle ronronna, leva la tête, et la posa sur sa poitrine.

« Je reviendrais pour toi, ma mie », dit Thor.

Thor pivota et fit face aux piliers, d'or pur, étincelants dans le soleil et l'aveuglant presque, et il fit un premier pas. Il se sentait vivant d'une manière qu'il n'aurait jamais imaginée alors qu'il passait à travers les portes et, enfin, dans le Pays des Druides.

CHAPITRE SIX

Gwendolyn voyageait à l'arrière d'un attelage, cahotant le long de la route, menant le convoi de gens qui serpentait lentement vers l'est, loin de la Cour du Roi. Gwendolyn était satisfaite de l'évacuation, qui avait été ordonnée jusqu'à présent, et satisfaite de la progression de son peuple. Elle détestait laisser sa cité derrière elle, mais elle était assurée qu'au moins ils auraient gagné assez de distance pour que son peuple soit en sécurité, bien avancé sur la voie de leur ultime mission : traverser le Passage Occidental du Canyon, embarquer sur sa flotte de navires sur les rivages des Tartuviens, et de franchir le grand océan vers les Isles Boréales. C'était la seule manière, elle le savait, de garder son peuple en sécurité.

Pendant qu'ils marchaient, des milliers de ses gens à pied tout autour d'elle, des milliers d'autres ballottant dans leurs charrettes, le bruit des sabots de chevaux emplissait les oreilles de Gwen, le son du mouvement régulier des charriots, de l'humanité. Gwen se retrouva à se perdre dans la monotonie du périple, tenant Guwayne contre sa poitrine, le berçant. À côté d'elle étaient assis Steffen et Illepra, l'accompagnant tout le long du chemin.

Gwen regarda dehors vers la route devant elle et tenta de s'imaginer ailleurs que là. Elle avait travaillé si dur pour reconstruire son royaume, et à présent elle était là, fuyant loin de lui. Elle exécutait son plan d'évacuation de masse à cause de l'invasion des McCloud – mais plus important, en raison de toutes les anciennes prophéties, des allusions d'Argon, à cause de ses propres rêves et du sentiment d'une tragédie en suspens. Mais si, se demanda-t-elle, elle avait tort ? S'il s'agissait seulement d'un rêve, juste d'inquiétudes dans la nuit ? Et si tout allait bien dans l'Anneau ? Si c'était une réaction exagérée, une évacuation inutile ? Après tout, elle pouvait évacuer son peuple vers une autre cité à l'intérieur de l'Anneau, telle Silésia. Elle n'était pas obligée de les mener de l'autre côté d'un océan.

Sauf si elle pressentait une destruction complète et totale de l'Anneau. Pourtant d'après tout ce qu'elle avait lu et entendu et ressenti, cette destruction était imminente. Évacuer était le seul moyen, s'assurait-elle.

Alors que Gwen contemplait l'horizon, elle souhaita que Thor puisse être là, à son côté. Elle leva les yeux et scruta le ciel, se demandant où il était maintenant. Avait-il trouvé le Pays des Druides ? Avait-il trouvé sa mère ? Reviendrait-il à elle ?

Et se marieraient-ils un jour ?

Gwen abaissa le regard dans les yeux de Guwayne, et elle vit Thor le lui rendre, vit ses yeux gris, et elle tint son fils plus fermement. Elle essaya de ne pas penser au sacrifice qu'elle avait dû faire dans les Limbes. Tout allait-il se réaliser ? Le destin serait-il si cruel ?

« Ma dame ? »

Gwen sursauta en entendant la voix ; elle se tourna et vit Steffen, se

tournant dans le charriot, pointant quelque chose dans le ciel. Elle remarqua que, tout autour d'elle, son peuple s'arrêtait, et elle sentit soudainement son propre attelage tressaouter et s'arrêter. Elle fut perplexe quant à la raison pour laquelle le cocher pourrait s'arrêter sans son ordre.

Gwen suivit le doigt de Steffen, et là, à l'horizon, elle fut surprise de voir trois flèches tirées haut dans les airs, toutes enflammées, puis retomber dans une courbe, chutant vers le sol comme des étoiles filantes. Elle fut choquée : trois flèches enflammées ne pouvaient signifier qu'une chose : c'était le signe des MacGils. Les serres d'un faucon, utilisées pour annoncer la victoire. C'était une marque utilisée par son père et son père avant lui, un signe conçu seulement pour les MacGils. Il n'y avait pas d'erreur possible : cela indiquait que les MacGils avaient gagné. Ils avaient repris la Cour du Roi.

Mais comment était-ce possible ? se demanda-t-elle. Quand ils étaient partis, il n'y avait aucun espoir de victoire, encore moins de survie, sa chère cité envahie par les McClouds, sans personne pour monter la garde.

Gwen aperçut, dans l'horizon lointain, une bannière en train d'être hissée, de plus en plus haut. Elle plissa les yeux, et là encore il n'y avait pas d'erreur : c'était la bannière des MacGils. Cela ne pouvait que signifier que la Cour du Roi était à présent de retour dans le giron des MacGils.

D'un côté, Gwen se sentit transportée de joie, et souhaitait y retourner à l'instant même. De l'autre, alors qu'elle considérait la route qu'ils avaient parcourue, elle pensa aux prédictions d'Argon, aux parchemins qu'elle avait lus, à ses propres prémonitions. Elle sentait, profondément en elle, que son peuple devait toujours être évacué. Peut-être les MacGils avaient-ils repris la Cour du Roi ; mais cela n'impliquait pas que l'Anneau soit sûr. Gwendolyn était encore certaine que quelque chose de pire approchait, et qu'elle devait emmener son peuple loin de là, le mettre en sûreté.

« Il semble que nous ayons gagné », dit Steffen.

« Une raison pour festoyer ! », s'exclama Aberthol, approchant son attelage.

« La Cour du Roi est à nouveau notre ! » s'écria un homme du peuple. Une grande clameur s'éleva parmi ses gens.

« Nous devons faire demi-tour immédiatement ! » cria un autre.

Une autre acclamation monta dans les airs. Mais Gwen secoua la tête catégoriquement. Elle se leva et fit face à son peuple, et tous les yeux se tournèrent vers elle.

« Nous ne ferons pas demi-tour ! » tonna-t-elle à son peuple. « Nous avons commencé l'évacuation, et nous devons nous y tenir. Je sais qu'un grand danger attend l'Anneau. Je dois vous mettre en sécurité tant que nous en avons encore le temps, pendant qu'il reste encore une chance. »

Son peuple grogna, mécontent, et plusieurs manants s'avancèrent, pointant vers l'horizon.

« Je ne sais pas pour le reste d'entre vous », braila l'un d'eux, « mais la

Cour du Roi est mon foyer ! C'est tout ce que je connais et aime ! Je ne suis pas sur le point de traverser un océan vers une île étrange pendant que notre cité est intacte et aux mains des MacGils ! Je retourne à la Cour du Roi ! »

Une grande clameur s'éleva, et comme il partait, s'en retournant, des centaines de personnes se mirent en rang et le suivirent, tournant leurs attelages, se dirigeant sur la route menant à la Cour du Roi.

« Ma dame, devrais-je les arrêter ? » s'enquerra Steffen, paniqué, loyal jusqu'à la fin.

« Vous entendez la voix du peuple, ma dame », dit Aberthol, montant à côté d'elle. « Vous seriez insensée de le leur dénier. De plus, vous ne le pouvez pas. C'est leur foyer. C'est tout ce qu'ils connaissent. N'affrontez pas votre propre peuple. Ne les menez pas sans raisons. »

« Mais j'ai une bonne raison », dit Gwen. « Je sais que la destruction est en chemin. »

Aberthol secoua la tête.

« Et pourtant ils l'ignorent », répondit-il. « Je ne doute pas de vous. Mais les reines prévoient, pendant que les masses agissent à l'instinct. Et une reine est aussi puissante que le peuple veut bien lui permettre d'être. »

Gwen se tint là, brûlant de frustration tandis qu'elle observait son peuple défier ses ordres, regagnant la Cour du Roi. C'était la première fois qu'ils se rebellaient ouvertement, qu'ils la défiaient ostensiblement. Elle n'aimait pas la sensation. Est-ce que cela présageait des choses à venir ? Ses jours en tant que reine étaient-ils comptés ?

« Ma dame, dois-je donner l'ordre aux soldats de les arrêter ? » demanda Steffen.

Elle eut l'impression qu'il était le seul à lui être encore loyal. Une part d'elle voulait dire oui.

Mais alors qu'elle les regarder partir, elle sut que cela serait vain.

« Non », dit-elle doucement, la voix brisée, se sentant comme si son enfant venait tout juste de lui tourner le dos. Ce qui la chagrinait le plus était qu'elle savait que leurs actes mèneraient seulement à leur malheur, et qu'il n'y avait rien qu'elle puisse faire pour arrêter cela. « Je ne peux empêcher ce que le destin prévoit pour eux. »

*

Gwendolyn, découragée alors qu'elle suivait son peuple pendant le retour à la Cour du Roi, passa sous les portes arrière de la Cour du Roi et entendit déjà les acclamations distantes des réjouissances venant de l'autre côté. Ses gens étaient transportés de joie, dansant et applaudissant, lançant leurs chapeaux dans les airs alors qu'ils se déversaient à travers les portes, retournant vers les cours de la cité qu'ils connaissaient et chérissaient, la cité qu'ils appelaient chez eux. Tout le monde se précipita pour féliciter la Légion, Kendrick, et l'Argent victorieuse.

Mais Gwendolyn procéda avec une boule au ventre, déchirée par des sentiments partagés. D'un côté, elle était évidemment heureuse d'être de retour, elle aussi, heureuse qu'ils aient défait les McClouds, heureuse de voir que Kendrick et les autres étaient saufs. Elle était fière de voir les corps des McClouds éparpillés partout, et elle était ravie de voir que son frère Godfrey avait réussi à survivre, assis à l'écart et pansant une plaie, la tête dans ses mains.

Toutefois en même temps, Gwendolyn ne pouvait dissiper ce profond sentiment de mauvais augure, sa certitude qu'un autre cataclysme allait s'abattre sur eux tous, et que la meilleure chose à faire pour son peuple était d'évacuer avant qu'il ne soit trop tard.

Mais son peuple était emporté par la victoire. Il n'écouterait pas la raison tandis qu'elle était menée, avec des milliers d'autres, dans la cité tentaculaire qu'elle connaissait si bien. Comme ils entraient, Gwen fut soulagée de voir que, au moins, les McClouds avaient été tués rapidement, avant d'avoir eu une chance de causer de réels dégâts à sa reconstruction soigneuse.

« Gwendolyn ! »

Gwendolyn se tourna et vit Kendrick mettre pied à terre, se précipiter en avant, et l'enlacer. Elle lui rendit son étreinte, son armure dure et froide, après avoir confié Guwayne à Illepra à côté d'elle.

« Mon frère », dit-elle, levant le regard sur lui, ses yeux étincelants de triomphe. « Je suis fière de toi. Tu as fait plus que tenir notre cité – tu as vaincu nos assaillants. Toi et l'Argent. Tu personnifies notre code d'honneur. Père serait fier. »

Kendrick esquissa un grand sourire cependant qu'il inclinait la tête.

« Je te suis reconnaissant pour ces mots, sœur. Je n'allais pas laisser ta cité, notre cité, la cité de notre père, être détruite par ces barbares. Je n'étais pas seul ; tu dois savoir que notre frère Godfrey a opposé la première résistance. Lui et une petite poignée d'autres, et même la Légion – ils ont tous aidé à repousser les assaillants. »

Gwen se tourna pour voir Godfrey marcher vers eux, un sourire troublé sur son visage, une main sur le côté de sa tête, couverte de sang séché.

« Tu es devenu un homme aujourd'hui, mon frère », lui dit-elle avec sincérité, posant une main sur son épaule. « Père serait fier. »

Godfrey sourit en retour d'un air penaud.

« Je voulais juste te prévenir », dit-il.

Elle sourit.

« Tu as fait bien plus que ça. »

À côté de lui arrivèrent Elden, O'Connor, Conven, et des douzaines de membres de la Légion.

« Ma dame », dit Elden. « Nos hommes ont vaillamment combattu ici aujourd'hui. Mais, je suis triste de l'annoncer, nous en avons perdu beaucoup. »

Gwen regarda derrière lui et vit tous les corps de toutes parts dans la Cour du Roi. Des milliers de McClouds – mais aussi des douzaines de recrues de la Légion. Même une poignée de chevaliers de l'Argent étaient morts. Cela ramena des souvenirs douloureux de la dernière fois que sa cité avait été envahie. Il était dur pour Gwen de regarder.

Elle pivota et vit une douzaine de McClouds, captifs, toujours en vie, tête baissée, mains derrière le dos.

« Et qui sont ceux-là ? » demanda-t-elle.

« Les généraux des McClouds », répondit Kendrick. « Nous les avons gardés en vie. Ils sont tout ce qui reste de leur armée. Qu'ordonnes-tu que l'on fasse d'eux ? »

Gwendolyn les examina lentement, les fixant droit dans les yeux. Chacun d'entre eux la fixa du regard en retour, fier, provocant. Leurs visages étaient bourrus, typiques des McClouds, ne montrant aucun remords.

Gwen soupira. Il y avait eu un temps où elle avait pensé que la paix était la réponse à tout, que si seulement elle était assez douce et bienveillante envers ses voisins, pouvait faire montre d'assez de bonne volonté, alors ils seraient plus amène envers elle et son peuple.

Mais plus elle régnait, plus elle voyait que les autres interprétaient ses offres de paix comme un signe de faiblesse, comme une chose de laquelle tirer parti. Elle n'avait plus la même naïveté, la même foi en l'humanité, qu'elle avait auparavant. De plus en plus, elle n'avait foi qu'en une chose : un règne de fer.

Alors que Kendrick et les autres la regardaient tous, Gwendolyn éleva la voix :

« Tuez-les tous. »

Leurs yeux s'écarquillèrent sous l'effet de la surprise, et du respect. De toute évidence, ils ne s'étaient pas attendus à cela de la part de leur reine, qui avait toujours lutté pour la paix.

« Ais-je entendu correctement, ma dame », demandé Kendrick, de la stupefaction dans la voix.

Gwendolyn acquiesça.

« Tu as bien entendu », répondit-elle. « Quand tu auras terminé, rassemble leurs corps, et expulse-les de nos portes. »

Gwendolyn se tourna et s'éloigna, à travers les cours de la Cour du Roi, et ce faisant, elle entendit derrière elle les cris des McClouds. Malgré elle, elle tressaillit.

Gwen marcha à travers une cité envahie de corps et pourtant emplie d'acclamations et de musique et de danse, des milliers de personnes grouillant à nouveau vers leurs maisons, remplissant la cité comme si rien de mauvais ne s'était produit. Alors qu'elle les observait, son cœur s'emplit d'effroi.

« La cité est de nouveau notre », dit Kendrick, venant à côté d'elle.

Gwendolyn secoua la tête.

« Seulement pour un certain temps. »

Il la dévisagea avec surprise.

« Que veux-tu dire ? »

Elle s'arrêta et lui fit face.

« J'ai vu les prophéties », dit-elle. « Les anciennes écritures. J'ai parlé avec Argon. J'ai eu un rêve. Un assaut s'annonce sur nous. C'était une erreur de revenir ici. Nous devons évacuer immédiatement. »

Kendrick la regarda, le visage blême, et Gwen soupira en contemplant ses gens.

« Mais mon peuple n'écouterà pas. »

Kendrick secoua la tête.

« Et si tu avais tort ? » dit-il. « Si tu regardais trop profondément dans les prophéties ? Nous avons la meilleure armée du monde. Rien ne peut atteindre nos portes. Les McClouds sont morts, et nous n'avons plus d'ennemis dans l'Anneau. Tu n'as rien à craindre. *Nous* n'avons rien à craindre. »

Gwendolyn remua la tête.

« Il s'agit précisément du moment où tu as le plus à craindre » répliqua-t-elle.

Kendrick soupira.

« Ma dame, ce n'était qu'une attaque isolée », dit-il. Ils nous ont pris par surprise lors du Jour du Pèlerinage. Nous ne laisserons pas encore une fois la Cour du Roi sans garde. Cette cité est une forteresse. Elle a tenu pendant des milliers d'années. Il ne reste plus personne pour nous renverser. »

« Tu as tort », dit-elle.

« Bon, même si c'est le cas, tu vois que le peuple ne partira pas. Ma sœur », dit Kendrick, sa voix s'adoucissant, implorante. « Je t'aime. Mais je te parle en tant que ton commandant. En tant que commandant de l'Argent. Si tu essayes de forcer ton peuple à évacuer, à faire ce qu'il ne veut pas, tu auras une révolte sur les bras. Ils ne voient pas ce danger que tu vois. Et pour être honnête, je ne le vois pas non plus. »

Gwendolyn contempla son peuple, et elle sut que Kendrick avait raison. Ils ne l'écouteraient pas. Même son propre frère ne la croyait pas.

Et cela lui brisa le cœur.

*

Gwendolyn se tenait seule sur les parapets supérieurs de son château, tenant fermement Guwayne et regardant au-dehors le coucher de soleil, les deux astres suspendus bas dans le ciel. En contrebas, elle entendit les cris étouffés et les célébrations de son peuple, tous se préparant à une grande nuit de festivités. Au-delà, elle vit les paysages vallonnés des terres entourant la Cour du Roi, un royaume à son sommet. Partout se voyait l'abondance de l'été, des champs verts sans fin, des vergers, une contrée luxuriante et riche.

Le pays était satisfait, reconstruit après tant de tragédie, et elle vit un

monde en paix avec lui-même.

Gwendolyn fronça les sourcils, se demandant comment une quelconque sorte de ténèbres pourrait atteindre cet endroit. Peut-être les ténèbres qu'elle avait imaginées étaient déjà apparues sous la forme des McClouds. Peut-être avaient-elles déjà été évitées, grâce à Kendrick et aux autres. Peut-être Kendrick avait-il raison. Peut-être était-elle devenue trop prudente depuis qu'elle était devenue Reine, avait vu trop de catastrophes. Peut-être sondait-elle, comme Kendrick l'avait dit, trop profondément les choses.

Après tout, évacuer ses gens de leurs maisons, les mener à travers le Canyon, sur des navires, vers les changeantes Isles Boréales, était une mesure drastique, une mesure réservée au temps de grand cataclysme. Et si elle le menait à bien, et qu'aucune tragédie n'advenait à l'Anneau ? Elle serait connue en tant que la Reine qui a paniqué sans aucun danger en vue.

Gwendolyn soupira, étreignant Guwayne alors qu'il se tortillait dans ses bras, et se demanda si elle était en train de perdre l'esprit. Elle leva les yeux et fouilla les cieux à la recherche d'un quelconque signe de Thorgrin, espérant, priant. Au moins, elle espérait voir un signe de Ralibar, où qu'il soit. Mais lui non plus n'était pas revenu.

Gwen contempla le ciel vide, déçue encore une fois. Encore une fois, elle devrait compter sur elle. Même son peuple, qui l'avait toujours soutenue, qui l'avait considérée comme dieu, semblait maintenant se méfier d'elle. Son père ne l'avait jamais préparée pour cela. Sans le support de son peuple, quelle sorte de Reine serait-elle ? Impuissante.

Gwen voulait désespérément se tourner vers quelqu'un pour du réconfort, des réponses. Mais Thorgrin était parti ; sa mère était partie ; apparemment tous ceux qu'elle connaissait et aimait étaient partis. Elle se sentit à un tournant décisif, et ne s'était jamais sentie si désorientée.

Gwen ferma les yeux et demanda à Dieu de l'aider. Elle essaya de toute sa volonté de l'invoquer. Elle n'avait jamais été du genre à prier beaucoup, mais sa foi était forte, et elle se sentait certaine qu'il existait.

S'il vous plaît, Dieu. Je suis perdue. Montrez-moi comment protéger au mieux mon peuple. Montrez-moi comment protéger au mieux Guwayne. Montrez-moi comment être une grande souveraine.

« Les prières sont quelque chose de puissant », dit une voix.

Gwen pivota immédiatement, instantanément soulagée d'entendre cette voix. Se tenant là, à quelques mètres, était Argon. Il était vêtu de sa cape blanche et de son capuchon, tenant son bâton, regardant l'horizon au lieu d'elle.

« Argon, j'ai besoin de réponses. Aidez-moi. »

« Nous sommes toujours dans le besoin de réponses », répondit-il. « Et pourtant elles ne viennent pas toujours. Nos vies sont censées être vécues. Le futur ne peut toujours nous être raconté. »

« Mais il peut nous être évoqué », dit Gwendolyn. Toutes les prophéties que j'ai lues, tous les rouleaux de parchemin, l'histoire de l'Anneau –

indiquent encore une grande obscurité sur le point de s'élever. Vous devez me dire. Va-t-elle se produire ? »

Argon se tourna et la dévisagea, ses yeux emplis de feu, plus sombres et effrayants qu'elle ne les avait jamais vus.

« Oui », répondit-il.

L'inflexibilité de sa réponse la terrorisa plus que tout. Lui, Argon, qui parlait toujours par énigmes.

Gwen frissonna en son for intérieur.

« Viendra-t-elle ici, à la Cour du Roi ? »

« Oui », répondit-il.

Le sentiment d'effroi de Gwen s'approfondit. Elle sentait aussi ferme dans sa conviction qu'elle avait eu raison tout le long.

« L'Anneau sera-t-il détruit ? » demanda-t-elle.

Argon la regarda, puis acquiesça lentement.

« Il ne reste que peu de choses que je peux te dire », dit-il. « Si tu le choisis, cela peut être une d'entre elles. »

Gwen réfléchit longuement. Elle savait que la sagesse d'Argon était précieuse. Toutefois il s'agissait de quelque chose qu'elle avait réellement besoin de savoir.

« Dites-moi. »

Argon prit une profonde inspiration alors qu'il se tournait et étudiait l'horizon pour ce qui parut être une éternité.

« L'Anneau sera détruit. Tout ce que tu connais et chéris sera balayé. L'endroit où tu te tiens ne sera rien d'autre que des charbons ardents et des cendres. Tout l'Anneau ne sera que cendres. Ta nation aura été oblitérée. Les ténèbres arrivent. Des ténèbres plus grandes qu'aucune autre dans notre histoire. »

Gwendolyn sentit la vérité de ses mots résonner en elle, sentit le timbre profond de sa voix résonner dans son âme même. Elle savait que chaque mot prononcé était vrai.

« Mon peuple ne voit pas cela », dit-elle, la voix tremblante.

Argon haussa les épaules.

« Tu es Reine. Parfois la force doit être employée. Pas seulement contre ses ennemis. Mais même contre son propre peuple. Fais ce que tu sais. Ne cherche pas toujours la bénédiction de ton peuple. L'approbation est quelque chose d'éluusif. Parfois, quand ton peuple te hait le plus, c'est le signe que tu fais ce qu'il y a de mieux pour lui. Ton père a été gratifié d'un règne de paix. Mais toi, Gwendolyn, tu subiras une épreuve bien plus grande : tu auras un règne de fer.

Alors qu'Argon se détournait pour s'en aller, Gwendolyn fit un pas en avant et tendit la main vers lui.

« Argon » appela-t-elle.

Il s'arrêta, mais ne se retourna pas.

« Dites-moi seulement une chose de plus. Je vous en supplie. Verrais-je

jamais à nouveau Thorgrin ? »

Il fit une pause, un long et lourd silence. Dans ce silence lugubre, elle sentit son cœur se briser en deux, espérant et priant qu'il lui donnerait une réponse de plus.

« Oui », répondit-il.

Elle se tint là, le cœur battant, avide d'en savoir plus.

« Ne pouvez-vous m'en dire plus ? »

Il se tourna et la regarda, de la tristesse dans les yeux.

« Souviens-toi du choix que tu as fait. Tous les amours ne sont pas faits pour durer toute l'éternité. »

Haut au-dessus, Gwen entendit un faucon pousser un cri strident, et elle regarda le ciel, s'interrogeant.

Elle se tourna pour voir à nouveau Argon, mais il était déjà parti.

Elle serra fort Guwayne et contempla son royaume, jetant un dernier long regard, voulant se le remémorer ainsi, quand il était encore éclatant, vivant. Avant que tout ne se transforme en cendres. Elle se demanda avec effroi quel si grand danger pouvait se tapir derrière ce vernis de beauté. Elle frissonna, car elle savait, sans aucun doute, qu'il les atteindrait tous très bientôt.

CHAPITRE SEPT

Stara cria pendant qu'elle chutait dans les airs, battant des bras, Reece à côté d'elle, Matus et Srog à côté de lui, les quatre dégringolant du mur du château dans le vent et la pluie aveuglants, plongeant vers le sol. Elle se prépara alors qu'elle voyait les gros buissons arriver vers elle rapidement, et elle réalisa que la seule raison pour laquelle elle pourrait survivre à la chute était leur présence.

Un instant plus tard, Stara eut l'impression que chaque os de son corps se brisait alors qu'elle s'écrasait dans le buisson – qui ralentit à peine sa chute – et continua jusqu'à heurter le sol. Elle eut le souffle coupé, et fut sûre de s'être fêlée une cote. Toutefois en même temps elle s'enfonça de quelques centimètres et prit conscience que le sol était plus mou, plus boueux qu'elle ne l'avait pensé, et avait amorti sa chute.

Les autres touchèrent le sol, eux aussi, à côté d'elle, et tous commencèrent à dévisser alors que la boue céda. Stara n'avait pas anticipé qu'ils atterrieraient sur une pente raide, et avant qu'elle n'ait pu s'arrêter, elle glissait avec les autres, se précipitant vers le bas de la colline, tous pris dans une coulée de boue.

Ils roulèrent et glissèrent, et rapidement les eaux jaillissantes les emportèrent, dévalant la montagne à pleine vitesse. Alors qu'elle glissait, Stara regarda en arrière par-dessus son épaule et vit le château de son père disparaître rapidement de la vue, et réalisa qu'au moins cela les amenait au loin, les éloignant de leurs assaillants.

Stara se retourna et fit un mouvement de côté tandis qu'elle évitait de peu les rochers sur son passage, allant si vite qu'elle pouvait à peine reprendre son souffle. La boue était incroyablement glissante, et la pluie tombait plus fort, son univers tournoyant à la vitesse de l'éclair. Elle tenta de ralentir, essayant de s'accrocher à la boue, mais c'était impossible.

Juste à l'instant où Stara se demandait si cela s'achèverait un jour, elle fut submergée de panique en se rappelant où cette pente menait : directement vers le sommet d'une falaise. S'ils ne s'arrêtaient pas bientôt, réalisa-t-elle, ils allaient tous mourir.

Stara vit qu'aucun des autres ne pouvait s'arrêter de glisser non plus, tous s'agitant dans tous les sens, grognant, essayant de leur mieux, mais impuissants. Stara chercha et vit, avec effroi, l'à-pic approcher rapidement. Sans aucun moyen de s'arrêter, ils étaient sur le point de passer par-dessus le bord.

Soudainement Stara vit Srog et Matus dévier vers la gauche, vers une petite grotte perchée au bord du précipice. Ils parvinrent, d'une manière ou d'une autre, à s'écraser dans les rochers pieds en premier, s'immobilisant juste avant de dépasser le bord.

Stara essaya de planter ses talons dans la boue, mais rien ne

fonctionnait ; à peine tourna et culbuta-t-elle, et voyant le précipice se faire proche, elle cria, sachant qu'elle serait passée par-dessus le bord dans une seconde.

D'un coup, Stara sentit une main rude agripper l'arrière de sa chemise, ralentissant sa vitesse, puis l'arrêtant. Stara leva les yeux pour voir Reece. Il se cramponnait à un arbre fin, un bras enroulé autour, sur le bord de l'abîme, son autre main tendue et la tenant tandis que l'eau et la boue jaillissaient, l'entraînant au loin. Elle perdait du terrain, balançant presque par-dessus le bord. Il avait arrêté sa chute, mais elle perdait du terrain.

Reece ne pouvait pas continuer à la tenir, et elle savait que s'il ne la laissa par partir, bientôt ils seraient tous deux emportés. Ils mourraient tous les deux.

« Lâche-moi ! » lui cria-t-elle.

Mais il secoua la tête catégoriquement.

« Jamais ! » lui cria-t-il en retour, son visage dégoulinant d'eau, sous la pluie.

Reece lâcha soudainement l'arbre pour pouvoir tendre les bras et attraper ses poignets des deux mains ; en même temps, il enroula ses jambes autour de l'arbre, se tenant par-derrière. Il la tira vers lui de toutes ses forces, ses jambes étant la seule chose les empêchant tous deux d'être emportés.

Dans un dernier mouvement, il grogna et cria et réussit à la tirer hors du courant, vers le côté, et l'envoya rouler vers la grotte avec les autres. Reece dégingola avec elle en chemin, se sortant lui-même du courant, l'aidant alors qu'elle rampait.

Quand ils atteignirent la sécurité de la grotte Stara s'effondra, épuisée, allongée le visage dans la boue, reconnaissante d'être en vie.

Alors qu'elle était tendue là, essoufflée, dégoulinante, elle s'interrogea non pas à quel point elle avait frôlé la mort, mais plutôt à propos d'une chose : Reece l'aimait-il encore ? Elle prit conscience qu'elle se souciait plus de cela que du fait qu'elle soit ou non en vie.

*

Stara était assise, recroquevillée autour du petit feu dans la grotte, les autres juste à côté, commençant enfin à sécher. Elle regarda autour d'elle et réalisa qu'eux quatre ressemblaient aux rescapés d'une guerre, les joues creusées, tous fixant les flammes du regard, levant les mains et les frottant, essayant de s'abriter de l'humidité et du froid incessants. Ils écoutaient le vent et la pluie, les éléments toujours présents des Isles Boréales, sifflants à l'extérieur. Il semblait que cela ne finirait jamais.

Il faisait nuit à présent, et ils avaient attendu toute la journée pour allumer ce feu, de peur d'être vus. Finalement, ils avaient été tous si frigorifiés et épuisés et misérables, qu'ils avaient pris le risque. Stara pensait qu'assez de temps avait passé depuis leur évasion – et en plus, il était impossible que ces

hommes osent s'aventurer tout en bas jusqu'aux falaises. C'était trop raide et mouillé, et s'ils le faisaient, ils mourraient en essayant.

Malgré tout, eux quatre étaient piégés là, tels des prisonniers. S'ils mettaient un pied hors de la grotte, une armée d'Insulaires finirait par les trouver, et les tuerait tous. Son frère n'aurait aucune pitié pour elle non plus. C'était sans espoir.

Elle était assise à côté d'un Reece distant et broyant du noir, et considéra les événements. Elle avait sauvé la vie de Reece au château, ais il avait sauvé la sienne sur les falaises. L'aimait-il encore comme autrefois ? De la manière dont elle l'aimait encore ? Ou était-il encore amer à cause de ce qui était arrivé à Selese ? La tenait-il pour responsable ? La pardonnerait-il un jour ?

Stara ne pouvait imaginer la douleur qu'il traversait pendant qu'il était assis là, tête dans les mains, contemplant le feu comme un homme égaré. Elle se demanda ce qui lui traversait l'esprit. Il ressemblait à un homme n'ayant plus rien à perdre, un homme qui était allé jusqu'au bord du gouffre de la souffrance et n'en était pas vraiment revenu. Un homme dévasté par la culpabilité. Il ne ressemblait pas à l'homme qu'elle avait connu autrefois, celui rempli d'amour et de gaieté, si enclin à sourire, qui l'avait inondée d'amour et d'affection. Maintenant, à la place, il semblait que quelque chose en lui avait disparu.

Stara leva les yeux, effrayée de croiser le regard de Reece, ayant pourtant besoin de voir son visage. Elle espérait secrètement qu'il serait en train de la fixer du regard, de penser à elle. Mais quand elle l'observa, son cœur se brisa en voyant qu'il ne la regardait pas du tout. Au lieu de cela, il fixait juste les flammes, l'air le plus esseulé qu'elle ait jamais vu sur son visage.

Stara ne pouvait s'empêcher de se demander pour la millionième fois si la chose qui avait existé entre eux était terminée, détruite par la mort de Selese. Pour la millionième fois, elle maudit ses frères – et son père – pour avoir exécuté un complot aussi fourbe. Elle avait toujours voulu avoir Reece pour elle-même, bien entendu ; mais elle n'aurait jamais toléré le subterfuge qui avait mené à sa mort. Elle n'avait jamais voulu que Selese meure, ou même qu'elle soit blessée. Elle avait espéré que Reece lui annoncerait la nouvelle d'une manière douce, et que tout en étant bouleversée, elle comprendrait – et certainement pas qu'elle prendrait sa propre vie. Ou détruirait celle de Reece.

À présent tous les plans de Stara, son avenir tout entier, s'étaient effondrés sous ses yeux, grâce à son horrible famille. Matus était le seul membre rationnel restant de sa lignée. Mais Stara se demandait ce qu'il adviendrait de lui, d'eux quatre. Pourraient-ils simplement là dans cette grotte ? Un jour ils seraient obligés d'en partir. Et les hommes de son frère, elle le savait, étaient implacables. Il ne s'arrêterait pas avant de les avoir tous tués – surtout après que Reece ait tué son père.

Stara savait qu'elle devrait ressentir quelques remords quant à la mort de son père – et pourtant elle n'en ressentait pas du tout. Elle haïssait cet homme, depuis toujours. Plutôt, elle se sentait soulagée, même reconnaissante envers Reece pour l'avoir tué. Il avait été un guerrier, un roi menteur et sans honneur toute sa vie, et absolument pas un père envers elle.

Stara jeta un regard à ces trois guerriers, tous assis là et semblant désespérés. Ils avaient été silencieux pendant des heures, et elle se demanda s'ils avaient un plan. Srog était sévèrement blessé, Matus et Reece avaient été touchés eux aussi, même si leurs plaies étaient mineures. Ils paraissaient tous gelés jusqu'aux os, abattus par le climat de cet endroit, par les éléments contre eux.

« Donc, allons-nous rester assis dans cette grotte pour toujours, et mourir là ? » demanda Stara, brisant l'épais silence, ne pouvant plus supporter la monotonie ou la mélancolie.

Lentement, Srog et Matus jetèrent un coup d'œil vers elle. Mais Reece ne leva pas les yeux et ne croisa pas son regard.

« Et où voudrais-tu que nous allions ? » interrogea Srog, sur la défensive. « L'île tout entière grouille des hommes de ton père. Quelle chance avons-nous face à eux ? Surtout qu'ils sont enragés par notre fuite et la mort de ton père. »

« Tu nous as mis dans le pétrin, mon cousin », dit Matus, souriant, mettant une main sur l'épaule de Reece. « C'était un acte audacieux. Peut-être le plus audacieux que j'ai vu de toute ma vie. »

Reece haussa les épaules.

« Il a volé ma fiancée. Il méritait de mourir. »

Stara se hérissa au mot *fiancée*. Cela lui brisa le cœur. Son choix de ce mot disait tout – à l'évidence, Reece était encore amoureux de Selese. Il ne cherchait même pas à croiser le regard de Stara. Elle eut envie de pleurer.

« Ne t'inquiète pas, cousin », dit Matus. « Je me réjouis que mon père soit mort, et je suis heureux que tu sois celui qui l'a tué. Je ne te le reproche pas. Je t'admire. Même si tu nous as presque tous fait tuer en le faisant. »

Reece acquiesça, appréciant de toute évidence les mots de Matus.

« Mais personne ne m'a répondu », dit Stara. « Quel est le plan ? Que nous mourrions tous ici ? »

« Quel est *ton* plan ? » lui répliqua Reece.

« Je n'en ai aucun », dit-elle. « J'ai rempli ma part. Je nous ai tous sauvés de cet endroit. »

« Oui, tu l'as fait », admit Reece, contemplant encore les flammes plus qu'elle. « Je te dois la vie. »

Stara eut une lueur d'espoir en entendant les mots de Reece, même s'il ne voulait toujours pas croiser son regard. Elle pensa que peut-être il ne la détestait pas, après tout.

« Et tu as sauvé la mienne », répondit-elle. « Du bord de la falaise. Nous sommes quittes. »

Reece fixait encore les flammes.

Elle attendit qu'il dise quelque chose en retour, qu'il lui dise qu'il l'aimait, qu'il dise n'importe quoi. Mais il ne dit rien. Stara se trouva à rougir.

« Est-ce tout alors ? » dit-elle. « N'avons-nous rien d'autre à dire aux autres ? Notre affaire est-elle conclue ? »

Reece leva la tête, croisant son regard pour la première fois avec une expression perplexe.

Stara ne pouvait plus le supporter. Elle bondit sur ses pieds et partit comme un ouragan, se tenant à l'orée de la grotte, dos à tous. Elle regarda dehors la nuit, la pluie, le vent, et elle s'interrogea : et si tout était terminé pour elle et Reece ? Si c'était le cas, elle n'avait aucune raison de continuer à vivre.

« Nous pouvons nous échapper vers les navires », dit finalement Reece, après un silence interminable, ses mots laconiques transperçant la nuit.

Stara pivoté et le dévisagea.

« S'échapper vers les navires ? » demanda-t-elle.

Reece opina.

« Nos hommes sont là-bas, dans le port en contrebas. Nous devons aller à eux. C'est le dernier territoire des MacGils restant dans cet endroit. »

Stara secoua la tête.

« Un plan imprudent », dit-elle. « Les navires seront encerclés, s'ils n'ont pas déjà été détruits. Nous devrions passer à travers tous les hommes de mon frère pour y arriver. Mieux vaudrait se cacher à un autre endroit de l'île. »

Reece secoua la tête, déterminé.

« Non », dit-il. « Ce sont *nos* hommes. Nous devons aller à eux, quel qu'en soit le prix. S'ils sont attaqués, alors nous descendrons pour nous battre avec eux. »

« Tu n'as pas l'air de comprendre », dit-elle, également décidée. « Aux premières lueurs du matin, des milliers d'hommes de mon frère encombreront le rivage. Il n'y a aucun moyen de les passer. »

Reece se mit debout, balayant l'humidité du revers de la main, une flamme dans les yeux.

« Alors nous n'attendrons pas la lumière de l'aube », dit-il. « Nous partirons maintenant. Avant que le soleil ne se lève. »

Matus se leva lentement, lui aussi, et Reece baissa les yeux vers Srog.

« Srog ? » demanda Matus. « Tu peux y arriver ? »

Srog grimaça tout en trébuchant pour se mettre sur ses pieds, Matus lui donnant un coup de main.

« Je ne vais pas vous retenir », dit Srog. « Partez sans moi. Je resterais ici dans cette grotte. »

« Tu mourras dans cette grotte », dit Matus.

« Eh bien ! Vous ne mourrez pas avec moi », répondit-il.

Reece secoua la tête.

« *Aucun homme laissé derrière* », dit-il. « Tu te joindras à nous, quoi qu'il en coûte. »

Reece, Matus et Srog rejoignirent Stara à l'orée de la grotte, regardant fixement le vent et la pluie hurlants. Stara examina les trois hommes de la tête aux pieds, se demandant s'ils étaient fous.

« Tu voulais un plan », lui dit Reece, se tournant vers elle. « Eh bien, maintenant nous en avons un. »

Elle secoua lentement la tête.

« Imprudent », dit-elle. « C'est la manière des hommes. Nous allons probablement mourir en cheminant vers les navires. »

Reece haussa les épaules.

« Nous mourrons tous un jour de toute façon. »

Alors qu'ils se tenaient tous là, contemplant les éléments, attendant pour le moment idéal, Stara espéra que Reece fasse quelque chose, n'importe quoi, qu'il prenne sa main, pour lui montrer, même de la plus petite des manières, qu'il l'aimait toujours.

Mais il ne le fit pas. Il garda ses mains pour lui et Stara se sentit se raidir, en morceaux à l'intérieur d'elle-même. Elle se prépara à se lancer, ne se souciant plus de ce que le destin lui réservait. Alors qu'ils plongeaient ensemble dans les ténèbres, elle prit conscience que, sans l'amour de Reece, elle n'avait plus rien à perdre.

CHAPITRE HUIT

Alistair se tenait sur le navire, terrifiée, les bras attachés derrière elle, son cœur tambourinant tandis que des douzaines de marins resserraient l'étau autour d'elle, une expression de désir et de mort dans les yeux. Elle réalisa que tous ces hommes avaient pour objectif de la violer et de la tuer, et qu'ils prendraient plaisir à le faire. Elle s'étonna qu'un tel mal puisse exister dans le monde, et pour un instant elle lutta pour comprendre l'humanité.

Toute sa vie, elle avait toujours été connue, où qu'elle aille, comme étant la plus belle fille – et plus d'une fois cela lui avait attiré des problèmes. Elle voulait seulement qu'on la laisse tranquille. Elle avait toujours simplement souhaité paraître normale, comme tous les autres. Elle ne voulait jamais attirer l'attention – et elle ne voulait certainement attirer les ennuis.

Erec, se balançant haut en dessus dans le filet, criait, désarmé, enragé.

« ALISTAIR ! » hurlait-il encore et encore, essayant frénétiquement de se tortiller.

Les marins en contrebas riaient, prenant un grand plaisir dans sa capture, et son impuissance.

Alistair les dévisagea et ressentit une grande colère, elle se força à être assurée, intrépide.

« Pourquoi voudriez-vous me faire du mal ? » demanda-t-elle, sa voix emplie de compassion. « Ne voyez-vous pas que votre comportement ne nuit qu'à vous ? Nous faisons tous partie du même monde. »

Les hommes lui rirent au visage.

« Des mots prétentieux venant d'une fille stupide ! » s'écria l'un d'eux, tandis qu'il levait une grosse main costarde, haut, et se préparait à la gifler.

Alors qu'il abaissait sa main vers elle, quelque chose d'étrange arriva à Alistair. Une sensation l'envahit, une qu'elle n'avait jamais connu : c'était comme si son univers tout entier ralentissait, la main de l'homme bougeant dans les airs à la vitesse d'un escargot. Comme elle se concentrait dessus, elle sembla se figer. Le monde tout entier sembla se figer. Alistair voyait toutes les particules en détail, voyait le véritable tempérament dans les esprits et âmes de ces hommes.

Alistair sentit soudain une poussée d'énergie. Elle se sentit dans un royaume différent, capable de transcender tout devant elle, capable d'avoir le pouvoir sur tout à travers la sympathie et l'amour et la compassion. Elle ressentit une force formidable s'élever en elle, une force qu'elle-même ne pouvait comprendre. Elle avait l'impression que le pouvoir de milliers de soleils courait dans ses veines.

Alistair cligna des yeux, et le monde revint à nouveau à la vie dans un grand éclair de lumière. Elle leva les yeux vers la main de l'homme, toujours figé à mi-parcours, et il fut saisi de panique et de peur en regardant sa propre main, incapable de la bouger. Son regard navigua de sa main à Alistair,

choqué.

« Une sorcière ! » s'exclama-t-il.

Alistair se tenait là, sans crainte, sentant le pouvoir d'un plus grand esprit en elle, et ayant conscience que ces hommes, sur un plan spirituel différent, ne pouvaient pas la toucher. Elle se sentit emportée dans un pouvoir et une force plus grande qu'elle.

Alistair se pencha en arrière et leva les mains vers les cieux, et ce faisant, des faisceaux de lumière blanche jaillirent de ses paumes, s'élevant droit, éclairant la nuit, perçant à travers les cieux, dans la nuit noire elle-même.

Brusquement, le navire tangua violemment d'un côté à l'autre. Le hurlement du vent se leva, de grandes vagues surgirent tout autour du navire, un fort courant, faisant tanguer le navire vigoureusement, de haut en bas.

Tous les hommes lui faisant face furent jetés sur le pont, et alors que le navire s'inclinait, ils glissèrent, sur toute la longueur, jusqu'à ce qu'ils percutent le bord en bois. Le navire bascula de l'autre côté, et les hommes glissèrent tout du long vers l'opposé, s'écrasant dans la paroi, grognant de douleur. Alistair était debout avec les deux pieds enracinés au pont, et elle eut l'impression d'être comme une montagne, gardant un équilibre parfait, se sentant au centre du cœur même du monde.

Le navire tangua à nouveau, et les hommes glissèrent de l'autre côté, criant alors qu'ils s'écrasaient dans les balustres du bateau, encore et encore et encore, jusqu'à ce que leurs côtes soient fêlées.

Alors que les hommes glissaient une fois de plus, le navire presque sur le côté, ils hurlèrent de terreur en regardant par-dessus bord : là s'éleva un énorme bruit d'éclaboussure, comme si les entrailles mêmes de l'océan étaient propulsées vers la surface, et un énorme monstre marin émergea des profondeurs. Il était deux fois plus gros qu'une grande baleine, avec une tête large et plate, des écailles rouges étincelantes, et des milliers de dents aiguës comme des rasoirs. Son corps était plus épais que le navire, et il s'éleva droit hors des eaux dans une grande furie, et laissa échapper un cri perçant si violent qu'il brisa presque le mat en deux. Les hommes couvrirent leurs oreilles, essayant d'étouffer le son, mais même ainsi, plusieurs de leurs oreilles saignèrent.

La baleine s'éleva entièrement hors des eaux, plus grande qu'un dragon, plus grande que ce qu'Alistair n'avait jamais vu, puis elle plongea, tête la première, droit vers le navire, les mâchoires grandes ouvertes.

Les hommes levèrent les bras et hurlèrent. Mais il était trop tard ; les dents de la baleine pénétrèrent directement, à travers la moitié du navire, et le mirent en pièces. Elle goba les hommes, leur sang dégoulinant de ses dents comme elle fermait ses mâchoires, et disparut tout aussi rapidement, les aspirants vers les tréfonds de l'océan.

Le navire, maintenant vide, détruit, coulait rapidement, et Alistair leva les yeux pour voir Erec, se balançant dans son filet. Elle vit la corde céder et

lui s'écraser sur le pont. Erec utilisa sa dague pour ouvrir le filet et se libérer. Il se remit sur pieds et courut vers elle.

Ils s'enlacèrent.

« Alistair », dit-il. « Dieu merci tu vas bien. »

Le navire prenait l'eau rapidement. Par-dessus le bruit du vent et des vagues parvinrent les cris d'hommes, Alistair pivota et vit le capitaine ; il arrivait en courant des ponts supérieurs, avec des douzaines d'autres marins venant de l'arrière de bateau.

« Là ! » cria Erec.

Alistair se tourna et suivit son doigt pour voir un petit esquif, une chaloupe de six mètres, avec une petite voile, attachée par des cordes au côté du navire, à l'évidence le canot de sauvetage pour ce grand vaisseau. Les marins se précipitaient dessus, et Erec prit la main d'Alistair, et ils coururent à travers le pont, prenant une bonne avance sur les autres.

Ils atteignirent le canot en premier, et Erec souleva Alistair, la mettant dans le petit esquif alors que le navire tanguait ; elle se saisit de la corde, essayant de stabiliser.

« Ne touchez pas notre bateau ! » cria le capitaine.

Erec se retourna pour faire face, et comme le capitaine approchait, Erec le poignarda dans le cœur avec son épée. Le capitaine eut le souffle coupé et tomba à genoux, les yeux saillants sous le choc, alors qu'Erec se tenait au-dessus de lui, grimaçant.

« J'aurais dû faire cela il y a longtemps », dit Erec.

Plusieurs autres marins approchaient, et Erec, déchaîné, se battit avec vengeance, tailladant et tuant une douzaine d'entre eux pendant qu'ils levaient maladroitement leurs épées et essayaient de riposter. Ils ne faisaient pas le poids face à lui.

« Erec, nous devons y aller ! » appela Alistair, alors que le navire vacillait.

Le navire s'ébranla violemment, prenant encore plus l'eau, tandis que des douzaines d'autres marins commençaient à courir vers lui. Erec pivota et sauta dans le canot de sauvetage, et dès qu'il l'eut fait, il trancha les cordages.

Alistair sentit son cœur dans sa gorge tandis qu'ils tombaient à travers les airs jusque dans l'océan, heurtant les vagues dans une grande éclaboussure, tanguant et roulant comme l'océan les ballottait et tournait.

Ils s'échappèrent juste à temps ; un instant après, l'énorme navire bascula sur le côté, se renversant. Les marins qu'il restait à bord hurlèrent dans leur dernier souffle alors que l'océan les aspirait sous la surface, en même temps que le bateau, dans un grand craquement de bois.

Erec rama de toutes ses forces, mettant de la distance entre eux et le navire, et rapidement, les cris se calmèrent. Bientôt, il n'y eut qu'eux deux, naviguant dans la nuit noire, sous un million d'étoiles rouges, se dirigeant vers Dieu savait où.

CHAPITRE NEUF

Thor marchait à travers le Pays des Druides, en admiration devant son environnement, en même temps si exotique et si étrangement familier. Alors qu'il traversait un champ de fleurs, il tendit la main et les toucha avec émerveillement, essayant de comprendre où il les avaient vues auparavant, où il avait déjà vu ce paysage tout entier. Plus il l'examinait, plus il commençait à se souvenir : c'était un champ de fleurs dans lequel il avait été précédemment. Le champ à l'extérieur de la Cour du Roi. Le lieu où il avait eu son premier rendez-vous avec Gwendolyn. Cela avait été un endroit magique pour lui, un endroit gravé dans sa mémoire, où il était tombé amoureux pour la première fois. Un endroit qu'il ne pourrait jamais oublier.

Mais que pouvait-il faire ici, de l'autre côté du monde, dans le Pays des Druides ? Avait-il traversé le monde seulement pour retourner chez lui ? Cela n'avait aucun sens.

Pendant que Thor marchait plus profondément dans le champ, il lutta pour comprendre ce qu'il se passait. Il sentait son corps tout entier picoter, et il sut d'après cette sensation qu'il était en effet dans un monde différent, un endroit différent. Une énergie différente planait dans les airs, une brise au poids et à l'odeur différents. Pour la première fois de sa vie, Thor eut l'impression que l'énergie s'alignait parfaitement avec la sienne. Comme s'il était chez lui, parmi son peuple. Des gens qui étaient comme lui. Des gens qui le comprenaient. Il se sentit plus vivant, plus fort ici, que n'importe où dans le monde.

Toutefois en même temps, son environnement semblait aussi différent, étranger à lui. Il avait un pressentiment, sentait un danger, et il ne savait pas quoi.

Thor balaya l'horizon, espérant voir quelque chose de familier – l'imposant château de ses rêves, le palais de sa mère, la passerelle y menant – ou au moins, un chemin y conduisant.

Mais il ne vit rien de cela. À la place, alors qu'il traversait un champ de fleurs, suivant un sentier de terre serpentant, le paysage laissa soudain place à un petit village, le chemin de terre passant à travers, rempli de petites chaumières de pierre blanche.

Thor retint son souffle, choqué, alors qu'il avait de la chair de poule sur ses bras : c'était *son* village. Son village natal.

Comment était-ce possible ? se demanda-t-il. Avait-il parcouru la moitié du monde pour seulement atterrir à nouveau chez lui ?

Thor continua à marcher, avec méfiance, à travers les rues désertes, jusqu'à ce qu'au-devant, il aperçut une figure au loin. Cette dernière était penchée sur le côté du chemin, et alors que Thor approchait il fut surpris de voir qu'il s'agissait d'une vieille femme, voûtée au-dessus d'une marmite sur un feu. Elle semblait elle aussi familière.

Elle leva les yeux vers lui et grimaça.

« Attention où tu marches ! » le sermonna-t-elle.

Thor reconnut cette voix, et se rappela brusquement : c'était la vieille femme de son village, celle toujours penchée sur son ragout, lui criant toujours après comme il passait en courant, dérangeant ses poulets. Voyait-il des choses ?

« Que faites-vous ici ? » demanda-t-il, sidéré.

« La question est : que fais-tu ici ? »

Thor cligna des yeux, confus.

« Je suis venu trouver ma mère. »

« Vraiment ? Et comment comptes-tu faire cela ? »

Thor baissa les yeux sur sa relique et vit que la flèche ne pointait plus dans aucune direction. Elle avait volé en éclats. Il était arrivé, et pourtant maintenant qu'il était là, il était seul. Il n'avait aucune idée de comment la trouver à présent.

Thor fixa la femme en retour.

« Je ne sais pas », répondit-il finalement. « Quelle taille fait le Pays des Druides ? »

La vieille femme rejeta la tête en arrière et gloussa, un bruit horrible et grinçant qui envoya des frissons le long de son dos.

Enfin, elle dit : « Je peux te dire où elle est. »

Thor la regarda avec surprise.

« Vous pouvez ? Mais comment sauriez-vous ? »

Elle touilla dans sa marmite.

« Pour un prix », dit-elle. « Je te dirais n'importe quoi. »

« Quel prix ? » demanda Thor.

« Ton bracelet. »

Thor baissa les yeux sur son bracelet, celui en or qu'Alistair lui avait donné, étincelant dans la lumière. Il hésita. Il sentait qu'il avait un immense pouvoir, et que c'était la seule chose qui le protégeait ici dans ce pays. Il avait la prémonition que, s'il le lui donnait, il perdrait toute sa force.

Mais encore, Thor avait besoin de savoir où était sa mère.

« C'est un cadeau », dit-il. « Je suis désolé. Je ne peux pas. »

La femme haussa les épaules.

« Alors je ne peux pas t'aider. »

Thor la regarda avec étonnement, frustré.

« S'il-vous-plaît », dit-il. « J'ai besoin de votre aide. »

Elle mélangea dans sa marmite pendant un long moment, puis finalement soupira.

« Regarde dans mon chaudron. Que vois-tu ? »

Thor la dévisagea, confus, puis en fin de compte jeta un œil à sa marmite.

Il cligna des yeux plusieurs fois, pris au dépourvu, et se pencha plus près, essayant d'avoir une bonne vue.

Dans les eaux immobiles, lentement, un reflet apparut. Au premier abord cela ressemblait à son visage ; mais ensuite, lentement, il se rendit compte que cela ne l'était pas. C'était le visage d'Andronicus.

Thor regarda la femme, qui le fixa en retour, mauvaise.

« Qui êtes-vous ? » demanda-t-il.

Elle lui fit un grand sourire.

« Je suis tout le monde », dit-elle. « Et personne. »

Elle se leva d'un bond de son chaudron, tendit la main et déroba le bracelet sur son poignet. Alors que Thor tendait le bras pour le récupérer, elle se transforma soudainement sous ses yeux, se métamorphosant en un long et épais serpent blanc. Thor regarda avec horreur et réalisa que c'était un Dos Blanc mortel, le même serpent qu'il avait aperçu lors de son premier rendez-vous avec Gwen. Le signe de la mort.

Le serpent crût de plus en plus long, et avant que Thor n'ait pu réagir, sa queue s'enroula autour de ses chevilles, puis autour de ses tibias, genoux, taille, et poitrine. Il serrait ses bras, et il se tint là, à peine capable de respirer comme il l'écrasait.

Le serpent se pencha vers l'arrière et ouvrit grand ses crochets, et Thor détourna le visage, sentant son souffle chaud sur sa nuque et sachant que, dans quelques instants, il plongerait ses crochets dans sa gorge.

CHAPITRE DIX

Romulus avançait à travers la province la plus au sud de l'Anneau, contemplant avec jubilation ses dizaines de milliers de soldats se ruer vers les portes de Savaria. Des centaines de citoyens de l'Anneau affluaient vers les portes de la cité, et les chevaliers montant la garde abaissèrent la grande herse et la barrèrent dans un grand bruit, juste quand la dernière personne entrait. Ils levèrent le pont-levis au-dessus des douves, et Romulus observa, et sourit plus largement encore. Ces Savariens pensaient vraiment qu'ils pouvaient l'empêcher d'entrer. Ils n'avaient pas idée de ce qu'il allait leur arriver.

Romulus entendit un grand cri, et il regarda au-dessus de sa tête pour voir sa horde de dragons arriver en volant, décrivant des cercles dans les airs, attendant ses ordres. Il leva son poing et l'abassa, et comme il le faisait, ils plongèrent vers l'avant, se précipitant vers l'horizon. Vers Savaria.

Les dragons survolèrent les murs massifs, par-dessus les portes de la cité, comme s'ils n'existaient même pas, et alors qu'ils s'approchaient du sol, ils crachèrent un mur de feu.

Les cris d'une multitude s'élevèrent de derrière les remparts, ses citoyens sans défense massacrés par le souffle des dragons, brûlés vifs, tentant de courir, avec nulle part où aller. Il regarda à travers les portes de fer alors que les chevaliers brandissaient inutilement leurs épées, leurs armes entrant en fusion dans leurs mains, le long de leur poignet, leur propre armure fondant sur eux, hurlant alors qu'eux aussi étaient brûlés vifs.

Aucun n'était en sécurité face au courroux des dragons. Les puissants remparts, conçus pour repousser les envahisseurs, en lieu et place conservaient les vagues de feu des dragons à l'intérieur, créant un effet d'aquarium. Même un dragon aurait pu dévaster la cité. Des douzaines d'entre eux firent pleuvoir l'apocalypse.

Romulus inspira profondément et éprouva une grande satisfaction face à l'enfer devant lui. Il rayonnait, avançant lentement sur son cheval, tandis qu'il sentait la chaleur des vagues de feu. Ce dernier roussissait les remparts, des flammes les léchant de plus en plus haut, émergeant à travers les fenêtres, comme un énorme chaudron embrasé qui ne pouvait être éteint.

Les hommes de Romulus s'arrêtèrent au bord des douves, incapable de se rapprocher à cause de la chaleur intense. Ils attendirent et attendirent, jusqu'à ce que filament Romulus lève la main, et les dragons se replièrent, revenant, décrivant à nouveau des cercles au-dessus de sa tête.

Les flammes s'apaisèrent enfin, et comme elles le faisaient, les hommes de Romulus se précipitèrent en avant et abaissèrent un long pont de fortune par-dessus les douves. Le premier bataillon s'élança dessus, tenant un long poteau de fer, et ils enfoncèrent la herse d'acier, encore en flammes. Des étincelles volaient de partout, alors qu'ils frappaient encore et encore ; enfin, elle s'effondra, dans un grand nuage de flammes et d'étincelles, révélant un

mur de flammes derrière.

Ils se tinrent tous là, patientant, tandis que Romulus dirigeait son cheval lentement vers la première ligne. Derrière lui, assise sur son cheval, se trouvait sa récompense, son nouveau jouet – Luanda – ses poignets et mains liés, sa bouche bâillonnée, ses chevilles attachées à la selle. Elle avait été forcée de chevaucher avec lui. Il aurait pu la tuer, bien évidemment, mais il préférait bien plus prolonger son tourment, lui faire assister à ce qu’il était sur le point de faire à sa terre natale. Il y avait quelque chose en d’elle, quelque chose de rebelle et de mauvais, qu’il commençait à apprécier, et il se demanda si elle ne pourrait pas même être une partenaire appropriée pour lui.

Romulus s’arrêta au moment où il atteignit le bord des douves, puis fit un signe sec de la tête. Des centaines de ses hommes, attendant son commandement, se ruèrent dans la cité dans un grand cri et le bruit des cors, et bientôt la cité fut emplies par eux. Il regarda avec fierté la bannière de l’Empire être hissée au-dessus de ses portes.

Savaria, il le savait, était une des grandes cités de l’Anneau. Et à présent, chaque personne à l’intérieur, en quelques minutes, chaque chevalier et soldat et roturier et seigneur, gisait mort. Et il n’avait pas perdu un seul soldat. Cela avait été la même chose durant toute son avancée depuis le Canyon, Romulus balayant lentement et méticuleusement chaque ville et village qu’il rencontrait, voulant que sa destruction de l’Anneau soit absolue.

Bien sûr, la Cour du Roi était encore libre, mais il voulait prendre son temps avant d’y arriver. Il voulait que tout soit détruit d’abord, que pas un brin d’herbe ne reste, par vengeance pour sa précédente défaite. Il atteindrait Gwendolyn en temps voulu, et sa Cour du Roi. Il lâcherait ses dragons, et il lui ferait payer. Mais pas avant qu’il ait détruit chaque ville de son précieux Anneau.

Romulus rejeta la tête en arrière et rugit de triomphe. Pour le temps que le sort durait, il était invincible. Et tant qu’il vivait, rien, et personne au monde ne l’arrêterait.

CHAPITRE ONZE

Gwendolyn chevauchait sur le dos de Ralibar, s'accrochant désespérément, se demandant comment elle était arrivée là. Ralibar volait de manière imprévisible, contrairement à son habitude, zigzaguant de haut en bas, s'élançant à travers les nuages, comme s'il voulait qu'elle descende.

« Ralibar, s'il te plaît, ralentit ! » s'écria-t-elle.

Mais Ralibar n'écoutait pas. Il semblait être une bête différente, a dragon qu'elle ne connaissait pas. Il rugit – un son terrifiant – et plongea droit à travers les nuages – droit, vit Gwen, vers la Cour du Roi.

« Je ne peux pas tenir ! » hurla Gwen, glissant.

Mais Ralibar vola plus vite, plus abruptement, et un instant après, Gwen poussa un cri perçant alors qu'elle perdait prise.

Gwen dégringola dans les airs, tête par-dessus pieds, tombant droit vers la Cour du Roi. Et Ralibar, au lieu de descendre en piqué pour la rattraper, s'envola, loin d'elle.

Gwendolyn de prépara, hurlant, alors que le sol se précipitait vers elle.

Elle atterrit durement sur un sol boueux, ressentant une douleur dans chaque partie de son corps. Et pourtant aussi en vie.

Gwen se releva lentement, se demandant comment elle avait pu survivre. Elle regarda tout autour d'elle et reconnut à peine la Cour du Roi. Elle était entièrement en ruines, et elle était en son centre, la seule survivante.

Elle entendit le cri d'un bébé, et elle pivota, reconnaissant immédiatement les gémissements de son fils. Elle vit, du côté opposé de la place, Guwayne. Il était allongé là tout seul, pleurant vers les cieux.

Bouleversée, Gwen essaya de courir vers lui, mais ce faisant, elle se retrouva à tituber dans la boue.

« Guwayne ! » cria-t-elle.

Gwen courut, trébuchant, jusqu'à ce qu'enfin elle l'atteigne. Elle le prit dans ses bras et le serra fort, pleurant, le berçant. Elle ne pouvait saisir comment il était arrivé là, tout seul.

Gwendolyn leva les yeux et vit, debout devant elle, sous la grande porte voûtée menant à la cité, son père. Le Roi MacGil. Il était inexpressif, son visage dur et froid, et il la fixa en retour, sombre.

« Ma fille », tonitrua-t-il, sa voix semblant provenir d'au loin. « Quitte ce lieu. Quitte-le immédiatement. »

Gwen resserra son étreinte sur Guwayne, pleurant et criant dans ses bras ; elle était sur le point de répondre, de demander à son père ce qu'il faisait là, contre quoi il la prévenait, quand soudainement elle entendit un battement d'ailes. Elle tordit le cou et leva les yeux vers le ciel, et elle vit finalement un dragon descendant en piqué des nuages. Au premier abord elle fut emplie de joie, s'attendant à voir Ralibar ; mais ensuite elle fut horrifiée de constater que ce n'était pas lui. C'était un dragon hideux, de couleur jaune, un

qu'elle n'avait jamais vu auparavant, avec de longues dents aiguës comme des rasoirs, une tête trop grosse pour son corps, et des ailes couvertes de pointes et d'épines.

Le dragon arqua le cou, hurlant vers les cieux, puis baissa la tête et cracha du feu, droit vers elle. Un mur de flammes déferla à travers les airs, et Gwen cria et serra fort son bébé contre sa poitrine pour le protéger du brasier. Elle recula et se déroba, mais pour autant qu'elle essayait de fuir, elle sentit les flammes lentement la consumer vive.

Gwen se réveilla en hurlant, en sueur, le souffle saccadé. Lentement, elle reprit sa respiration et regarda à l'extérieur, vit le premier des soleils levant à travers sa fenêtre, la pièce rayonnant de violet. Elle jeta un coup d'œil et vit Guwayne dormant profondément dans son berceau à côté de son lit. Elle prit une grande inspiration, réalisant que tout allait bien.

Gwen traversa la pièce, s'éclaboussa le visage avec de l'eau, puis se précipita vers l'arche de la fenêtre ouverte. Elle regarda au-dehors, se préparant au pire après son rêve.

Mais tout était paisible dans son royaume. Sa cour tout entière était endormie et personne ne s'agitait. D'après les apparences, il n'y avait rien à craindre.

Pourtant alors que Gwen se tenait là, son rêve flottait comme un voile. Elle sentait que les visions qu'elle avait été réelles, elle sentait que tout cela était un avertissement, qu'elle devait désertier cet endroit – et faire partir son peuple. Ils devaient évacuer. Elle ne pouvait attendre un autre moment.

Gwendolyn s'habilla rapidement, traversa sa chambre, et ouvrit les portes.

Ses gardes se tournèrent et la dévisagèrent, se raidissant au garde-à-vous.

« Ma dame », dit l'un.

Elle le regarda avec la gravité d'une Reine. Elle était décidée – quelles que puissent être les répercussions.

« Sonnez les cors d'évacuation », ordonna-t-elle. « Maintenant. »

L'autorité dans sa voix était évidente, et ses serviteurs la dévisagèrent, leurs yeux s'écrouillant de surprise. Mais ils exécutèrent son ordre, et immédiatement partirent en courant, se hâtant d'accomplir sa volonté.

Gwen se tourna, prit Guwayne dans ses bras, et se prépara pour rassembler ses objets les plus précieux. Elle jeta un dernier regard à cette chambre du château, puis alla à la fenêtre et contempla la Cour du Roi pour la dernière fois. Elle savait qu'elle ne la reverrait pas.

*

Gwendolyn était debout au centre de la cour de la Cour du Roi dans le soleil matinal, encerclée par des milliers de ses gens, une foule agitée et en colère. À côté d'elle se tenaient Steffen et Aberthol et tous ses conseillers, à

côté de ses frères, Godfrey et Kendrick. Ils étaient à son côté, soutenant la Reine, que la foule confrontait avec mécontentement. À la périphérie de la Cour du Roi se tenaient des centaines de ses soldats, observant avec méfiance, tenant leurs armes, prêts, à son signe, à prendre des mesures contre la foule qui refusait d'évacuer.

Après que les cors eurent sonné, son peuple s'était entièrement rassemblé là dans la cour, les soldats les forçant hors de leurs maisons ; maintenant ils étaient là, les yeux bouffis, une foule horripilée demandant des réponses. Elle n'avait jamais vu ses gens aussi mécontents face à elle, et elle n'aimait pas la sensation. Ce n'était pas l'expérience en tant que Reine qu'elle avait appris à découvrir.

« Nous demandons des réponses ! » cria quelqu'un dans la foule, et l'immense foule applaudit avec colère.

« Vous ne pouvez pas simplement nous faire sortir de nos maisons comme cela ! » s'écria un autre.

« Pourquoi demandez-vous l'évacuation ? Nous ne sommes pas attaqués ! »

« Je ne fuirais pas ma maison héritée alors que je suis dans la cité la plus fortifiée sur terre ! »

« Nous voulons des réponses ! »

La foule poussa à nouveau des acclamations. Gwendolyn leur faisait tous face, se sentant haïe par son peuple. Pourtant au plus profond d'elle, même si cela était dur, elle savait qu'elle prenait la bonne décision.

Gwen s'avança et il y eut une accalmie, tous les yeux se tournant vers elle en silence.

« J'ai fait un rêve », interpella Gwen la foule. « Un rêve de destruction, arrivant sur nous. »

« Un rêve ! » cria quelqu'un.

La foule tout entière rit avec mépris.

« Devons-nous nous exiler et laisser nos vies entières derrière pour vos rêves ? »

La foule applaudit, et Gwendolyn sentit son visage rougir, embarrassée.

« Gwendolyn est votre reine, et vous devriez la traiter avec respect ! » cria Steffen avec colère.

Gwendolyn posa une main rassurante sur son poignet ; elle appréciait son support, mais elle ne voulait pas qu'il encourage la foule.

« Si vous souhaitez partir en vous basant sur vos rêves », cria un d'entre eux, « alors faites ! Nous nous trouverons un autre souverain ! »

Une autre acclamation.

« Nous ne partirons pas ! » cria un autre.

La foule vociféra, dans une montée de fièvre.

Godfrey se précipita en avant à côté d'elle et fit face à la foule, agitant les bras.

« Gwendolyn a toujours été une reine bonne et honnête envers vous ! »

cria-t-il. « Elle s'est tenue à vos côtés à travers toutes les épreuves. Maintenant vous devez lui rendre la faveur. Si elle a des raisons de croire qu'il faut évacuer, alors vous devriez écouter ! »

« Même de bonnes reines peuvent prendre de mauvaises décisions ! » cria un membre de la foule, applaudi par les autres.

Gwen observa les visages, et elle put voir que chacun d'entre eux était énervé, déterminé, et peut-être effrayé. Aucun d'entre eux ne voulait s'aventurer dans l'inconnu. Elle pouvait le comprendre.

« Je comprends comment vous vous sentez ! » s'écria Gwen. « Mais ma décision n'est pas fondée sur les rêves seuls. Elle est aussi basée sur les prophéties. D'anciennes prophéties que j'ai lues. Des présages que j'ai vus venir. Les prédictions d'Argon. Je ne crois pas que la Cour du Roi restera debout plus longtemps. Je vous veux tous en sécurité avant que cela n'arrive. Je sais qu'il est difficile pour vous de quitter vos maisons. Moi-même je ne souhaite pas quitter mon foyer. J'aime la Cour du Roi. Mais je vous demande de me faire confiance. Je comprends que l'inconnu soit difficile. Mais cela sera plus sûr que là où vous êtes à présent. »

« Comment pouvons-nous vous faire confiance quand vous ne nous montrez aucun danger ? » cria un d'entre eux, et la foule manifesta son agrément.

« Nous ne partirons pas ! » cria un autre.

Alors que la foule rugissait et poussait des acclamations, Gwendolyn ne pouvait croire ce qu'elle voyait sous ses yeux. Les masses étaient-elles si inconstantes ? Pouvaient-ils réellement l'aimer à un moment, et la haïr le suivant ?

Gwen se remémora quelque chose que son père lui avait dit autrefois, quelque chose qu'elle n'avait pas compris à cette époque-là. *Les masses t'aimeront et les masses te détesteront. C'est un piège que de se laisser influencer par l'un ou l'autre.*

« Je suis désolée », dit Gwen, « mais je suis votre dirigeante, et je dois décider de ce qui est le mieux. Si vous ne partez pas volontairement, mes soldats vous escorteront hors de la cité par la force. Cette cité est en train d'être barricadée et évacuée – et personne ne restera en arrière. Pas sous ma garde. »

Des huées et des railleries s'élevèrent, et un homme s'avança et fit face à Kendrick.

« C'est la raison pour laquelle une femme ne devrait pas nous gouverner », dit l'homme. « Une femme cède à ses rêves inconstants. Vous êtes l'aîné du Roi MacGil. Nous préfererions que *vous* nous dirigiez. »

La foule applaudit derrière lui, et Gwen ne put croire ce qu'elle avait entendu. Kendrick rougit.

« C'est *votre* moment », poursuivit l'homme. « Emparez-vous du pouvoir des MacGils. L'Argent vous obéira. Nous ne l'écouterons pas – mais nous vous écouterons. »

Gwendolyn regarda Kendrick, en plein désarroi, et se demanda comment il réagirait. Elle savait qu'il n'était pas d'accord avec l'évacuation. C'était sa chance, en effet.

Un silence tendu s'installa parmi la foule, jusqu'à ce qu'enfin Kendrick élève la voix.

« Je soutiens ma sœur ! » tonitrua-t-il. « Je servirais toujours honorablement ma Reine – que je sois d'accord avec elle ou non. C'est ce que notre père aurait voulu. Et c'est notre code d'honneur. »

La foule, surprise et déçue, leva le poing et hua.

« ARGENT ! » tonna Kendrick. « Votre Reine a parlé. Exécutez son commandement ! Évacuez cette cité immédiatement ! »

Un chœur de cors sonna, et la foule hua et bouscula tandis que des milliers de membres de l'Argent les cernaient, les poussant vers les portes. La foule les repoussait et les affrontait. Mais ceux de l'Argent étaient armés, portaient une armure, et étaient une force de combat d'élite, et la foule ne faisait pas le poids face à eux. L'Argent la poussa lentement et fermement, tout du long jusqu'aux portes de la cité.

Lentement, la cité se vida, une personne à la fois.

Gwen était debout observant tout, et elle vint à côté de Kendrick alors qu'il regardait, lui aussi.

« Merci, mon frère », dit-elle, posant une main sur son poignet. « Je n'oublierais jamais cela. »

Il se tourna vers elle et opina, cependant son visage était sérieux.

« J'espère que tu sais ce que tu fais, ma sœur », dit-il.

Gwen le dévisagea, se sentant déchirée, tandis qu'elle regardait son peuple quitter la cité et se préparait à le rejoindre.

« Je l'espère », dit-elle.

Elle rejoignit Kendrick, Godfrey, Steffen, Aberthol, et tous ses conseillers alors qu'ils suivaient les masses, sortant des portes de la Cour du Roi, cette fois, savait Gwen, pour de bon.

CHAPITRE DOUZE

Thor se tordit, tentant d'échapper à l'étreinte du serpent blanc – mais il était trop fort. Son corps musculeux était enroulé autour de lui depuis ses chevilles jusqu'à son torse, le serrant dans un étau. Il lui faisait maintenant face, sifflant, s'apprêtant à abattre ses crochets sur la gorge de Thor.

Thor essaya de ruer, de se débattre, de faire tout et n'importe quoi – mais il était impuissant. Tout ce qu'il pouvait faire était fermer les yeux et se détourner en se préparant à l'inévitable morsure du serpent à son visage.

Thor ne comprenait pas ce qui était en train d'arriver là, en ce lieu. Il avait toujours imaginé que quand il aurait trouvé le Pays des Druides, il serait le bienvenu, accueilli par sa mère. Il pensait qu'il le reconnaîtrait immédiatement comme son foyer. Il ne s'était préparé à rien de tel.

Et à présent, Thor ne pouvait croire qu'il allait passer ses derniers moments là, mourrait là, si près de trouver sa mère, à la merci de cette bête affreuse.

Alors que Thor se tenait prêt, il ouvrit les yeux, se forçant à regarder ses derniers instants sur Terre. Et alors que le serpent approchait ses crochets, tout à coup Thor repéra un mouvement du coin de l'œil. C'était un homme, peut-être dans les cinquante ans, une grande silhouette, avec une longue barbe et des cheveux bruns hirsutes – un homme que Thor reconnut vaguement. Il portait une armure resplendissante, l'armure d'un roi, et lui, en voyant Thor, s'élança vers lui, tendit la main avec son gantelet, et attrapa le serpent par la gorge, le saisissant dans les airs, quelques centimètres seulement avant qu'il ne puisse plonger ses crochets dans le visage de Thor.

Thor observa avec stupeur tandis que l'homme serrait le serpent à la gorge, de plus en plus fort, le serpent sifflant et haletant. Thor sentit les muscles de l'animal se relâcher lentement autour de son corps, alors que l'homme en chassait la vie.

Alors que le serpent commençait à se desserrer, Thor gigota et libéra un bras, leva son épée et coupa son corps en deux.

La moitié du serpent enroulée autour de Thor tomba mollement au sol, mais l'autre moitié, que l'homme tenait, luttait encore pour vivre. L'homme le serra encore plus fort jusqu'à ce qu'enfin, les yeux du serpent sortirent de leurs orbites, puis se fermèrent, et son corps se fit flasque dans les mains de l'homme.

Quand l'homme jeta la carcasse du serpent au sol, Thor le dévisagea avec incrédulité. C'était un homme qu'il reconnaissait ; un homme qu'il aimait ; un homme qui lui avait grandement manqué ; un homme qu'il pensait ne plus jamais revoir.

Le Roi MacGil.

Comme que le Roi MacGil lâchait la tête du serpent, il regarda Thor, un grand sourire dans sa barbe, fit un pas en avant et l'enlaça, l'embrassant comme un père le ferait avec un fils.

« Mon Roi », dit Thor par-dessus son épaule, alors que MacGil reculait et le contemplait.

« Thorgrinson », dit MacGil, posant une chaude main sur l'épaule de Thor, souriant avec approbation. « Je t'avais dit que nous nous reverrions. »

Thor était sans voix. Il ne comprenait pas ce qu'il se passait. Était-il mort et au paradis ? Ou perdait-il l'esprit ?

« Mais...comment ? » demanda Thor. « Comment êtes-vous là ? Êtes-vous en vie ? »

Le Roi MacGils sourit, passa un bras autour de Thor, tourna, et commença à marcher avec lui, le menant sur un chemin de campagne.

« Tu as toujours eu tant de questions. »

« Suis-je mort ? » demanda Thor.

Le Roi MacGil rit avec joie, et Thor fut heureux de l'entendre. Le rire du Roi était un son qui lui manquait tant ; en effet, il n'avait pas réalisé jusqu'à ce jour combien celui lui avait manqué de le voir. À certains égards, même s'il l'avait connu si brièvement, le Roi MacGil était l'équivalent d'un père pour Thor, et le voir était comme avoir son père de retour.

« Non, mon garçon », répondit le Roi MacGil, riant encore, « tu n'es pas mort. En fait, tu as juste commencé à vivre. Tu es sur le point de vivre réellement. »

« Mais...vous êtes mort. Comment êtes-vous là ? »

« Aucun d'entre nous ne meurt, vraiment », répondit MacGil. « Je ne suis plus dans le plan physique, il est vrai ; mais je suis autrement parfaitement vivant. Dans le Pays des Druides, le voile entre les vivants et les morts est plus fin, plus translucide. Il est plus facile à traverser. Ta mère m'a envoyé ici pour te trouver. Pour te guider vers elle. »

Les yeux de Thor s'écarquillèrent de surprise et d'excitation à la mention de sa mère.

« Donc elle existe *vraiment* », dit Thor.

MacGil sourit.

« En effet. » Il soupira. « On ne peut traverser ce pays sans guide. Je serais le tien. Tu aurais dû m'attendre patiemment, à la porte, que j'arrive à toi. Ainsi tu ne te serais pas attiré tous ces ennuis. Mais tu as toujours été impatient, Thorgrinson. Et c'est pourquoi je t'aime ! », dit-il dans un rire.

Ils serpentèrent le long d'un chemin, et Thor enregistrant tout cela, plein de questions.

« Je ne comprends pas du tout cet endroit », dit Thor. « Il semble si familier...et pourtant, si étranger. »

MacGil opina.

« Le Pays des Druides est différent pour chaque personne qui y

pénètre », dit-il. « C'est un endroit différent pour moi et pour toi. Il se peut que nous voyions deux pays différents. Vois-tu, Thorgrinson, tout ce que tu contemples n'est qu'un simple reflet de ta propre conscience. Tes propres souvenirs, tes propres espoirs et besoins et volontés et peurs. Tes désirs. Tu pourrais passer par ici et voir ton village natal ; voir ton premier amour ; voir n'importe quel endroit ayant de l'importance pour toi ; voir les moments clefs de ta vie se jouer devant toi. Tu pourrais rencontrer tes instants les plus glorieux, tes ambitions les plus hautes – et tu pourrais aussi faire face à tes démons les plus noirs. De cette manière, le Pays des Druides est le lieu le plus sûr et le plus plaisant de la planète – et aussi le plus sombre et le plus dangereux. Tout dépend de toi. De ton esprit. De tes démons. De la manière dont tu te perçois. Comment tu perçois le monde. Et plus que tout, d'à quel point tu peux contrôler ton esprit. Peux-tu écarter une pensée noire ? Peux-tu donner du pouvoir à une qui soit positive ? »

Thor prit bonne note de tout, submergé, tentant de comprendre. Il prit conscience de quelque chose en écoutant les paroles du Roi.

« Vous », dit Thor, « vous êtes une image de mon esprit. »

MacGil acquiesça, souriant.

« Tu m'aimais », dit-il. « J'étais quelqu'un d'important pour toi. Un mentor en quelque sorte. »

« Quand je quitterai cet endroit, vous disparaîtrez », dit Thor, commençant à saisir, et attristé à l'idée.

MacGil opina.

« Quand tu partiras – si tu pars un jour – alors oui, le monde redeviendra comme tu le connais. Mais pour l'instant, nous sommes là. Aussi réels et vivants que nous ne l'avons jamais été. Ton esprit tout entier, ton entière conscience, est étalé devant toi. Ne vois-tu pas, Thorgrin », dit-il, passant un bras autour de ses épaules, « ce pays est un reflet de *toi*. C'est un exercice de contrôle de la pensée, Thorgrinson. Quelques-uns de tes moments les plus heureux, quelques-uns de tes plus beaux souvenirs, apparaîtront devant toi au cours de ton voyage. Bien que je doive t'avertir : ne laisse pas tes sombres pensées t'envahir, même pour un instant. Les idées noires passent à travers le Pays des Druides comme de violents orages. Si tu n'apprends pas à les maîtriser, elles te détruiront. »

Thor déglutit, nerveux, commençant à comprendre.

« Donc cette ville que j'ai dépassée », dit Thor, « mon village natal. Je l'ai créé. Mon esprit l'a créée. »

MacGil acquiesça.

« C'était un lieu important dans ta vie. C'était le lieu dont tu voulais qu'il t'accueille. »

Thor prit conscience d'autre chose.

« Et puis ce champ de fleurs au travers duquel j'ai marché », dit-il, « c'était en effet là que j'ai eu mon premier rendez-vous avec Gwendolyn. Et ce serpent blanc que j'ai vu... »

La voix de Thor devint un murmure, pendant qu'il rassemblait les pièces du puzzle. Cela commençait à avoir du sens. Enfin, il comprenait. C'est endroit était encore plus puissant que ce qu'il avait réalisé. Plus stupéfiant, plus prometteur, qu'il ne l'avait jamais imaginé. Et toutefois aussi plus terrifiant.

Ils marchèrent pendant un long moment en silence, jusqu'à ce que quelque chose vienne à l'esprit de Thor.

« Et ma mère ? » demanda-t-il. « Est-elle en vie ? Est-ce une personne réelle ? Ou juste le fruit de mon espoir et de mon imagination ? Est-elle là seulement parce qu'elle existe profondément quelque part dans mon subconscient ? Seulement car j'ai toujours voulu qu'elle existe ? Seulement parce que j'avais besoin qu'elle existe ? Seulement car j'ai toujours rêvé d'avoir un parent glorieux ? »

Le Roi MacGil était silencieux, inexpressif, pendant qu'ils marchaient.

« Tu cherches des réponses complètes », dit-il. « Dans le Pays des Druides, tu découvriras qu'il n'y a pas d'absolus. Les seules réponses que tu trouveras sont en toi. Aussi puissant que tu sois à l'intérieur, c'est d'autant que le monde devant toi le sera. Prépare-toi, jeune Thorgrin, et aguerris-toi pour contrôler la plus dure, la plus grande, la plus complexe des armes : ton esprit. »

*

Thor traversait le Pays des Druides depuis des heures, MacGil à son côté. Les deux, pendant tout ce temps, avaient ri et badiné, se remémorant le bon vieux temps, les chasses auxquelles ils avaient pris part ensemble, la Cour du Roi, le moment où Thor avait rencontré pour la première fois la fille du Roi. Ils discutèrent à propos de MacGil l'acceptant dans sa famille ; ils parlèrent de bataille, de chevaliers, et d'honneur, et de valeur. Ils parlèrent de l'assassin de MacGil, et de la vengeance qui avait été accomplie. Ils parlèrent de politique. Mais surtout ils discutèrent de bataille. Ils étaient tous deux dans leurs cœurs des guerriers intrépides, et ils se comprenaient l'un l'autre profondément. D'une certaine manière, Thor avait le sentiment de se parler à lui-même. Cela faisait tant de bien de parler au Roi MacGil à nouveau, de l'avoir de retour à son côté. Thor eu l'impression de faire une pause dans la réalité, comme s'il errait dans un pays surréaliste, dans un rêve duquel il n'y avait pas de réveil.

Ils traversèrent des paysages que Thor reconnut avec joie, des endroits qui semblaient si familiers, des endroits de son village natal, de sa contrée, d'en dehors de la Cour du Roi. Il se sentait tant à l'aise ici. Une partie de lui pouvait imperceptiblement sentir son esprit créer tous ces endroits en chemin, et il était difficile de séparer les deux ; Thor avait l'impression de se tenir à un étrange croisement entre son propre esprit et la réalité extérieure de ce monde. Il était effrayant pour lui de réaliser la profondeur du pouvoir de son esprit.

S'il pouvait créer n'importe quoi, cela signifiait qu'il pouvait créer le plus glorieux des royaumes en un claquement de doigts. Cependant s'il avait un moment de faiblesse, il pouvait créer le plus sombre des royaumes. Cela le terrifiait. Comment pouvait-il garder son esprit rempli de pensées positives en permanence ?

Ils gravirent une colline et tous deux s'arrêtèrent, regardant au-delà. Thor eut le souffle coupé, frappé d'admiration à cette vue. Il pouvait difficilement le concevoir : étendue en contrebas se trouvait la Cour du Roi. C'était une copie parfaite, si réelle que Thor était certain qu'il s'agissait de la vraie. Elle semblait plus glorieuse qu'il ne l'avait jamais vu, des milliers de chevaliers dans leurs armures étincelantes debout devant les remparts, devant la herse, alignés sur les parapets. Il y avait plus de chevaliers qu'il ne l'avait jamais vu, d'illustres guerriers protégeant une illustre cité.

Le Roi MacGil se tint à côté de lui et sourit.

« Ton esprit est un bel endroit, Thorgrin », dit-il, contemplant et admirant la vue. « Je n'ai jamais eu autant de chevaliers à la Cour du Roi. Il semble que tu as augmenté leurs rangs ! »

Le Roi MacGil renversa la tête et rit.

« En fait, je ne pense pas avoir déjà vu autant de chevaliers en même temps », ajouta-t-il. « L'éclat de leur armure m'aveugle. Tu es un véritable guerrier en ton cœur. »

Thor eut du mal à croire que son esprit créait cela ; tout paraissait si réel, si parfait, plus réel que tout ce qu'il avait vu.

Thor commença à marcher sur le chemin avec MacGil, la route parfaitement impeccable, se dirigeant vers les portes. Alors qu'ils progressaient, des milliers d'autres chevaliers apparurent sur la route et se mirent au garde-à-vous, alignés tout le long. Des trompettes sonnèrent au loin.

Ils traversèrent le pont, par-dessus les douves, sous la herse, et à l'intérieur de la Cour du Roi. Alors qu'ils passaient sous les portes massives en arche de pierre, les attendant pour les accueillir se trouvait une seule personne, souriante, les mains tendues vers eux.

Gwendolyn.

Thor rayonna à sa vue. Elle était plus belle que jamais, avec ses longs cheveux blonds, de brillants yeux bleus, portant une robe royale, souriant et tenant une main tendue pour Thor.

Thor se hâta vers elle et l'enlaça, elle se pencha et l'embrassa, l'étreignant fort.

Puis ils se tournèrent et marchèrent à travers la Cour du Roi ensemble, le Roi MacGil se rangeant derrière sa fille.

« Je suis content que tu envisages ma fille dans une si belle lumière », lui murmura le Roi MacGil. « Je la vois de la même manière. »

« Thorgrin », murmura Gwendolyn, passant une main autour de son bras et se penchant vers lui et déposant un baiser sur sa joue. Il pouvait sentir son amour pour lui, et cela le raviva.

« Gwendolyn », dit-il, prenant sa main et la tenant fermement. Tout à coup, Thor se souvint.

« Où est Guwayne ? »

À peine avait-il dit ces mots que se fit entendre le cri d'un bébé. Thor jeta un regard et vit son fils dans les bras de Gwendolyn. Elle le tenait avec tendresse, le berçant, souriant.

Thor tendit la main et prit le garçon, qui sauta dans ses bras, plus grand et plus âgé que dans ses souvenirs. Guwayne enlaça Thor, qui fit de même.

« Papa », dit Guwayne à son oreille.

C'était la première fois que Thor l'entendait parler. C'était irréel.

Brusquement, Gwendolyn et MacGil s'arrêtèrent, et Thor se tourna pour voir pourquoi. Quand il le vit, il s'arrêta, lui aussi.

Debout devant lui se trouvait un homme qui comptait plus pour Thor que n'importe qui : Argon. Il était vêtu de sa cape blanche et de son capuchon, tenant son bâton, ses yeux brillants tandis qu'il le fixait en retour, impassible.

« Thorgrinon », dit Argon.

Thor tendit les bras et lui rendit Guwayne, mais en baissant les yeux, il vit que Guwayne avait disparu. Évaporé.

Thor leva le regard vers Gwendolyn, mais il vit qu'elle avait disparu, elle aussi. Ainsi que le Roi MacGil. En fait, alors qu'il pivotait, il que tout le monde – tous les chevaliers, tous les gens qui avaient rempli la Cour du Roi quelques instants auparavant – avaient disparus.

La cité était maintenant vide. À présent il y avait uniquement Thor et Argon, debout dans ce lieu désert, se faisant face.

« Il est temps d'approfondir ton entraînement », dit Argon. « Seulement ici, dans le Pays des Druides, peux-tu commencer à atteindre les plus hauts niveaux de qui tu es ; peux-tu commencer à exploiter les plus profonds niveaux de tes pouvoirs. Seulement ici peux-tu comprendre ce que signifie qu'être qui tu es, ce que signifie être un Druide. »

Thor se rangea à côté d'Argon alors que tous les deux marchaient à travers la Cour du Roi. Il n'y avait rien d'autre que du silence, et le hurlement du vent. Finalement, Thor parla.

« Que signifie être Druide ? » demanda-t-il.

« Cela signifie être tout et rien. Pour être Druide, il faut maîtriser la nature, et se maîtriser soi-même. Cela signifie combiner la fragilité d'être humain avec les pouvoirs sans limites de la domination de la nature. Voix-tu ce lion, s'élançant vers nous ? »

Thor se tourna et vit un lion féroce se ruer vers eux. Son cœur accéléra sous la peur tandis qu'il approchait, mais Argon tendit simplement la paume, et le lion stoppa alors qu'il bondissait et tomba à leurs pieds, inoffensif.

Argon baissa sa paume.

« Le lion s'oppose à toi, jusqu'à ce que tu comprennes sa nature. Il y a un courant qui sous-tend toutes les choses. Ici dans le Pays des Druides, le courant n'est pas sous la surface. Le courant *est* la surface. »

« Je le sens », dit Thor, fermant les yeux, inspirant profondément, levant ses paumes dans le vent. « Je le ressens. C'est comme...une épaisseur dans l'air...la plus infime des vibrations, comme quelque chose fredonnant dans le ciel. »

Argon hocha de la tête en approbation.

« Oui. C'est comme fait courir ta paume sur de l'eau courante. C'est partout, et ici, il est plus facile pour toi de la maîtriser, de la comprendre. Et cependant il est aussi plus aisé pour toi de perdre le contrôle. »

Thor pivota et vit un ours foncer sur lui, grondant, à pleine vitesse. Le premier réflexe de Thor fut de se tourner et de courir, mais au lieu de cela il tendit la paume, ressentant l'énergie de ce lieu, sachant qu'il ne s'agissait que de nature. Seulement de l'énergie. Énergie qu'il pouvait dompter. »

Thor éleva les deux paumes, patientant, malgré sa peur, s'efforçant de rester calme ; à la dernière seconde, l'ours bondit, grognant, puis s'arrêta. Il se tint là, les pattes dans les airs, s'agitant dans tous les sens, et finalement, il s'abaissa jusqu'au sol et roula sur le dos.

Argon se détourna et s'éloigna, et Thor, stupéfié, tourna les talons et s'empressa de le rattraper.

Ils marchèrent ensemble encore et encore, quittant les portes de la Cour du Roi, Thor se demandant où ils allaient.

« Si tu espères rencontrer ta mère », dit enfin Argon, « tu as un long voyage au-devant de toi. Le Pays des Druides n'est pas une terre que tu traverses à loisir. C'est un pays dont tu dois *gagner* la traversée. Il doit t'accepter. C'est un pays qui a des exigences, qui te teste. Seuls ceux qui en sont dignes peuvent le traverser. Ta mère est à l'opposé de cette terre. Cela prendra tout ce que tu as pour l'atteindre. Tu dois devenir plus fort. »

« Mais comment ? », demanda Thor.

« Tu devras apprendre à te purger des démons qui rôdent en toi. Des vieux et douloureux souvenirs. De quiconque t'ayant maltraité. Des sentiments de colère, de haine, de vengeance. De blessure et de douleur. Tu dois apprendre à t'élever au-dessus d'eux, à les laisser dans le passé. C'est l'ultime test pour un guerrier – et pour un Druide. »

Thor fronça des sourcils pendant qu'ils marchaient, essayant de saisir le sens.

« Mais comment vais-je faire cela ? »

Argon s'arrêta, Thor chercha du regard et vit étendu devant eux un paysage sans fin de ténèbres. La terre était de boue, ponctuée d'arbres morts, et les nuages sombres qui rougeoyaient au-dessus s'accordaient à sa couleur. Une rivière serpentant lentement traçait son chemin à travers, ses eaux couleur de boue, et Thor réalisa immédiatement où il était.

« Les Limbes », dit Thorgrin, se souvenant de l'Empire. « Le Pays des Morts. »

Argon hocha de la tête.

« Un endroit de tes rêves les plus sombres », dit-il. « Un désert vaste et

sans fin. Il repose en toi. Les ténèbres, en même temps que la lumière. Et tu dois le traverser. C'est la première étape de ton périple. »

Thor contempla avec effroi la terre désolée, entendant l'horrible son des corbeaux distants, sentant l'intense obscurité imprégnant ce lieu. Il se tourna vers Argon pour lui en demander plus – mais fut surpris de voir qu'il était déjà parti.

Thor se retourna à la recherche de la sécurité de la Cour du Roi, se demandant s'il devrait faire demi-tour – mais elle avait aussi disparu, à présent. Il se tint là, seul, au milieu de ce désert sans fin, cerné par la mort, par les coins les plus sombres de sa psyché – et sans autre issue que la traversée.

CHAPITRE TREIZE

Reece courut à travers la pluie battante avec Stara, Matus, et Srog à son côté, trébuchant sur leur chemin le long du versant boueux dans la noirceur de la nuit. Matus courait avec un bras cramponné autour de la taille de Srog, qui boitait fortement, pendant que Reece serrait la main de Stara, pas par amour, mais pour l'empêcher de glisser, et pour se garder de glisser lui aussi. Il se sentait coupable de même la toucher, pensant à Selese, mais étant donné la situation, il n'avait pas le choix.

Ils couraient tous le long de la falaise, dérapant dans la boue en avançant, faisant attention à ne pas tomber par-dessus le bord. Reece savait que la mer n'était pas loin, les vagues se fracassant quelque part en contrebas, et pourtant il était à peine capable de les entendre par-dessus le son de la pluie battante. Avec le nombre de soldats les attendant là dehors, Reece savait qu'ils étaient probablement en mission suicide. Il savait que les Insulaires les attendraient en force sur les berges, bloquant toute échappatoire pour eux, tout rêve d'arriver à la flotte de sa sœur, qui était ancrée en pleine mer.

Reece ne s'en souciait plus. Au moins avaient-ils un plan et mourraient-ils avec honneur, pas assis comme des couards dans cette grotte. Une partie de lui, de toute manière, était morte avec Selese, et à présent il se battait seulement pour sa survie.

Reece savait qu'ils n'avaient pas beaucoup de temps avant l'aube, quand les Insulaires se mettraient sûrement en mouvement pour assouvir leur vengeance sur la flotte de sa sœur. Même s'ils ne parvenaient pas à la sécurité qu'offrait le navire, Reece savait qu'ils devaient au moins essayer d'atteindre la flotte et les avertir. Reece ne pouvait permettre qu'ils meurent tous, ne pouvait permettre que leurs morts soient sur sa conscience. Après tout, il était celui qui avait tué Tirus et qui les avait involontairement tous exposés aux repréailles.

Les falaises firent enfin place à un raide versant montagneux, et ils trébuchèrent vers le bas, essayant d'arriver au rivage en contrebas, glissant et se soutenant les uns les autres. Reece vit que l'océan s'étendant, et finalement fut assez près pour entendre les vagues déferlantes par-dessus le bruit de la pluie.

Ils atteignirent un petit plateau et firent tous une pause, essoufflés.

« Laissez-moi », dit Srog, haletant, s'agrippant le côté. « Ma blessure ne peut supporter cela. »

« Personne n'est laissé en arrière », insista Reece.

Reece cherchait sa respiration en regardant en bas et vit des centaines d'hommes de Tirus se déployant sur les rives, montant la garde, sur le qui-vive, bloquant leur fuite vers les navires – et empêchant aussi les navires d'atteindre le rivage. Reece savait que la seule raison pour laquelle ils n'avaient pas été tués était celle de la couverture de l'obscurité, et à cause du

vent, de la pluie et du brouillard aveuglants.

« Là », dit Stara, pointant quelque chose.

Reece suivit son doigt et vit des douzaines d'autres hommes de Tirus serrés dans une grotte sur la rive, abrités du vent. Ils trempaient de longues flèches dans des seaux, puis enroulaient les pointes des flèches de tissu, lentement, méticuleusement, encore et encore.

« De l'huile », dit Stara. « Ils se préparent à enflammer leurs flèches. Ces flèches sont longues. Elles sont destinées aux navires. Ils ont l'intention de mettre feu à la flotte. »

Reece observa, horrifié, et réalisa qu'elle avait raison. Il sentit un pincement à l'estomac en prenant conscience d'à quel point les navires de Gwendolyn étaient près d'être perdus.

« Ces flèches de voleraient jamais avec ce vent et cette pluie », dit Matus.

« Elles n'en ont pas besoin », répliqua Stara. « Dès que la pluie d'arrêtera, ils le feront. »

« Nous n'avons pas beaucoup de temps » dit Srog. « Comment proposes-tu que nous nous taillions un chemin à travers tous ces hommes ? Comment pouvons-nous atteindre les navires de la Reine ? »

Reece scruta les berges. Il jeta un œil aux navires, flottant dans les eaux déchaînées, ancrés à environ cent mètres au large ; les marins n'avaient probablement aucune idée de ce qui s'était produit à terre, aucune idée de ce qui était sur le point de leur arriver. Il ne pouvait les laisser être touchés. Et il avait aussi besoin de les atteindre pour leur propre fuite. Reece étudia le paysage, se demandant comment ils pourraient le faire.

« Nous pouvons nager », dit Reece.

Srog secoua la tête.

« Je n'y arriverais jamais », répondit-il.

« Aucun d'entre eux ne le pourrait », ajouta Matus. « Ces eaux sont plus tumultueuses qu'elles en ont l'air. Tu n'es pas d'ici ; tu ne comprends pas. Les marées sont violentes en haute mer. Nous nous noierions tous. Je préférerais mourir sur la terre ferme qu'en mer. »

« Qu'en est-il de ces rochers ? » dit soudainement Stara.

Ils se tournèrent tous et suivirent son doigt. Alors qu'il s'efforçait de voir à travers la pluie, essuyant l'eau de ses yeux, Reece vit une jetée de rochers, faisant saillie dans l'océan sur environ trente mètres.

« Si nous pouvons arriver au bout de ces rochers, mes flèches peuvent les atteindre », dit Stara, montrant son arc.

« Peuvent atteindre quoi ? » demanda Matus.

« Le navire le plus proche », dit-elle, comme s'il s'agissait de la réponse la plus évidente au monde.

Reece la dévisagea, confus.

« Et pourquoi tirerions-nous sur nos propres navires ? »

Stara secoua la tête, impatiente.

« Tu ne comprends pas », dit-elle. « Nous pouvons accrocher une corde à la flèche. Si la flèche se loge sur le pont, cela nous donnera une ligne. Cela peut nous guider à travers les eaux agitées. Nous pouvons nous tirer pendant que nous nageons vers le navire. »

Reece la regarda, impressionné par son plan audacieux. L'idée était assez folle pour marcher.

« Et que feront les hommes de la Reine quand ils verront une flèche avec une corde se loger sur leur pont dans la nuit noire ? demanda Srog. « Ils la couperont. Ou ils nous tueront. Comment pourraient-ils savoir que c'est nous ? »

Reece réfléchit rapidement.

« Le signe des MacGil », dit-il. « Les serres d'un faucon. Tout MacGil de l'Anneau le reconnaîtra. Trois flèches tirées droit dans le ciel, toutes enflammées. Si nous les tirons d'abord, ils sauront que c'est nous, et pas l'ennemi. »

Srog regarda Reece, sceptique.

« Et comment vas-tu faire pour que les flèches enflammées durent par un temps pareil ? »

« Elles n'ont pas besoin de durer », répondit Reece. « Elles ont juste besoin de rester dans les airs pour quelques secondes, juste assez longtemps pour que les marins les voient, avant que la pluie ne les éteigne. »

Srog secoua la tête.

« Tout cela me paraît être de la folie », dit-il.

« As-tu de meilleures idées ? » demanda Reece.

Srog secoua la tête.

« Alors c'est réglé », dit Reece.

« Cette corde, là », dit Stara, pointant du doigt. « La longue, enroulée, sur la plage, à côté des hommes de Tirus. Elle est juste assez longue. C'est ce dont nous avons besoin. Nous pouvons l'attacher à la flèche et faire en sorte que cela fonctionne. »

« Et si les hommes de ton frère nous repèrent ? » demanda Srog.

Stara haussa les épaules.

« Alors nous serons tués par nos propres hommes. »

« Et quand est-il de ces dix hommes, bloquant l'entrée de la jetée ? » demanda Srog.

Reece observa et vit six soldats se tenant devant. Il se tourna, s'empara de l'arc de Stara, prit une flèche, la leva haut et tira.

La flèche vola dans les airs, sur quarante mètres, et transperça un des soldats à travers la gorge. Il tomba raide mort.

« J'en compte neuf », dit Reece, puis il partit à toute allure.

*

Les autres suivirent Reece alors qu'il dévalait vers le bas de la colline,

glissant et dérapant, progressant péniblement vers la jetée. Il fallut quelques instants aux hommes de Tirus pour se rendre compte qu'un des leurs était tombé ; mais rapidement ce fut fait, et ils dégainèrent leurs armes, sur leurs gardes, s'efforçant de voir dans la nuit pour trouver l'ennemi.

Reece et les autres se ruaient avec témérité vers le goulet d'étranglement menant à la jetée, Reece sentant que s'ils y arrivaient assez rapidement, peut-être seulement pourraient-ils alors tuer les soldats le gardant avant qu'ils ne sachent ce qui les frappait. Plus important, peut-être pourraient-ils les passer.

« Attaquez-les, mais quoi qu'il arrive, n'arrêtez pas de courir ! » hurla Reece aux autres. « Nous ne sommes pas là pour tous les affronter – nous avons juste besoin d'arriver à les dépasser, jusqu'à la fin de la jetée. »

L'obscurité matinale commençait à s'éclaircir alors qu'ils courraient, épées au clair, Reece cherchant son souffle tandis que ses pieds se posaient sur le sable, trébuchant, prenant conscience que cela pourrait être la dernière course de sa vie. Le groupe de soldats bloquant la jetée ne les vit pas non plus, leur attention portant sur le soldat qui était tombé, tous perplexes quant à qui l'avait tué. Trois d'entre eux étaient penchés sur lui, tentant de le ranimer.

Ce fut leur fatale erreur. Reece et Matus se projetèrent en avant alors qu'ils arrivaient à leur niveau, Srog boitillant juste derrière eux, épées tirées, et avant que les trois soldats, aux flancs exposés, ne le réalisent, ils frappèrent chacun d'eux dans le cœur. Cela en laissait six.

Stara, derrière eux, sortit sa dague et en frappa un à revers, lui tranchant la gorge, le faisant tomber au sol ; puis elle pivota lestement et en poignarda un autre au cœur. Cela en laissait quatre.

*

Reece en frappa un de revers de son gantelet et donna un coup de pied à un autre, pendant que Srog donnait un coup de tête à un et Matus plongeait alors qu'un assaillant balançait sa masse en direction de sa tête, puis se releva et entailla son estomac.

En quelques instants le groupe de soldats bloquant la jetée fut à terre, et Reece et les autres les passèrent tel un ouragan.

Un cor sonna, et Reece pivota pour voir que les autres hommes de Tirus – des centaines d'entre eux – les avaient repérés. Un grand cri de guerre d'éleva de la plage, alors que les hommes se tournaient et commençaient à foncer sur eux.

« La corde ! » cria Stara.

Reece courut vers l'énorme rouleau de corde non loin et le mis sur son épaule, il était plus lourd qu'il ne l'avait imaginé. Matus se précipita vers lui et l'aida, et ils le transportèrent tous les deux en se hâtant vers la jetée, eux quatre courant aussi vite qu'ils le pouvaient. Stara couvrait leurs arrières, et elle s'arrêta, pivota, leva son arc, et tira six coups d'affilés, abattant six des

soldats les plus proches, les corps s'empilant à l'entrée de la jetée.

Tous, cherchant leur souffle, atteignirent enfin l'extrémité de la jetée. Des vagues se fracassaient tout autour d'eux, de l'écume se répandait sur leurs pieds. Reece perdit pied pendant un instant, Stara tendit la main et le stabilisa. À côté d'eux, Srog et Matus se dépêchaient de nouer la corde au bout d'une des flèches de Stara.

« Le signal d'alerte d'abord » s'écria Reece, le rappelant à Stara.

Stara prit trois flèches d'un carquois fermé emballé dans son dos. Celles-là étaient enveloppées d'un tissu imprégné d'huile, préparées à l'avance, comme tous les bons archers le faisaient, dans leur propre carquois séparé. De ce dernier elle retira aussi deux silex secs et les frappa l'un contre l'autre, créant des étincelles. Elle le fit encore et encore, les étincelles ne prenant pas dans la pluie. Reece se tourna et vit les hommes de Tirus envahir la jetée. Il savait que leur temps était compté.

« Allez ! » cria Reece.

Finalement, le tissu s'enflamma, et les trois flèches s'allumèrent.

« Tire les haut ! » dit Reece. « Presque droit au-dessus de nos têtes ! Mais incline-les un peu vers les navires ! C'est le signe ! »

Stara tira les trois flèches enflammées coup sur coup, et elles s'élevèrent, proches les unes des autres, des tirs parfaits. C'étaient les flammes des serres du faucon, haut dans les cieux, l'ancien signe des MacGils, et n'importe quel commandant le voyant dans le ciel le verrait. Reece fut soulagé de voir que les flèches restèrent en feu pour cinq bonnes secondes, jusqu'à ce que finalement, toutes trois tombent à l'eau.

« La corde ! » dit Matus. « Tire la maintenant ! »

Stara ramassa la corde et la flèche, visant haut et loin vers le navire.

« Nous n'avons qu'un coup », lui dit Reece ? « Ne le manque pas. »

Elle se tourna et le regarda, et il fut frappé par la beauté de son visage sous la pluie, combien elle était fière, noble – combien elle était intrépide. Il la dévisagea en retour et hocha la tête d'une manière rassurante.

« Tu peux le faire », dit-il. « J'ai foi en toi. »

Elle opina en retour.

Stara se tourna et tira, et ils observèrent tous, Reece retenant son souffle, pendant que la flèche volait haut, décrivant un arc dans les airs. Reece savait que si elle tombait court, ils seraient tous anéantis.

Finalement, au loin, Reece entendit le bruit satisfaisant d'une flèche transperçant du bois, et en voyant la corde se tendre, il sut qu'elle avait touché : la flèche était logée dans le bateau. La corde s'était déroulée alors qu'elle volait dans les airs, et il n'en restait que quelques dizaines de centimètres alors qu'elle atteignait sa cible.

Reece pivota et vit des centaines d'hommes de Tirus crier, trop proches à présent, dégainant leurs épées et arcs et s'approchant d'eux.

« L'eau ne va pas se réchauffer ! » s'écria Matus, baissant le regard sur les eaux agitées. À l'unisson, les quatre agrippèrent la corde et sautèrent des

rochers dans la mer écumante.

Reece fut choqué de constater combien l'eau était froide ; il lutta pour reprendre sa respiration alors qu'il avalait une gorgée d'eau de mer salée, flottant de haut en bas dans l'océan déchaîné. Il s'accrocha à la corde, ne lâchant pas prise quoi qu'il arrive, et il se tracta, trente centimètres à la fois, se dirigeant vers le lointain navire.

Reece tira fort et rapidement, de même que les autres, et ils commencèrent tous à avancer à travers les eaux, à chaque traction s'éloignant du rivage et se rapprochant du navire.

Reece entendit les cris étouffés des hommes de Tirus sur les berges derrière eux, puis il entendit un autre bruit qui le perturba – le son d'une flèche transperçant l'eau. Le son recommença, encore et encore, et Reece leva les yeux pour voir des flèches voler dans les airs, transperçant les eaux de chaque côté de lui. Il réalisa que les hommes de Tirus leur tiraient dessus.

Reece entendit un cri dans ses oreilles. Stara. Il jeta un coup d'œil et vit sa jambe transpercée par une flèche, cette dernière dépassant de sa cuisse. Il regarda en arrière et vit une nuée de flèches portées par les airs, sifflant près de leurs têtes.

Srog fut le suivant à crier, et Reece vit que lui aussi avait été touché par une flèche.

Reece savait qu'il devait agir rapidement. Il tendit la main et attrapa Stara, passant un bras autour d'elle alors qu'elle s'agitait.

« Tiens-toi bien à moi », dit-il.

Il positionna son corps par-dessus le sien pour qu'il soit entre elle et le rivage, se mettant en travers des tirs. Puis, alors qu'elle s'accrochait, il tira sur la corde pour eux deux.

Reece poussa un cri perçant quand il sentit soudainement une flèche transpercer le côté de sa cuisse. La douleur était abominable. Mais au moins il trouva du réconfort en sachant que s'il n'avait pas été sur son passage, elle aurait touché Stara.

De plus en plus de flèches sifflaient près de leurs têtes, et Reece se demanda combien de temps encore ils pourraient poursuivre, combien de temps il restait avant qu'une des flèches ne soit fatale. Il tira de plus belle, doublant sa vitesse. Reece savait que leur situation était désespérée ; s'ils n'obtenaient pas de l'aide rapidement, ils allaient tous mourir.

Reece entendit un autre bruit, celui d'une flèche sifflant par-dessus sa tête – mais cette fois-ci, d'une autre direction. Il leva les yeux, surpris, et vit des flèches voler vers le rivage, décochées depuis le navire de la Reine. D'abord Reece se tint prêt, pensant que les hommes de la Reine tiraient sur lui. Mais ensuite, alors qu'il en voyait de plus en plus le survoler, et en entendant les cris des hommes de Tirus, il se rendit compte : les hommes de la Reine venaient à leur secours.

Des centaines de flèches les survolèrent soudainement depuis le navire de la Reine, tuant les hommes de Tirus qui faisaient feu sur eux. Rapidement,

les flèches envoyées depuis les berges cessèrent d'atterrir à côté d'eux.

Hors de danger, ils tirèrent de plus en plus fort dans la mer déchaînée – et rapidement, Reece sentit une saccade, puis réalisa qu'ils étaient en train d'être remorqués par les hommes de la Reine. Des douzaines de marins attrapèrent la corde et tirèrent, et bientôt ils étaient tractés, de plus en plus vite, droit vers le navire.

Flottant désespérément dans les vagues, luttant pour respirer, tous, blessés, atteignirent le bord du bateau. Une main fut tendue vers Reece, et alors qu'il l'agrippait il leva les yeux et vit un des siens, un MacGil du continent, désireux d'aider.

Le marin le regarda et sourit.

« Heureux de vous avoir à bord », dit-il.

CHAPITRE QUATORZE

Romulus menait la marche, avançant au-devant de son armée de millions d'hommes alors qu'ils franchissaient la dernière colline à l'approche de la Cour du Roi. Quand son cheval atteignit, le sommet, Luanda ligotée derrière lui, la vue s'ouvrit devant lui, et son cœur s'emballa sous l'effet de l'anticipation.

Mais Romulus fut dérouté par ce qu'il vit. Il s'était attendu à une cité bondée de gens, s'était attendu à prendre au piège sa Némésis, Gwendolyn, inconsciente du danger. Il s'était attendu à voir tous ses hommes, l'Argent, le dernier bastion de l'Anneau, commodément assemblés en un lieu pour lui permettre de les balayer avec ses dragons. Il avait attendu avec impatience ce moment, le jouant dans sa tête, se préparant à se délecter de ce moment clef de sa victoire.

Mais Romulus fut abasourdi par ce qu'il voyait devant lui. De là, il pouvait voir à travers les portes, à l'intérieur de la Cour du Roi, et il ne pouvait concilier cette image : elle était vide.

Gwendolyn avait fui. D'une certaine façon, elle avait su qu'il arrivait, il ne savait comment. Elle s'était encore une fois montrée plus maligne que lui.

« Cela ne se peut », dit Romulus tout haut, ne comprenant pas. Où avait-elle pu aller ? Comment avait-elle pu savoir qu'il était en route ? Romulus avait été méticuleux dans la destruction de tous ceux sur son passage – il n'y avait aucun moyen qu'un messager ait pu l'atteindre. Il avait même pris la peine de retenir ses dragons, pour qu'ils n'entendent pas leurs cris, ne voient pas la dévastation qu'ils avaient provoquée.

Pourtant malgré tous ses préparatifs, toute sa planification minutieuse, d'une certaine façon Gwendolyn l'avait découvert. Comment avait-elle pu évacuer cette cité tout entière si rapidement ?

Son visage rougit de rage. Elle lui avait dérobé la victoire.

Et le plus obscur de tous : où avaient-ils pu aller ? L'Anneau était un espace limité, il le savait, et ils ne pouvaient aller se cacher bien plus loin.

Romulus, enragé, éperonna son cheval dans un cri, et s'élança le long de la route bien entretenue, droit vers les portes grandes ouvertes de la Cour du Roi – laissées ouvertes comme pour le tourmenter. Tous ses hommes se joignirent à lui, se ruant derrière lui, Luanda toujours attachée derrière lui sur son cheval, alors qu'ils chevauchaient droit dans la grande cité.

Romulus pouvait à peine contenir sa rage ; son plus grand moment de satisfaction lui avait été arraché. Il avait rêvé de détruire ces portes lui-même, d'éliminer tous ceux sur son passage, de mettre le feu à cet endroit et de prendre plaisir à écouter les cris de douleur.

À présent il n'y avait rien d'autre à faire pour lui que d'entrer.

Cela ne ressemblait pas du tout à une victoire. Cela ressemblait à une défaite. La moitié de l'amusement dans la prise de la cité était d'infliger de la

douleur, la torture, la destruction. Non, ce n'était pas du tout une victoire.

Les hommes de Romulus poussèrent des acclamations en chevauchant vers la cité, et le bruit de leurs cris l'irrita encore plus ; stupides idiots, célébrant une victoire qu'ils n'avaient même pas remportée. Romulus ne pouvait plus le supporter.

Romulus bondit de son cheval, tirant brusquement Luanda derrière lui, se jeta sur le premier soldat qu'il trouva, dégaina son épée, et lui trancha la tête. Il s'élança ensuite sur un autre et trancha une autre tête ; puis un autre ; puis un autre.

Enfin, ses soldats saisirent le message. Ils arrêtaient tous leurs réjouissances et firent silence tout en lui cédant le passage. Ils s'alignèrent au garde-à-vous, attendant ses ordres, tremblant de peur. La cour de la cité, quelques instants auparavant remplie de jubilation, avait à présent la pâleur de la mort.

Romulus se tint au milieu de ses hommes alors qu'ils dégageaient un cercle autour de lui, et tonna :

« Il n'y a aucune victoire à célébrer, idiots ! Au contraire, vous devriez avoir honte. Vous avez été tous été surpassé par une *filles* reine. Elle nous a échappé, a sauvé son peuple de notre atteinte. Est-ce une raison de célébrer ? »

Ses hommes restèrent immobiles, ne bougeant pas un muscle, pendant que Romulus faisait de grandes enjambées de haut en bas de leurs rangs, débattant s'il allait tuer plus d'entre eux. Il devait évacuer sa rage d'une manière ou d'une autre. Aucun d'entre eux ne remua ; ils le connaissaient tous que trop bien.

Romulus, mains sur les hanches, tourna et scruta les murs, scruta partout, espérant voir le signe de quelqu'un, de toute vie. Mais il n'y en avait pas. Où avaient-ils pu tous aller ?

Un cri strident perça les airs, suivi par un battement d'ailes ; cela se fit plus fort, et bientôt au-dessus de la tête de Romulus apparut sa horde de dragons. Ils volaient en cercle furieusement, eux aussi enragés, leurs grandes serres pendant sous eux tandis qu'ils descendaient en piqué, puis remontaient, décrivant encore et encore des cercles, comme s'ils voulaient cracher du feu sur eux tous. Romulus pouvait sentir leur rage face au manque d'effusion de sang. C'était une rage qu'il partageait.

Quelle sorte de victoire cela serait-il sans mort ni destruction ? Quelle sorte de victoire serait-ce sans savoir que Gwendolyn était morte, écrasée sous ses pieds, et que tout son peuple avait été annihilé ?

Alors que Romulus se demandait où Gwendolyn pouvait être, il eut soudainement une idée. Qui d'autre pourrait savoir où cette fille fûtée serait allée, si ce n'est une des siennes ?

Romulus jeta un œil à Luanda ; elle se tenait à quelques mètres, bâillonnée, se tortillant contre ses liens, ses poignets et chevilles encore attachés derrière son dos. Romulus se précipita en avant, leva son couteau, et

ses yeux s'écrouillèrent de peur alors qu'il approchait.

Mais il tendit le bras et trancha ses liens, bâillon inclus.

« Où est ta sœur ? » demanda Romulus.

Luanda, libre de ses entraves, frottant ses poignets, lui lança un regard furieux.

« Comment devrais-je savoir ? » dit-elle. « Vous m'avez attachée comme un animal. Sale porc. »

Luanda tendit la main et le gifla au visage, une claque qui résonna devant tous ses hommes. Le premier réflexe de Romulus aurait été de lui donner un coup de poing en retour, et de la frapper plus fort qu'elle ne l'avait frappé lui. Mais il se refréna. La gifle était en fait agréable, l'avait secoué de ses pensées sombres, et il admirait son esprit fougueux, la manière dont elle le dévisageait avec un tel regard venimeux. Cela le faisait en fait sourire : il aimait voir quelqu'un aussi rempli de rage que lui.

« Dis-moi où elle est » répéta-t-il lentement. « Tu la connais. Tu connais cet endroit. Pourquoi est-elle partie ? Où est-elle allée ? »

Luanda mit les mains sur ses hanches, regardant tout autour la Cour du Roi, comme si elle débattait.

« Et si je le savais », dit-elle, « pourquoi te le dirais-je ? »

Romulus la dévisagea, son expression s'assombrissant. Mais il savait qu'il avait besoin d'elle, et se força à utiliser sa voix la plus séduisante.

Il fit un pas de plus vers elle et sourit, élevant une main et caressant ses cheveux.

« Parce que je ferais de toi ma reine », dit-il doucement, sa voix gutturale. « Tu seras la femme la plus puissante de l'Empire. »

Il s'était attendu à ce qu'elle s'extasie d'admiration et de gratitude ; et pourtant à la place elle le surprit : elle pouffa.

« Il n'y a rien que je voudrais moins », cracha-t-elle. « Je préférerais mourir d'abord. »

Il se renfrogna.

« Alors je te donnerais la mort », dit-il. « Ou quel que soit ce que tu veux. Si tu ne souhaites pas être ma reine, alors dis-moi juste ce que tu veux – n'importe quoi – et tu l'obtiendras. »

Luanda l'examina longuement, comme si elle le jugeait, comme si elle réfléchissait. Au bout du compte, ses yeux se plissèrent.

« Ce que je veux », dit-elle lentement, « c'est d'être celle qui tuera ma sœur. Je veux qu'elle soit capturée en vie. Je veux qu'elle me soit amenée – à moi personnellement – pour implorer la pitié. »

Romulus la regarda de la tête aux pieds, choqué par sa réponse. Elle lui était plus semblable qu'il l'avait pensé. Pour la première fois, il l'admira.

Romulus fit un grand sourire. Peut-être qu'après tout, il en ferait en effet sa reine – qu'elle soit d'accord ou non.

« Accordé », dit-il.

Luanda fit plusieurs pas en avant, dos à lui, et examina les portes, la

cour, le sol poussiéreux, semblant réfléchir à tout cela.

« Si je connais ma sœur », dit-elle, « elle a prévu une route pour s'échapper. Elle prévoit toujours en avance. Elle prévoit toujours. Et elle est bien trop intelligente pour toi. Si elle voulait sauver son peuple, elle ne prévoirait pas simplement d'aller ailleurs dans l'Anneau – elle supposerait qu'un jour tu la trouverais. Donc où qu'elle soit allée, cela doit être hors de l'Anneau. De l'autre côté du Canyon. Probablement de l'autre côté de la mer. Ses navires sont probablement en train de mettre les voiles maintenant. »

L'esprit de Romulus tourbillonna alors qu'il pesait ses mots. Alors qu'elle les prononçait, instantanément, il sut qu'elle avait raison. Gwendolyn *ferait* quelque chose comme ça. Elle n'évacuerait pas simplement son peuple seulement pour être trouvée à l'intérieur de l'Anneau. Combien il avait été stupide !

Il regarda Luanda avec un tout nouveau respect. Et il se rendit compte que, s'il voulait arrêter Gwendolyn, il restait peu de temps.

Romulus s'inclina en arrière, tordit le cou vers les cieux, et leva les paumes.

« DRAGONS ! » hurla-t-il. « VERS LE CANYON ! »

Les dragons poussèrent à l'unisson des cris perçants quand Romulus leur donna l'ordre. Ses hommes ne pouvaient pas atteindre le passage du Canyon à temps pour l'arrêter, ou la mer – mais ses dragons le pouvaient. Ils pouvaient voler au-devant pour lui, une armée des airs, et éventrer Gwendolyn avant qu'il ne l'atteigne.

Cela le priverait d'un peu de satisfaction.

Mais c'était mieux qu'aucune.

CHAPITRE QUINZE

Erec ouvrit les yeux tandis que le doux mouvement berçant le tira de son sommeil. Il regarda aux alentours, désorienté, essayant de déterminer où il était. Durant toutes ses années en tant que guerrier, il ne s'était jamais permis de s'endormir, en particulier dans un environnement étranger. C'était une sensation profondément déroutante pour lui d'être maintenant éveillé et sans aucune idée d'où il était.

Erec cligna des yeux et se rendit compte qu'il était allongé sur le dos dans un petit bateau, peut-être de six mètres de long, une sommaire voile de toile attachée à un mat. Le canot tanguait doucement dans les grandes vagues déferlantes de l'océan, les soulevant de haut en bas, comme les berçant pour les faire sombrer dans le sommeil.

Erec leva les yeux vers le ciel au-dessus d'eux, en admiration devant sa beauté. Il vit le ciel ouvert aussi loin que le regard pouvait porter, le monde entier s'éveillant dans l'aube, une grande étendue de violet et de rose et de mauve. Une chaude brise soufflait, et Erec respira profondément, réconforté par l'air de l'océan, et par les douces couleurs de l'univers. C'était la scène la plus paisible qu'il ait jamais rencontrée, et Erec réalisa pourquoi il s'était endormi.

Erec baissa les yeux sur la figure étendue dans ses bras, et se rendit compte qu'il y avait une raison plus grande encore à son sentiment de paix : Alistair. Erec sentit son corps avant de la voir, et il contempla ses longs cheveux blonds, cascadeant jusqu'à sa taille, son magnifique profil, son visage parfaitement sculpté, ses yeux fermés comme elle dormait sereinement, comme un ange, sur son torse. Étendu sur le dos, avec Alistair dans ses bras et l'univers déployé devant lui, Erec ne s'était jamais senti aussi à l'aise. C'était comme si l'univers tout entier avait été créé seulement pour eux deux.

Erec réfléchit et se remémora les événements de la nuit précédente, et son cœur palpita en se rappelant sa capture aux mains des mercenaires, et Alistair être presque attaquée. Il se sentit submergé de culpabilité pour s'être laissé surprendre ainsi, pour ne pas avoir été capable de la défendre. Il se rappela des pouvoirs d'Alistair, d'elle invoquant la tempête, ce monstre, et ses pensées passèrent de la peur à l'émerveillement. Il contempla son visage angélique, sentant l'énergie intense qui en irradiait, et il sut qu'elle n'était pas entièrement de cette planète. Elle était d'un autre monde. Il s'interrogea quant à la profondeur des pouvoirs qui couraient en elle. Il savait qu'ils étaient immenses. Et aussi, peut-être, imprévisibles.

Bien qu'Erec soit en admiration devant elle, il était aussi, peut-être, il devait l'admettre, légèrement effrayé pour elle. Que signifieraient ses pouvoirs pour leur relation ? Pour leur vie ensemble ? Pour leurs enfants à venir ? Erec pensa à à quel point Thorgrin était puissant. Les fils d'Erec seraient-ils aussi puissants ? Ses filles ? Et Alistair serait-elle capable de l'aimer et de le

respecter, même s'il n'avait pas les mêmes pouvoirs qu'elle ?

Et le plus troublant de tout : et si ses pouvoirs menaient d'une certaine manière à son trépas ? Avait-elle un temps plus court à vivre ?

Erec étudia son visage, et il se sentit submergé par son amour pour elle, et de gratitude envers elle, et il pria qu'elle puisse vivre pour toujours. Il était impatient de la montrer à son peuple, quant à son mariage à venir. Sa joie d'être avec elle, et son excitation de la présenter à sa famille, éclipsait même son chagrin quant à la mort imminente de son père.

Erec détacha gentiment Alistair de son torse, impatient de voir où ils étaient. Il se mit à genoux, le canot tanguant, puis sur ses pieds, se stabilisant pour ne pas tomber. Il se tint au centre du bateau et jeta un œil à l'horizon. Ce faisant, son cœur gonfla d'excitation.

Les Îles Méridionales étaient juste devant, aussi belles et resplendissantes qu'Erec se souvenait qu'elles étaient étant garçon, les falaises déchiquetées encerclant l'île s'élevant de l'océan comme une œuvre d'art, couvertes d'une légère brume, de couleur jaunâtre. Le soleil brillait directement sur les îles, si fort que les îles étaient connues sous le nom d'îles ensoleillées. Il semblait qu'elles luisaient dans les brumes du sombre océan, comme des globes géants de lumière au milieu de l'obscurité.

Erec sentit un mouvement derrière lui, sentit le canot rouler légèrement, et il se tourna pour voir Alistair se tenant derrière lui, souriante. Elle tendit le bras et prit sa main, et ensemble ils contemplèrent les îles.

« Un jour tu seras reine ici », dit-il. « Nous gouvernerons ces îles ensemble. »

« Tant que nous sommes ensemble », répondit Alistair, « j'irais avec toi jusqu'au bout du monde. »

Le cœur d'Erec bondit d'anticipation pendant que chaque vague les amenait de plus en plus près des îles. Sa famille serait-elle là pour les accueillir ? Que penseraient-ils d'Alistair ? Comment cela serait-il d'être de retour dans un lieu qu'il n'avait pas vu depuis l'enfance ?

Comme ils s'approchaient de plus en plus, il s'interrogea : serait-ce le même endroit qu'il avait autrefois connu et aimé ?

*

Erec fouilla le rivage du regard avec joie alors que leur canot touchait le sable, des centaines d'Insulaires Méridionaux les attendant, poussant des acclamations à leur arrivée. Son peuple était apparu dans une grande fanfare, s'étendant aussi loin que les yeux pouvaient le voir, les accueillant comme un roi et une reine. Des douzaines d'entre eux se précipitèrent en avant et agrippèrent le bord de leur embarcation et le tirèrent sur le sable, pendant qu'Erec en sautait et tendait une main à Alistair. Elle la prit et posa le pied sur le sable.

Il y eut une grande ovation quand elle le fit, et Erec contempla,

submergé de fierté d'être si joyeusement adopté par son peuple, et d'être aux côtés d'Alistair. Une personne après l'autre se pressa en avant pour l'étreindre, et pour déposer un baiser sur la main d'Alistair, pendant qu'Erec scrutait les visages, tentant de reconnaître quelque'un de son enfance. Tout était flou.

Erec avait oublié à quel point les Insulaire Méridionaux étaient chaleureux et amicaux, ces gens qui étaient légendaires pour leur bienveillance et leur hospitalité, eux qui, d'après la légende, étaient illuminés par le soleil. Ils étaient prompts à rire et à sourire et à vous prendre dans leurs bras ou vous donner une tape dans le dos ; mais leur bonté n'était jamais confondue avec de la faiblesse, puisqu'ils étaient aussi connus pour être de légendaires guerriers, une île de guerriers forts et fiers et nobles, parmi les plus expérimentés de tous les pays. Ils étaient le peuple d'Erec.

Pendant qu'Erec les étreignait en retour, les larmes coulant sur son visage, il réalisa combien son pays lui avait manqué, son peuple, ce lieu où il avait passé ses années d'apprentissage, ce lieu dont il rêvait encore souvent. Cela faisait du bien d'être à nouveau chez soi, ses pieds de retour sur cette terre, et cela faisait du bien d'être tant aimé. Il n'avait pas été sûr que son peuple se soit même souvenu de lui, et il était là, reçu comme un héros de retour.

Cela réchauffait aussi le cœur d'Erec de les voir accueillir Alistair si tendrement, de la traiter comme si elle était déjà une des leurs, déjà leur reine. Ils déversaient sur elle le même amour et la même affection qu'ils réservaient à Erec, et ce dernier se sentit éternellement reconnaissant envers eux pour cela.

Durant toutes ces années qu'Erec avait passées dans l'Anneau, depuis que son père l'avait expédié, encore garçon, pour étudier sous la tutelle du Roi MacGil et son Argent, Erec s'était senti chez lui dans l'Anneau. Le Roi MacGil était devenu comme un père pour lui, et l'Argent était devenu ses frères. Erec n'avait jamais consciemment pensé beaucoup aux Îles Méridionales, car dans sa tête, il ne s'était pas imaginé lui-même y retourner un jour. Dans son esprit, l'Anneau était devenu son foyer.

Et pourtant maintenant qu'il était de retour, les sentiments d'Erec se bousculaient en lui, des souvenirs, des sensations, et il prit conscience que cet endroit était aussi chez lui. Son premier foyer. Un lieu auquel il devait autant de fidélité qu'à l'Anneau. Après tout, ils étaient son peuple, son sang. Il était né là, avait grandi là, avant d'être envoyé dans l'Anneau pour devenir un grand guerrier.

Il avait accompli ce que son père avait lui avait fixé comme objectif – était devenu le plus grand guerrier de tous – et il avait rendu son peuple fier. À présent, réalisait-il, il devait à son père – et son peuple – une dette. Il était temps de les servir. Le devoir avait appelé, et il était temps non pas seulement de voir son père mourant, mais aussi d'embrasser le rôle pour lequel il avait été destiné depuis sa naissance : assumer la Royauté des Îles Méridionales. Il

savait que c'était ce que son peuple demanderait, ce que son père demanderait, qu'il l'apprécie ou non, et il était prêt à servir. Avec Alistair à son côté en tant que Reine, il ne pouvait penser à un retour plus approprié.

« Mon frère », dit une voix.

Erec pivota, ravi d'entendre la voix familière, et fut heureusement surpris de voir, devant lui, son jeune frère, Strom, avec un grand sourire.

« Je me serais attendu à ce que tu reviennes sur un bateau plus glorieux que celui-là ! » ajouta Strom dans un rire, alors qu'il s'avancait et le prenait dans ses bras.

Erec l'étreignit, puis il se recula pour l'examiner de la tête aux pieds : il fut choqué de voir son jeune frère, à présent, tant d'années après, un homme adulte, presque aussi grand que lui, recouvert de muscles. Il avait l'expression d'un guerrier endurci, un qui a été éprouvé par le combat. Il était maintenant un homme.

« Strom », dit Erec, les yeux luisants d'approbation. Cela faisait tant de bien de le revoir.

Strom, lui aussi, examina Erec de haut en bas, l'évaluant. Il secoua la tête.

« J'étais sûr d'avoir assez grandi pour être plus grand que toi ! Fils de pute ! J'avais seulement besoin que quelques centimètres de plus ! » Strom rit, serrant l'épaule d'Erec. « Mais on dirait que je suis plus gros que toi au moins. »

Erec secoua la tête. C'était bien son frère.

« Tu n'as pas changé d'une goutte », dit-il. « Encore en train d'essayer de me surpasser. »

« Que veux-tu dire par essayer ? » dit Strom. « *Réussissant*. Je te le montrerais plus tard quand nous croiserons le fer ! »

Strom rit de bon cœur, et Erec sut que son frère le pensait. Erec rit aussi, stupéfait de voir avec quelle rapidité ils avaient repris là où ils s'étaient arrêtés.

Erec aimait son jeune frère, et il n'avait absolument jamais ressenti de la compétition ou de la jalousie envers lui. Mais Strom ne partageait pas le même point de vue. Pour son petit frère, Erec était toujours l'homme à battre, la cible à surpasser ; Erec pouvait jurer que Strom avait dévoué sa vie à le dépasser de toutes les manières possibles.

Erec en riait, mais pour Strom il s'agissait d'une affaire extrêmement sérieuse. Erec avait rencontré bien des gens dans sa vie, et pourtant il n'avait jamais croisé une rivalité fraternelle plus intense, même si elle n'était qu'à un sens. Sa relation avec Strom avait toujours été mitigée. Erec sentait que Strom l'aimait – mais en même temps, ne pouvait contrôler son désir de le battre. Erec en tenait pour responsable la manière compétitive dont son père les avait élevés, les opposant toujours l'un à l'autre. Son père avait pensé que cela ferait d'eux de meilleurs hommes – mais cela n'avait créé que des dissensions. Erec lui-même ne croyait pas à l'encouragement de la

compétition, et s'il avait des fils il était résolu de ne jamais les éduquer ainsi ; à la place, Erec estimait qu'il était mieux de leur apprendre à veiller l'un sur l'autre, de surveiller leurs arrières, et d'encourager la loyauté et l'abnégation. Erec croyait que ces derniers étaient les véritables caractéristiques d'un guerrier. La concurrence était importante, mais pas au sein de la famille – la compétition pouvait être apprise sur le champ de bataille, et les compétences pouvaient être aiguisées par d'autres manières. Parfois la compétition faisait ressortir le meilleur des gens, il était vrai – et pourtant d'autres fois, elle encourageait le pire.

« Et tu amènes une fiancée avec toi ? » remarqua Strom, dévisageant Alistair, secouant la tête. « Devais-tu me surpasser en cela aussi ? » Je n'ai pas encore trouvé mon épouse, et maintenant je doute que j'en trouve une aussi belle qu'elle », dit Strom, alors qu'il s'avavançait, prit la main d'Alistair et l'embrassa.

Alistair sourit en retour.

« C'est un plaisir de te rencontrer », répondit-elle. « Un frère d'Erec est un frère pour moi. »

« Eh bien, tu devrais savoir, avant de l'épouser », dit Strom, « que je suis le meilleur frère d'Erec. Passe quelque temps ici, et tu pourrais décider de me choisir. Après tout, pourquoi voudrais-tu le cheptel le plus faible ? »

Strom rit, et Erec secoua la tête. Strom était toujours aussi entêté et dépourvu de tact.

« Je sais que je me retrouverais assez heureuse avec mon choix actuel, merci », répondit Alistair dans un sourire, diplomate comme toujours.

Strom fit un pas de côté alors que la foule se séparait et que quelqu'un s'avavançait, et Erec fut ébahi de voir de qui il s'agissait :

Dauphine. Sa petite sœur.

La dernière fois qu'il l'avait vue, elle n'arrivait qu'à sa taille, et à présent, Erec pouvait à grand-peine croire combien elle avait grandi ; elle était presque aussi grande que lui, avec de larges épaules, une attitude parfaite, et un sourire éblouissant. Il ne pouvait croire à quel point elle était devenue belle, aussi, avec ses longs cheveux couleur de fraise et de brillants yeux verts.

Elle se tint là et dévisagea Erec avec la même intensité dont il se souvenait du temps où ils étaient enfants. Plus jeune de quelques années, elle avait toujours considéré Erec comme un héros, avait toujours été déterminée à demander son attention, et avait toujours été incroyablement jalouse et territoriale envers quiconque détournait son attention d'elle. Peut-être parce que leur père avait toujours été absent, gouvernant son royaume, Dauphine s'était tournée vers Erec en tant que figure paternelle dans leur éducation solitaire.

Erec se rendit compte à cet instant, d'après son regard, et la manière dont elle ignorait Alistair, qu'après toutes ces années elle n'avait pas changé d'un pouce.

« Mon frère », dit Dauphine, s'avançant vers lui, l'enlaçant, le serrant fort dans ses bras, refusant de le lâcher.

Erec la tint et sentit ses larmes couler le long de son visage et tomber sur sa nuque. Erec réalisa que sa famille lui avait profondément manqué, malgré toutes leurs bizarreries, et il était bouleversant de les voir tous de retour en un seul endroit. À certains égards, c'était comme s'il n'était jamais parti. C'était une sensation étrange.

« Ma sœur », dit-il. « Tu m'as beaucoup manqué. »

Elle se recula et le dévisagea.

« Pas autant qu'à moi. As-tu reçu toutes mes lettres ? »

« Toutes », dit Erec.

Dauphine lui avait écrit constamment au cours des années, faucon après faucon lui délivrant ses parchemins. Erec avait répondu quand il le pouvait, mais n'avait pas pu écrire aussi souvent ou autant qu'elle. À l'évidence il n'avait jamais été éloigné de ses pensées, et une partie de lui s'était toujours sentie coupable d'être si loin d'elle, presque comme s'il abandonnait une fille.

« Ces îles n'ont pas été les mêmes sans toi », dit-elle. « Je suis triste qu'il ait fallu la mort imminente de notre père pour te ramener. N'étais-je pas assez ? »

Erec ressentit un pincement de culpabilité à ses mots, et il ne sut quoi répondre.

« Je suis désolé », dit-il finalement. « Mes fonctions me retenaient ailleurs. »

Erec se tourna vers Alistair, ne voulant pas qu'elle soit mise à l'écart, espérant que Dauphine serait bienveillante envers elle, mais craignant le contraire. Son estomac se serra alors qu'ils les présentaient.

« Dauphine, laisse-moi te présenter à ma future épouse, Alistair. »

Alistair sourit courtoisement, pas territoriale pour un sou, et tendit une main.

Dauphine la regarda comme si un serpent lui était présenté. Elle grimaça et se tourna vers Erec, ignorant Alistair.

« Et pourquoi ne choisis-tu pas une épouse de ton propre peuple ? » demanda Dauphine. « Veux-tu qu'une étrangère nous gouverne ? »

Le visage d'Erec s'assombrit, et il se sentit mortifié d'embarras envers Alistair.

« Dauphine », dit-il fermement, « Alistair est ma fiancée. Je l'aime de tout mon cœur. S'il te plaît, témoigne-lui le respect qui lui revient. Si tu m'aimes, alors tu l'aimeras. »

Dauphine se tourna et dévisagea froidement Alistair, comme si elle posait les yeux sur une horrible créature qui se serait échouée sur le rivage. Puis soudainement elle tourna le dos et s'éloigna, se pavanant à travers la foule enthousiaste.

Erec rougit, embarrassé. C'était bien sa sœur, toujours prise dans un tourbillon d'émotions, la plupart de son propre fait, et toujours imprévisible.

C'était incroyable ; malgré toutes les années qui avaient passé, rien n'avait changé.

Erec se tourna vers Alistair, qui semblait déconforte.

« Je suis désolé », dit-il. « S'il te plaît, pardonne-la. Elle ne sait pas ce qu'elle fait. C'est n'est pas contre toi. »

Alistair hocha de la tête, baissant les yeux, mais Erec pouvait voir qu'elle était secouée par l'accueil. Il se sentit mal.

Alors qu'il était sur le point de la consoler encore, la foule se sépara et la mère d'Erec s'avança. Erec fut bouleversé de la voir. C'était comme avoir une partie de lui rendue.

Sa mère tendit les deux mains tandis qu'elle approchait, n'allant pas étreindre Erec d'abord, mais plutôt Alistair. C'était bien sa mère – toujours imprévisible, et toujours avec un timing impeccable. Elle savait toujours exactement ce que faire, et quand. Erec était si soulagé de la voir, et ravi qu'elle ait accordé à Alistair l'honneur de la saluer en premier.

« Ma future fille », dit-elle, tendant les deux mains et étreignant chaudement Alistair.

Alistair leva les yeux vers elle avec un sourire surpris, pendant que la mère d'Erec la prenait dans ses bras, la tenant fermement, comme une fille longtemps perdue de vue. Elle recula et l'examina de la tête aux pieds.

« Ta beauté a été chantée, mais elle cela ne te rend pas justice. Car c'est la chose la plus magnifique que je n'ai jamais vue. Je suis ravie et enchantée qu'Erec t'ait choisie comme épouse. Il a fait bien de bons choix dans sa vie, mais aucun meilleur que celui-ci. »

Alistair rayonna, ses yeux brillants, et Erec pouvait voir à quel point elle était émue. Son cœur s'adoucit. Sa mère avait réussi, une fois de plus, à défaire le tort permanent que Dauphine avait causé.

« Merci, ma Reine », dit Alistair. « C'est un honneur de vous rencontrer. Toute mère pour Erec j'aimerais de tout mon cœur. »

Sa mère sourit en retour.

« Bientôt, tu seras son épouse, et tu seras Reine. Tu détiendras mon titre. Et rien ne me fera plus plaisir. »

La mère d'Erec se tourna vers lui, et elle l'étreignit, le serrant fort dans ses bras.

« Mère », dit-il, alors qu'il se reculait et essuyait une larme de son œil. Elle avait l'air bien plus âgée que quand il était parti, la vue l'attrista. Il avait été loin pendant si longtemps, avait manqué tant d'années de sa vie, et la voir fit tout émerger. Il vit toutes les nouvelles rides sur son visage, et il pensa à son père.

« Ton père t'attend », dit-elle, comme si elle lisait dans son esprit. « Il vit encore. Mais pas pour bien longtemps. Il n'a plus beaucoup de temps. Viens maintenant. »

Elle prit sa main, et elle prit aussi celle d'Alistair, et ensemble, ils marchèrent à travers la foule enthousiaste, se hâtant sur leur route, tandis

qu'Erec se préparait, anxieux de voir son père dans ses derniers instants. Quoi qu'il arrive, il était chez lui.

Il était *chez lui*.

CHAPITRE SEIZE

Gwendolyn avançait dans l'attelage à l'arrière se son peuple, cheminant avec peine le long du Canyon, comme ils l'avaient fait toute la journée, se dirigeant vers le passage. Gwen se réconfortait en sachant que, malgré les protestations de son peuple, bientôt ils seraient de l'autre côté du Canyon et bien plus près d'embarquer sur sa flotte de navires attendant de les emmener vers les Isles Boréales. Elle eut un pincement au cœur dans mélange de remords et de hâte, sachant que c'était la bonne chose à faire, mais en même temps haïssant de l'exécuter.

Plus que tout, cependant, Gwen s'agitait avec inquiétude tandis qu'elle scrutait son peuple, les milliers et milliers qui avaient marché à contrecœur depuis la Cour du Roi, avec ressentiment, tous sous le regard de ses soldats vigilants qui encadraient le peuple de tous côtés et les gardaient en mouvement. C'était comme une révolte contrôlée. Son peuple ne voulait clairement pas partir, et Gwen les entendait grommeler plus fort à chaque tournant. Elle ne savait pas jusqu'à quand elle pourrait les contrôler ; c'était comme un orage attendant d'éclater.

« Gouverner n'est pas toujours sans douleur », dit une voix à côté d'elle.

Gwen jeta un coup d'œil et vit Kendrick remonter à côté d'elle sur son cheval, fièrement, noblement, Sandara, son nouvel amour, montée sur son cheval derrière lui.

Gwen fut réconfortée de le voir. Elle sourit, tendue.

« Père disait toujours cela », répondit-elle.

Kendrick sourit en retour.

« Tu fais ce que tu penses être le mieux pour ton peuple. »

« Mais tu n'es pas d'accord », dit Gwen.

Kendrick haussa les épaules.

« Ce n'est pas important. J'admire que tu le fasses. »

« Mais toutefois tu n'es pas d'accord avec mes actes », appuya-t-elle.

Kendrick soupira.

« Parfois toi et Argon voyez des choses que je ne vois pas. Ce n'est pas quelque chose que je comprends bien. Je ne l'ai jamais. Je suis un chevalier. J'aspire à peu d'autres choses. Je n'ai pas ta compétence ou ton talent pour voir dans les choses ; je ne suis pas à l'aise dans d'autres domaines. Mais je te fais confiance. Je l'ai toujours fait. Père te faisait confiance, lui aussi, et cela me suffit. En fait, notre père bien-aimé t'a choisi précisément pour des temps comme celui-ci. »

Gwendolyn le regarda, touchée.

« Tu es le meilleur frère que j'aurais pu vouloir », dit-elle. « Tu as toujours été là pour moi. Même quand tu n'es pas d'accord. »

Kendrick lui sourit en retour.

« Tu es ma sœur. Et ma Reine. J'irais jusqu'aux confins de la terre pour toi – que tu sois d'accord ou non. »

Il y eut un cri, et Gwendolyn se tourna pour voir un groupe de personnes pousser rageusement les soldats qui les gardaient en mouvement le long de la route d'évacuation. Elle sentit que le peu d'ordre qu'ils avaient commençait à s'effondrer, et elle commençait à se demander comment elle ferait passer son peuple de l'autre côté du Canyon. En effet, alors que les cris s'intensifiaient, elle se demanda s'il était même possible qu'il y ait une révolte déclarée contre elle.

Ils passèrent un virage, et Gwendolyn eut le souffle coupé tandis qu'elle regardait et voyait l'immensité du Canyon s'étirant devant elle. Elle vit toutes les couches de brume, toutes de couleurs différentes, s'attardant dans les airs, vit l'étendue infinie, qui semblait atteindre les cieux eux-mêmes. Et elle vit le magnifique pont l'enjambant, les attendant.

Quand son peuple atteignit le pied du passage, soudainement, ils s'immobilisèrent. Les cris s'envenimèrent, et elle put voir que ses homes n'étaient plus capables de contrôler les masses, qui s'agitaient, de long en large, comme des animaux en cage. Les gens refusaient catégoriquement de faire un pas de plus en avant, sur le pont. Elle pouvait voir qu'ils avaient peur de le traverser.

« Nous ne quitterons pas l'Anneau ! » cria un homme.

La foule l'acclama.

« Notre foyer est ici ! S'il doit y avoir un danger ici, alors nous mourrons là », cria un autre.

Une autre acclamation.

« Vous ne pouvez pas nous faire partir ! » s'écria un autre.

Il y eut un chœur de huées, tandis que son peuple s'enhardissait de plus en plus.

Gwendolyn savait qu'elle devait faire quelque chose. Elle se leva dans son attelage, élevée au-dessus des masses, et elle tendit les mains pour obtenir le silence.

Lentement, son peuple s'apaisa, alors que tous les yeux se tournaient vers elle.

« Non », tonna-t-elle, « je ne peux pas vous faire partir. Vous avez raison. Mais je suis votre Reine, et je vous le demande. Je vous le promets, il y a une bonne raison. Et je vous promets que si vous restez là, vous mourrez. »

La foule hua, la chahutant, et les joues de Gwendolyn rougirent, alors qu'elle ressentait ce que c'était d'être haïe en tant que souverain. Pour la première fois, elle aurait aimé ne pas être Reine.

« Vers la Cour du Roi ! » cira un homme.

Le peuple se tourna et commença à se diriger dans sa direction, à l'opposé du pont. Elle vit ses hommes perdre le contrôle, vit qu'ils ne pouvaient les arrêter.

Alors que Gwen se tenait là, le cœur tambourinant dans sa poitrine, serrant Guwayne, se demandant ce que faire ensuite, un hurlement terrifiant se fit soudain entendre dans le ciel, un assez fort pour faire se dresser les cheveux à l'arrière de la nuque de Gwen.

Son peuple arrêta de crier et à la place se tint là, les yeux rivés vers le ciel. Gwen se tourna et regarda vers l'est, vers l'horizon, ayant déjà le cœur serré en pensant à ce que cela pouvait être.

Non, pensa Gwen. Pas maintenant. Pas alors que nous sommes si près de partir.

Il y eut un autre hurlement, puis un autre, et un autre. Elle aurait reconnu ce cri n'importe où. C'est un cri primitif, le plus puissant au monde.

C'était le cri d'un dragon.

CHAPITRE DIX-SEPT

Reece était assis dans la cale du navire de la Reine, le bruit de la pluie frappant contre le bois emplissant l'air, son dos contre le mur, soignant sa plaie à la jambe et heureux d'être en vie. À côté de lui étaient assis Stara, Srog et Matus, buvant de la bière chaude et s'occupant de leurs blessures, chacun d'entre eux pansés par une des guérisseuses de la Reine. Reece grimaça quand une d'entre elles cousit l'entaille sur sa cuisse laissée après qu'elle eut retiré la flèche. Cela piquait, mais il était soulagé que la flèche soit sortie, et soulagé de l'avoir reçue en protégeant Stara.

À côté de lui Stara endurait ses points de suture bravement, grimaçant à peine, sa guérisseuse terminant avec le dernier, puis appliquant divers baumes. Reece sentit une piqûre froide alors que sa guérisseuse enroulait un tissu froid autour de sa jambe rempli de pommades ; il sentit le gel froid pénétrer lentement dans sa plaie. Après quelques secondes, cela le soulagea, il se détendit et commença à se sentir mieux.

Reece prit une autre longue gorgée de sa bière, le liquide chaud faisant du bien dans cette nuit froide et pluvieuse, et montant directement à la tête. Il ne pouvait se souvenir d'avoir mangé dernièrement. Alors qu'il était assis là, Reece se sentit incroyablement détendu après les événements déchirants de la nuit, et reconnaissant qu'ils aient pu atteindre les navires contre toute attente. Reece réalisa combien ils étaient chanceux d'avoir échappé avec des blessures relativement superficielles. Même Srog, le plus touché, recevait à présent les soins dont il avait besoin, et pour la première fois, Reece vit des couleurs réapparaître sur ses joues, pendant que plusieurs guérisseuses travaillaient sur ses blessures et lui assuraient qu'il irait bien.

Assis à l'opposé d'eux tous se trouvait Wolfson, Commandant de la flotte de la Reine, un guerrier grisonnant avec une barbe parsemée de gris, un œil paresseux, et le visage large et endurci d'un combattant. Il portait l'uniforme d'un marin de la Reine, orné de toutes les médailles et honneurs seyants à son rang. Il était un excellent commandant, Reece le savait, un qui avait servi sont père dans plusieurs guerres sur mer. Reece fut soulagé qu'ils aient atteint son navire.

Dès qu'ils avaient embarqué, Reece avait immédiatement averti Wolfson quant aux flèches enflammées en préparation qui mettrait feu à sa flotte dès que la pluie se serait arrêtée. Wolfson était passé à l'action, faisant lever les ancres de sa flotte tout entière et les faisant naviguer plus loin en mer, hors de portée de n'importe quelle flèche décochée depuis le rivage.

Maintenant ils étaient tous là, ancrés à presque un kilomètre et demi au large, dans les eaux plus agitées de l'océan, tambourinés par la pluie, le navire tanguant dans les vagues. Encore et encore, ils avaient revu les détails de ce qui s'était produit, et ce qu'ils devraient faire ensuite.

« Vous nous avez tous sauvés cette nuit », dit Wolfson. « Si ce n'était

grâce à vous tous, nous aurions tous été pris par surprise, et nos navires auraient tous été en feu dès la fin de la pluie. »

« Et toutefois nous ne sommes toujours pas en sécurité ici » dit Matus. « Nous sommes à l'abri des flèches, oui, mais ne pensez pas que les Insulaires se reposeront sur leurs lauriers. Aux premières lueurs, mon frère Karus rassemblera sa flotte depuis l'autre côté de l'île, et il attaquera ce qu'il reste de votre flotte en pleine mer. Ils ont des douzaines de navires de plus, et vous serez exposés ici en haute mer. »

« Ni ne pouvez-vous mettre un pied à terre, avec une armée qui vous attend », ajouta Srog.

Wolfson opina, comme s'il y avait déjà réfléchi.

« Alors nous périrons en combattant », répondit-il.

« Pourquoi attendre le matin ? » demanda Stara. « Pourquoi attendre qu'ils nous prennent en embuscade et nous attaquent en pleine mer ? Pourquoi ne pas naviguer dès maintenant vers l'Anneau. »

Wolfson secoua la tête.

« Le dernier ordre que la Reine MacGil m'a donné était de maintenir notre flotte ici dans cette baie, et de tenir nos positions. Je n'ai autrement pas d'ordres. Je n'abandonnerais pas notre poste. Pas à moins que la Reine ne m'ordonne de battre en retraite. »

« C'est de la folie » dit Stara.

Srog soupira.

« Nous sommes des soldats », dit-il. « La Reine MacGil nous a ordonné de tenir cette île. Nous ne défions pas la chaîne de commandement. »

« Et pourtant elle ne sait pas à propos des événements qui se sont produits ici », fit remarquer Stara. « Après tout, elle ne s'attendait pas à ce que son frère tue le Roi Tirus et mette en branle une révolte. »

Reece vit que tout le monde regardait vers lui, et il rougit. Il se demanda si Stara lui lançait délibérément une pique, et si elle le détestait pour avoir assassiné son père.

« Il était un traître », dit Reece, « il méritait la mort. »

« Même ainsi, tes actes ont déclenché une guerre », contra-t-elle. « Je pense que ta Reine comprendrait notre retraite. »

Wolfson secoua la tête.

« Sans ordre direct, nous ne nous retirerons pas. »

Tous les yeux se tournèrent vers Srog, le porte-parole officiel de la Reine sur l'île. Après un long moment il soupira, résigné. Il secoua la tête.

« Je n'ai pas d'autres ordres », dit-elle. « Nous ne pouvons abandonner nos postes. Nous restons en place et nous battons. »

Les hommes acquiescèrent tous et grognèrent de satisfaction, tous d'accord. Ils se retranchèrent, vérifiant leurs armes, se préparant mentalement pour l'affrontement inévitable qui aurait lieu au matin.

Srog et Matus se joignirent à Wolfson comme il traversait la pièce, en quête de plus de bière, chacun d'eux boitant, mais se remettant sur pied, se

retrouva seul avec Stara, assis côte à côte, berçant une chaude coupe de bière. Reece posa cette dernière, sortit une pierre de sa ceinture et commença à aiguiser son épée. Il ne savait pas quoi dire à Stara, ou si elle voulait lui parler, donc ils restèrent assis en silence, le bruit de l'aiguisage de l'épée se propageant doucement à travers la pièce.

Reece parlait du principe que Stara était furieuse contre lui, probablement en raison de Selese, ou de l'assassinat de son père, et il s'attendait à la voir se lever et traverser la pièce avec les autres ; il fut surpris qu'elle reste assise là, à quelques dizaines de centimètres. Reece ne savait pas quoi ressentir auprès d'elle ; une part de lui ressentait de la honte quand il la regardait, pensant à Selese, et aussi comment il avait trahi sa promesse de revenir à elle. Il se sentait coupable rien qu'en la regardant, étant donné son incroyable amour et sa peine pour Selese, qui étaient suspendus au-dessus de lui comme un voile. Il ressentait un tourbillon d'émotions, et il ne savait quoi penser. Une part de lui ne voulait pas la voir, à cause de ce qu'il s'était passé avec Selese.

Cependant une autre part de lui, il devait l'admettre, voulait qu'elle reste proche. Une part de lui voulait qu'elle lui parle, voulait que les choses redeviennent ce qu'elles étaient auparavant. Mais il se sentait coupable rien qu'en pensant à cela.

Clairement, Reece avait tout gâché, dans tous les sens. Stara le détestait probablement, et il ne pouvait l'en blâmer.

« Merci de m'avoir sauvée là-bas », Stara prit enfin la parole, sa voix si légère que Reece ne fut pas sûr de l'avoir même entendue.

Reece se tourna et la regarda, surpris, se demandant si elle avait réellement prononcé ces mots, ou s'il les avait juste imaginés. Stara fixait le sol, et non pas lui, les genoux remontés contre sa poitrine, semblant abandonnée.

« Je ne t'ai pas sauvée », dit-il.

Elle se tourna et le regarda, les yeux embrasés, remplis d'intensité ; il fut frappé, comme toujours, par oh combien ils étaient hypnotisant.

« Tu l'as fait », dit-elle. « Tu as pris des flèches pour moi. »

Reece haussa les épaules.

« Je te dois autant que toi envers moi », répondit-il. « Si ce n'est plus. Tu m'as sauvé plusieurs fois maintenant. »

Reece reprit l'aiguisage de son épée, et elle regarda à nouveau par terre, et ils retombèrent dans le silence, bien que cette fois plus confortable. Reece fut surpris qu'elle lui ait parlé, et qu'elle ne semble pas entretenir des sentiments hostiles envers lui.

« Je pensais que tu me haïssais », dit Reece, après un moment.

Elle se tourna et le regarda.

« Te haïssais ? » demanda-t-elle, sa voix s'élevant sous le coup de la surprise.

Reece se tourna pour la voir.

« Après tout, j'ai tué ton père. »

Stara pouffa.

« C'est d'autant plus une raison de t'apprécier », dit-elle. « Cela n'avait que trop tardé. Je suis surprise de ne pas l'avoir tué moi-même. »

Reece la dévisagea, abasourdi. Ce n'était pas la réponse à laquelle il s'attendait.

« Alors tu dois...me détester pour d'autres raisons », dit Reece.

Stara le fixa du regard, déroutée.

« Et que pourraient être ces raisons ? »

Reece soupira.

« J'ai promis de te revenir », dit-il, s'ôtant d'un poids. « J'ai promis d'annuler mon mariage avec Selese. Et j'ai brisé ma promesse. Je t'ai laissée tomber. Et pour cela, j'ai honte. »

Stara soupira.

« J'étais déçue, évidemment. Je pensais que notre amour était réel. J'ai été déçue de découvrir qu'il ne l'était pas. Que tes mots étaient vains. »

« Mais mes mots n'étaient *pas* vains », insista Reece.

Elle le regarda, perplexe.

« Alors quand as-tu changé d'avis et décidé d'épouser Selese après tout ? »

Reece soupira, confus, ne sachant quoi dire. Son esprit était envahi d'émotions contraires.

« Ce n'est pas que je ne t'aime pas », dit-il. « C'est que j'ai pris conscience que j'aimais aussi Selese. Peut-être d'une manière différente. Peut-être même pas aussi fort que je t'aimais ? Mais je l'aimais quand même. Et je lui avais donné ma parole. Et pendant que je naviguais de retour, alors qu'une froideur se mettait entre nous, j'ai réalisé que c'était une parole que je devais tenir. »

Elle fonça les sourcils.

« Et qu'en était-il de ta parole envers moi ? demanda-t-elle. « Et qu'en était-il de ton amour pour moi ? Cela ne signifiait rien, alors ? »

Reece secoua la tête, ne sachant quoi dire.

« Cela comptait beaucoup », dit-il finalement. « Et maintenant je t'ai brisé le cœur. Je suis désolé. »

Stara haussa les épaules.

« J'imagine qu'il est bien trop tard maintenant », dit-elle. « Tu as fait ton choix. Ta future épouse, celle à qui tu avais décidé de consacrer ta vie, est morte. Et je suis sûre que tu me le reproches. »

Reece prit ses mots en considération, se demandant s'ils étaient vrais. La tenait-il pour responsable ? Une part de lui le faisait. Mais une part plus profonde savait que lui-même était le seul à blâmer.

« Je me le reproche plus qu'à toi », répondit-il, « bien plus. C'était mon choix. Pas le tien. »

Reece soupira.

« Et comme tu l'as dit, rien de cela n'importe à présent », ajouta-t-il.
« Quand Selese est morte, une part de moi est morte avec elle. J'ai fait le vœu de ne jamais aimer à nouveau. Et c'est une promesse que, cette fois, j'ai l'intention de tenir. »

Stara le regarda, et il vit son visage se transformer, la vit être broyée, à nouveau. Il pouvait voir quelque chose glisser devant ses yeux, comme une grande déception. Une résignation. Il prit conscience en ce moment qu'elle l'aimait encore, espérait encore qu'ils puissent être ensemble. Et il l'avait, involontairement, blessée une fois de plus.

Stara hocha soudainement de la tête, puis se leva sans un mot et partit.

Reece baissa le regard, aiguisant son épée, se haïssant encore plus et essayant de chasser tout cela hors de son esprit ; mais les pas de Stara, traversant le pont, résonnaient dans son crâne alors qu'elle s'éloignait de plus en plus, chaque pas comme un clou dans le cercueil de son cœur.

CHAPITRE DIX-HUIT

Gwen se tenait à la base du Canyon et scrutait l'horizon, figée de terreur, alors que lentement, hors des nuages, émergeait une horde de dragons, gigantesques, anciens, tous crachant du feu comme ils se rapprochaient d'eux. Les cris perçants fendaient les airs encore et encore, faisant trembler le sol, si intenses que Gwen dut porter ses mains aux oreilles. Les voir approcher était comme regarder un cauchemar prendre vie, et Gwen vécut l'expérience surréaliste d'observer la ruine même qu'elle avait présagée depuis tant de lunes.

Tout autour d'elle, tout son peuple, si réticent à traverser le Canyon quelques instants auparavant, brusquement se mit à crier, et courut pour sa vie, s'élançant à travers le pont même contre lequel ils avaient protesté. Ils couraient à toutes jambes pour mettre autant de distance que possible entre eux et l'Anneau, prenant, ironiquement, la même route que Gwendolyn avait voulu qu'ils empruntent tout le long.

Mais à présent, il était trop tard. Gwen s'avérait avoir eu raison. Elle avait eu raison tout ce temps. Mais elle en retirait peu de satisfaction.

Les dragons plongèrent en piqué, de plus en plus proches, crachant du feu. Alors que le mur de flammes, Gwen, sentant déjà la chaleur, sut que dans quelques instants, elle, et tous ceux qu'elle connaissait et aimait, serait mort.

À côté d'elle se tenaient ses conseillers, et derrière elle tous ses chevaliers, la loyale Argent, à leur crédit, aucun ne fuyant, tous debout à ses côtés, tous gardant les arrières pour protéger leur peuple. Derrière elle, au loin, elle pouvait entendre les cris de milliers des siens, courant pour sauver leurs vies. Si seulement ils avaient écouté plus tôt, pensa Gwen. Ils seraient tous sur les navires à l'heure qu'il est, en pleine mer, en route vers un lieu sûr.

Les dragons plongèrent dans une colère noire, et Gwen sut que malgré les efforts de son peuple, bientôt ils seraient tous morts – pas seulement elle, mais tous ceux qui tentaient de fuir à travers le pont. Les dragons étaient trop rapides, trop forts, trop puissants. Rien au monde ne pouvait les arrêter.

Gwen leva les yeux et les regarda se rapprocher, créatures monstrueuses et belles, battant des ailes, leurs dents immenses apparentes, et elle sut qu'elle contemplait la mort en face. Elle n'avait qu'un regret avant de mourir – que son amour, Thorgrin, ne soit pas là, à côté d'elle. Elle souhaita de pouvoir le voir une fois de plus.

Gwen serrait Guwayne fermement, tenant son visage contre sa poitrine, ne voulant pas qu'il voie cela. Elle désirait, aussi, que Guwayne eût pu être loin de là, n'importe où, mais pas là, en sécurité dans un autre monde. Sa vie était trop courte, et trop précieuse, pour terminer ainsi.

Les dragons approchaient, leurs cris assourdissants, maintenant si proches que Gwen pouvait sentir les poils sur sa peau se hérissier sous l'effet de la chaleur. Ses hommes se tenaient bravement à ses côtés, mais Gwen

savait qu'il s'agissait d'un effort futile. Le mur de flammes ferait fondre leurs épées avant qu'ils n'aient eu une chance de les brandir.

Gwendolyn ferma les yeux et se prépara à subir son sort.

S'il-vous-plaît, Dieu. Vous pouvez me prendre. Permettez juste que mon peuple soit en sécurité. Et mon bébé. S'il-vous-plaît. Je m'offre en sacrifice. Simplement sauvez-les.

Quand Gwen ouvrit les yeux, elle fut surprise d'entendre un rugissement. Cela en était un distinct, un différent des autres dragons, un qu'elle connaissait bien. C'est le rugissement qu'elle s'était habituée à entendre chaque jour, et un rugissement qu'elle n'avait pas entendu depuis le jour où Mycoples était partie.

Ralibar.

Gwendolyn leva les yeux et vit son vieil ami Ralibar approcher rapidement, survolant le Canyon depuis l'ouest, se précipitant pour affronter les dragons arrivant en sens inverse, une fureur sur sa tête comme elle ne l'avait jamais vu. Ralibar, plus grand qu'eux, un solitaire, était un dragon terrifiant à contempler, même plus terrifiant que ceux s'approchant, et il était sans peur alors qu'il faisait face seul à une armée.

Tous les dragons cessèrent soudainement de cracher du feu, cessèrent de fixer Gwen et les autres, et à la place changèrent leur cible, levant les yeux vers Ralibar. Ils volèrent plus vite et se préparèrent à le vaincre.

Il y eut un énorme fracas au-dessus d'eux, alors que Ralibar percutait le dragon en tête, ses serres en dehors ; Ralibar se pencha vers l'arrière et enroula ses serres autour de la gorge du dragon, puis continua à voler, le tirant vers l'arrière, de plus en plus loin, comme un boulet de canon à travers les airs. Ensuite Ralibar descendit en piqué, avant que les autres dragons aient pu le rattraper, et écrasa le dragon au sol, la terre entière tremblant quand ils tombèrent.

Les autres dragons firent demi-tour pour venir en aide leurs amis.

« Nous devons y aller ! » hurla Kendrick à côté d'elle, tirant sa manche.
« Maintenant, ma Reine ! »

Gwendolyn savait qu'il avait raison ; c'était leur chance de fuir. Et pourtant elle détestait laisser Ralibar tout seul ainsi – surtout au moment où tous les autres dragons se détournaient et plongeaient pour l'attaquer.

Cependant Gwen savait qu'elle n'avait pas le choix ; il n'y avait rien qu'elle puisse faire pour aider à défendre Ralibar. Même si elle essayait de lui prêter main-forte, cela serait vain. Et il s'agissait de sa seule chance de s'échapper, pendant que les dragons étaient distraits.

« Maintenant, ma Reine ! » implora Kendrick, tirant sèchement son bras.

Gwen se tourna enfin et rejoignit ses hommes, tous enfourchant leurs chevaux, montant sur les attelages et l'élançant sur le pont.

Ils rallièrent bientôt leur peuple, des milliers d'entre eux poursuivant leur exode de masse à travers le pont, et finalement de l'autre côté de

l'Anneau. Ils atteignirent les Terres Sauvages, et Gwen pensa à la route qui les attendait, et remercia Dieu qu'elle ait fait attendre la flotte sur les rives pour l'évacuation.

Son peuple fuyait dans une panique générale, et aucun d'entre eux ne s'arrêta pour regarder en arrière. Aucun, hormis Gwendolyn. Alors qu'elle atteignait l'autre côté du passage, Gwen se tourna pour jeter un dernier regard, et son cœur défailloit en voyant Ralibar attaqué de tous côtés. Ralibar se battait brillamment, clouant au sol un dragon après l'autre, utilisant ses serres, entaillant, luttant, employant ses grandes dents, s'attachant à leurs cous. Il combattait sauvagement, abattant un dragon après l'autre.

Mais il y en avait que trop, et ils attaquaient de tous les côtés. Un après l'autre, ils plongèrent sur lui, tels des oiseaux en colère, s'emparant de lui, le projetant, griffant et mordant, le fracassant dans les roches. Ralibar se battait vaillamment, mais rapidement il fut abattu au sol par un dragon après l'autre.

« Gwendolyn, PARS ! » ordonna soudainement une voix ferme qu'elle reconnut.

Gwendolyn jeta un coup d'œil, choqué de voir Argon, et elle se demanda comment il était arrivé là.

Argon avançait seul, hardiment, sur le pont, tout seul. Il arborait une expression intense, concentrée sur Ralibar, et Gwen observa, pétrifiée, tandis qu'Argon marchait jusqu'au milieu du pont, utilisant son bâton. Finalement il s'arrêta, tendit une seule paume, et la dirigea vers l'est, vers Ralibar et les autres.

« Ralibar, je te l'ordonne », gronda Argon, sa voix ancienne, impérieuse. « Reviens à moi ! »

Ralibar, au sol, s'écroulant, se faisant clouer au sol encore et encore, tourna sa tête et regarda en direction du son de la voix d'Argon.

Soudainement émergea de la paume levée d'Argon une brillante lumière blanche, perçant à travers le pont jusqu'au bord du Canyon. Ce faisant, elle se transforma en un gigantesque mur de lumière blanche, s'élevant depuis le sol jusqu'aux cieux, épousant le côté du Canyon. C'était comme si Argon avait à lui seul créé un nouveau bouclier d'énergie.

Ralibar se sortit soudainement d'en dessous des autres dragons, se mit sur pieds, et battit de ses grandes ailes. Il s'éleva dans les airs, les autres dragons dans son sillage, et se dirigea vers Argon. Il était blessé, ne volait pas aussi vite que d'ordinaire, et un dragon parvint à l'attraper, mordant sa queue. Gwen retint son souffle, craignant que Ralibar n'y arrive pas.

Mais Ralibar se libéra, battant des ailes plus fort encore, et il se démarqua juste assez longtemps pour voler à travers le mur de lumière d'Argon, de retour dans les airs de l'autre côté du Canyon.

Les autres dragons suivaient juste derrière lui, mais dès qu'ils arrivèrent au mur de lumière, ils le percutèrent tête la première. Ils rugirent rage, s'y heurtant encore et encore, mais ils étaient incapables de passer à travers.

Argon était debout, les deux paumes levées à présent, créant et

maintenant le bouclier d'énergie, et ses bras tremblaient. Gwen ne l'avait jamais vu à si rude épreuve ; il semblait ressentir de la douleur à chaque fois qu'un dragon heurtait le bouclier. Rapidement, Argon s'effondra sous l'effort, et Gwen hurla en le voyant toucher le sol. Argon était étendu là, impuissant, roulé en boule, au milieu du pont.

« Ralibar ! » cria Gwen, pointant du doigt.

Ralibar se tourna au son de sa voix, il baissa les yeux et vit le corps d'Argon ; Ralibar poussa un cri et descendit en piqué, ses serres tendues, visant Argon. Il le ramassa, le tenant fermement, et s'envola avec lui, le transportant de plus en plus haut dans les airs.

Il suivit Gwendolyn alors qu'elle se détournait, le menant lui et tout son peuple sur la route devant eux, à travers les Terres Sauvages, vers ses navires, et un endroit dans le monde qui ne soit pas l'Anneau.

CHAPITRE DIX-NEUF

Thorgrin progressait à grand-peine à travers les terrains de boue sans fin dans le Pays des Druides, regardant en avant vers l'horizon et espérant voir quelque chose, n'importe quoi ; à la place, il n'y avait rien d'autre que de la désolation, rien pour briser la monotonie du paysage, qui semblait s'étendre indéfiniment. Des nuages sombres rougeoyaient, bas dans les airs, assez bas pour presque toucher, complétant ce tableau de mélancolie.

C'était l'image exacte des Limbes telles que Thor se les remémorait, quand il marchait à travers la terre désolée de l'Empire. Mais Thor se força à se souvenir, à savoir qu'il n'était pas dans l'Empire. Il était dans le Pays des Druides, se disait-il. Tout ce qu'il voyait devant lui était une création de son esprit. Il ne marchait pas dans un paysage, il le savait, mais à travers les contours de son propre esprit.

Consciemment, Thor savait que cela était vrai, et il voulait l'arrêter, changer le tableau devant lui, avoir des pensées heureuses ; mais bizarrement, il se trouvait incapable de le faire. Il n'avait pas encore, réalisa-t-il, le pouvoir de le faire. Pour autant qu'il essayait de vouloir un paysage différent, un monde différent, il se retrouvait à cheminer dans celui-ci, ses pieds collant à la boue à chaque pas, chaque enjambée pénible, le souffle court. Et il ressentait une plus profonde appréhension plus il avançait, comme s'il pouvait être attaqué à n'importe quel moment. Par quoi, il l'ignorait.

Thor chercha ses armes, mais baissa les yeux pour voir sa ceinture vide ; en fait, il ne portait plus d'armure. Il était à nouveau habillé de haillons, dans le simple habit d'un fils de berger qu'il avait usage de porter. Qu'était-il arrivé ? Comment était-il habillé à nouveau ainsi ? Où étaient passées ses armes ? Quand Thor tâta sa ceinture, tout ce qu'il trouva était une simple fronde, celle de son enfance, bien usée après des années d'utilisation.

Thor marchait et marchait, sur ses gardes, et se douta qu'il s'agissait d'un terrain d'entraînement, que son subconscient l'amenait à travers différentes phases de sa vie. Alors qu'il plissait les yeux vers l'horizon, il commença à voir quelque chose se dégager. Cela paraissait être une forêt en quelque sorte, et comme il approchait, il vit que c'était un nouveau paysage, rempli d'arbres morts aussi loin que la vue portait, aux branches noires et tordues. C'était un énorme verger de mort.

Thor descendit par un chemin étroit le conduisant dans la forêt, sous les branches noueuses de tous les arbres, les cieux emplis du son des corbeaux, et en marchant, il aperçut quelque chose qui lui donna un creux à l'estomac : dans un arbre proche, il vit une silhouette pendant, habillé d'une armure, se balançant alors même qu'il n'y avait pas de vent. Son armure rouillée grinçait alors qu'il oscillait, et quand sa visière tomba, Thor le reconnut : c'était Kolk, son ancien commandant à la Légion, un nœud coulant autour du cou.

Thor voulait le faire descendre, l'aider, mais alors qu'il s'approchait, il

vit ses yeux grand ouverts, vit qu'il était mort depuis longtemps. Perplexe, Thor poursuivit sa marche, interrogatif. À l'arbre suivant, il aperçut un autre corps pendu, se balançant, yeux grands ouverts. Il s'agissait de Conven, son ancien frère de la Légion.

Comme Thor continuait, il vit des milliers de chevaliers dans des armures rouillées, pendus aux arbres ; alors qu'il passait, il vit que chaque arbre présentait un corps différent, tous des gens qu'il avait connus autrefois, des gens avec lesquels il avait combattu. Il y avait des personnes qu'il savait être décédé ; puis, Thor fut choqué de constater, il y avait de personnes qu'il savait être en vie : Reece, Elden, O'Connor. Tous ses frères de la Légion. Puis vinrent les membres de l'Argent. Tous morts.

« Tu es le dernier restant. »

Thor se tourna et chercha aux alentours la source de la voix, mais il ne put la trouver.

« Un guerrier apprend à se battre seul. Ses hommes sont tout autour de lui. Mais le champ de bataille est lui-même. »

Thor tourna encore et encore, mais il ne pouvait toujours pas trouver la voix. C'était celle d'Argon, il le savait ; pourtant il n'était nulle part en vue.

Thor se s'empressa le long du chemin, dépassant les milliers de corps se balançant, ayant l'impression que le monde entier était mort, et se demandant si cela finirait un jour. Alors qu'il pensait cela, soudainement la forêt disparut, et il fut de retour dans le paysage désolé et boueux.

Thor entendit un bruit de frottement, et il baissa les yeux pour voir quelque chose glissant sous la surface de la boue, qui devint translucide. Il observa de plus près et vit un gigantesque serpent, juste sous la surface, passant à toute vitesse. Alors qu'il étudiait le sol, il vit brusquement des milliers de créatures exotiques, toutes rampants quelques centimètres sous la surface de la boue. D'une manière ou d'une autre, ils n'étaient pas capables de percer la surface de la boue, cependant Thor avait le sentiment qu'à tout moment, il pourrait tomber à travers et être immergé dans un puits mortel.

Thor ferma les yeux pendant qu'il marchait.

Ces créatures ne sont pas réelles, se dit-il à lui-même. Ce sont les créatures qui se faufilent sous la surface de ma conscience. Je les ai créés. Je peux les supprimer. Utilise ton esprit, Thorgrin. Utilise ton esprit.

Thor sentit une incroyable chaleur s'élever entre ses yeux, au milieu de son front, et il se sentit devenir de plus en plus fort. Il eut le sentiment de contrôler la trame de l'univers autour de lui.

Thor ouvrit ses yeux et regarda vers le bas, et il les cligna de surprise en voyant que les créatures avaient disparu. Il ne marchait à présent dans rien d'autre que de la boue.

Thorgrin se sentit renforcé, commençant à prendre conscience qu'il avait la capacité, après tout, de faire appel à ses pouvoirs, de contrôler son environnement. Il commençait à comprendre comment le maîtriser, comment atteindre les plus profonds niveaux de lui-même ; il commençait à

comprendre qu'il n'y avait pas de distinction entre le monde dans son esprit et le monde à l'extérieur.

Il commençait aussi à réaliser que ce pays tout entier était un terrain d'entraînement. Il se rendit compte qu'il devait atteindre un certain niveau avant de pouvoir faire face à sa mère. Avant d'être digne d'estime.

Un épais brouillard rampa pendant que Thor marchait, l'aveuglant momentanément. Quand il se leva enfin, il s'efforça de voir quelque chose et au loin, il vit un objet seul sortant de la boue. Le brouillard afflua à nouveau, et il ne fut pas certain de l'avoir vu, et il accéléra le pas, impatient de voir ce que c'était.

Thor se rapprocha, et ce faisant, le brouillard se leva une fois de plus et il le vit à nouveau. Il s'arrêta devant, l'examinant minutieusement, s'interrogeant. Au premier abord, cela semblait être une croix géante ; mais quand il tendit la main pour la toucher, il réalisa qu'il s'agissait d'autre chose. C'était couvert de boue, les couches de boue, et il l'enleva, morceau par morceau. Lentement, un bout de l'objet apparut : c'était une garde étincelante, incrustée de bijoux.

Thor se tint là, figé, le souffle bloqué dans sa gorge. Il ne pouvait le croire. Plantée devant lui, sa lame logée dans la boue, couverte de couches de boue, attendant qu'il s'en saisisse, était l'Épée de Destinée.

Thor cligna des yeux plusieurs fois, interrogatif. Cela semblait si réel. Et pourtant, en même temps, Thor savait qu'il avait créé cela, de même que tout le reste dans ce pays. Cela faisant tant de bien de voir cette arme à nouveau, d'avoir sa vieille amie une fois encore, une arme pour laquelle il avait parcouru la moitié du monde, avait perdu un ami cher, qui avait dicté tant de son voyage dans la vie. Manier l'Épée de Destinée avait compté plus pour Thor qu'il ne pouvait le dire. Il avait presque pleuré à sa vue ; il prit conscience de combien elle lui avait manqué. En effet, il avait été hanté par des rêves où elle était juste hors de sa portée depuis le jour où il l'avait perdue.

Et maintenant comme il la voyait là, il réalisa que c'étaient ses rêves qui créaient cela. Les plus profonds niveaux de son subconscient.

Thor tendit la main, attrapa la garde de l'épée, et tira, s'attendant à l'extraire aisément de la boue.

Cependant Thor fut surpris quand elle ne bougea pas.

Thor tira plus fort, puis l'agrippa des deux mains. L'épée se balançait d'avant en arrière, mais malgré tous ses efforts, il était incapable de la dégager.

Thorgrin cria finalement dans l'effort, puis s'effondra, tombant à genoux, essoufflé, accablé.

Comment cela se pouvait-il ? Comment était-ce possible qu'il ne soit plus digne de brandir cette épée ?

« Tu n'as jamais été aussi fort que tu le pensais, Thornicus », se fit entendre une voix sombre.

Les poils se hérissèrent à l'arrière de la nuque de Thor alors qu'il reconnaissait instantanément à qui appartenait cette voix.

Il pivota lentement et vit l'homme qu'il haïssait le plus au monde debout là, lui faisant face, un sourire mauvais traversant son visage :

Andronicus.

Andronicus lui fit un rictus, tenant une énorme hache de guerre dans une main et une épée dans l'autre. Ses muscles étaient saillants, son armure à peine capable de les contenir, alors qu'il menaçait Thor.

« Que fais-tu là ? » demanda Thor. « Comment es-tu arrivé ici ? »

Andronicus rit, un bruit horrible et grinçant.

« Je suis arrivé dans ce pays tout comme toi », répondit-il. « Cherchant. J'étais à la recherche d'un plus grand pouvoir, de mon pouvoir le plus profond. J'étais un jeune guerrier. Et c'était quand j'ai rencontré ta mère. »

Thor le regarda en retour, sidéré.

« Je l'avais dit que je reviendrais vers toi dans tes rêves », dit

Andronicus. « Et ici, dans ce pays, les rêves sont assez réels pour te tuer. »

Andronicus fendit vers l'avant avec sa hache et Thor esqua au dernier moment alors que la hache l'effleurait, le manquant de justesse.

« Tu n'es pas réel ! » cria Thor, visant son père de sa paume, essayant d'invoquer son pouvoir pour le faire disparaître.

Andronicus donna un coup d'épée et coupa le bras de Thor.

Thor hurla dans une terrible douleur, du sang giclant de la blessure.

Andronicus le contempla, riant.

« N'est-ce pas réel ? » Quand je t'aurais transpercé le cœur, tu seras mort, pour toujours. Tout comme moi. Tu m'as peut-être créé. Mais maintenant je suis là, et je suis assez réel pour te tuer – et je le ferais. »

Andronicus frappa encore et encore, et Thor esqua à chaque fois, l'épée le manquant de peu, mais toujours se rapprochant. Thor jeta un œil à l'Épée de Destinée et souhaita plus que tout de pouvoir la brandir.

Alors qu'Andronicus se ruait sur lui, Thor se rappela de sa fronde : il baissa la main, la saisit, et lança une pierre.

La pierre vola vers la tête d'Andronicus, mais ce dernier donna un coup d'épée et envoya la pierre dans les airs.

« Les armes de ton enfance ne te feront aucun bien ici, mon garçon », dit son père.

Thor chercha désespérément une arme ailleurs, mais il ne put en trouver aucune. Il était sans défense contre ce monstre, et Andronicus était déterminé à le tuer.

« Tu me résistes encore », dit Andronicus. « Mais je suis une partie de toi. Accepte-moi. Accepte-moi, et je disparaîtrais. »

« Jamais ! » s'exclama Thor.

Andronicus souleva sa hache et la lança vers Thor. Ce dernier ne s'était pas attendu à cela, et il eut à peine le temps de plonger alors qu'elle tournait, et entailla son épaule. Thor hurla de douleur, tandis que du sang

jaillissait de son autre bras.

Avant qu'il ait pu régir, Andronicus le frappa des deux pieds dans la poitrine, faisant tomber Thor sur le dos.

Thor glissa sur plusieurs mètres dans la boue, jusqu'à ce qu'il s'arrête enfin. Il leva les yeux, mais Andronicus se tenait déjà au-dessus de lui, et leva sa hache de guerre.

« Je t'aime, Thornicus. Et c'est pourquoi je dois te tuer. »

Alors qu'Andronicus levait sa hache, Thor, sans défense, tendit les mains et cria, sachant que ce serait une horrible manière de mourir.

CHAPITRE VINGT

Erec gravit rapidement les escaliers menant en haut du sommet le plus élevé des Îles Méridionales, les yeux levés pendant qu'il marchait, son cœur réchauffé par la vue du fort de son père. Il était sis là, sur le point le plus haut de l'île, juste comme il se le remémorait étant enfant. C'est une belle structure, comme un petit château, mais carré et bas au sol, décoré de tourelles et de parapets. Il avait été construit avec d'anciennes pierres extraites des siècles auparavant de ces falaises, et sa présence était imposante. Pur Erec, c'était chez lui ; épandant il incarnait aussi une place particulière dans ses rêves, un lieu presque magique.

Erec approcha des portes massives en cuivre, grandes et rectangulaires, étincelant si brillamment dans le soleil qu'il devait plisser les yeux, avec leurs énormes poignées sculptées qui rappelaient des souvenirs. Erec avait oublié que les Îles Méridionales étaient un pays de cuivre, ses mines abondantes produisant une quantité infinie de matériaux, tant que presque chaque bâtiment dans les Îles Méridionales, même la maison la plus pauvre, présentait des éléments de cuivre. Le fort de son père, l'édifice le plus beau et le plus élaboré ici, avait tant de cuivre sur lui, brillait si fort, qu'il était visible de presque partout sur l'île. Il avait été conçu pour susciter de l'admiration chez les gens— amis ou ennemis.

Erec haletait, ses jambes brûlaient, quand il atteignit enfin le plateau et approcha de l'endroit – il avait oublié à quel point les Îles Méridionales étaient raides, comment l'île entière était à la base une énorme chaîne de montagnes, une série d'élévations, s'élevant et descendant, les gens devant constamment gravir des escaliers interminables creusés dans la roche pour atteindre quoi que ce soit. Le fort de son père, plus que tout. Erec réalisa que, quelle que soit sa forme, ce n'était pas celle des Insulaires méridionaux, où tous les hommes – et femmes – avaient des jambes larges comme des troncs d'arbre, habitués toute leur vie à grimper et à descendre.

Comme Erec approchait des portes, Alistair à côté de lui, une demi-douzaine de soldats, vêtus de l'uniforme des Îles Méridionales, des pieds à la tête en armure de cuivre, armes, boucliers, brillants comme le fort, s'écartèrent immédiatement et ouvrirent les portes pour lui. Ils inclinèrent la tête bas, lui offrant un accueil digne d'un roi. Cela fit à Erec une étrange sensation ; cela lui rappelait le fait que, bientôt, son père serait mort – et il serait Roi.

Erec n'avait jamais été traité comme un roi auparavant, et il se rendit compte qu'il n'aimait pas la sensation. Il était un homme au cœur humble, sa vie entière dévouée à être un soldat loyal, un guerrier, un chevalier – pas à la politique ou au faste. Sa vie était dédiée à servir les autres, servir l'Anneau, être le meilleur guerrier qu'il puisse être. Il se souciait de peu d'autres choses.

Voir tous ces gens dans les Îles Méridionales lui offrir un tel accueil lui

faisait réaliser que sa vie était sur le point de changer. Il passerait bientôt moins de temps avec ses armes, moins de temps sur le terrain, et plus de temps à être un souverain, dans les arènes de la politique. Il n'était pas sûr d'aimer cette idée. Était-ce l'évolution naturelle du guerrier ? se demanda-t-il. De se distinguer au champ de bataille, une place d'honneur, et de pénétrer dans le terrain trouble de la politique ? Erec eut l'impression que plus on avait obtenu d'honneur au combat, et plus on pataugeait profondément dans la politique et le pouvoir, plus on risquait son honneur. Passer de guerrier à souverain était-il une évolution naturelle des responsabilités ? Ou était-ce une régression, le ternissement des honneurs et des vertus ?

Erec ne connaissait pas la réponse, et une partie de lui ne voulait pas le découvrir. Il voulait une simple vie de guerrier, défendant son royaume, vivant parmi son peuple. Il ne voulait pas les gouverner. Toutefois il était le fils aîné de son père, et tout le monde sur les Îles, y compris son père, n'en attendrait pas moins de lui.

S'il y avait une seule consolation à être Roi sur ces îles, c'était que les Rois ici étaient différents de ceux ailleurs dans le monde ; être Roi ici signifiait non seulement que l'on devait être sélectionné par lignage – on devait aussi le gagner. Pour remporter la Royauté, Erec devrait être testé sur le champ de bataille, par son propre peuple. Un concours serait annoncé, et n'importe quel homme du peuple aurait le droit de le défier. Si quelqu'un le vainquait, alors la Royauté passerait à eux. Au moins Erec, en supposant qu'il gagne, serait Roi grâce au mérite – et pas seulement par son lignage.

Erec marchait le long des couloirs en tenant la main d'Alistair, leurs pas résonnant sur le sol de cuivre, les serviteurs et des soldats se mettant en rang, inclinant la tête alors qu'ils passaient. Plus de serviteurs leur ouvrirent un autre ensemble de portes, et ils tournèrent dans un autre couloir, et un autre, et finalement devant eux se trouvèrent les portes de la chambre de son père. Un dernier soldat ouvrit la porte, et Erec se prépara mentalement, nerveux, anticipant l'état dans lequel son père pourrait être.

Alistair s'arrêta avec lui devant la porte, tirant sa main.

« Mon seigneur, devrais-je entrer avec toi ? » demanda Alistair, hésitante.

Erec hocha de la tête.

« Tu seras mon épouse. Il est approprié que tu rencontres mon père avant sa mort. »

« Mais tu ne l'as pas vu depuis ta jeunesse. Peut-être veux-tu un peu de temps seul avec lui. »

Erec serra sa main. « Où je vais, tu vas. »

Ensemble ils entrèrent dans la chambre et la porte se ferma derrière eux, laissant seulement eux dans cette pièce avec le Roi, avec des serviteurs alignés solennellement le long des murs.

Pour la première fois depuis qu'il était enfant, Erec posa les yeux sur son père, et son cœur se serra. Son père était allongé au lit, la tête soutenue

par des coussins de soie, des couvertures de soie remontées jusqu'à sa poitrine malgré le chaud jour d'été. Il paraissait tellement plus vieux, plus frêle, plus petit que dans les souvenirs d'Erec. La vue le faisait souffrir sans fin.

Dans la mémoire d'Erec, son père était un grand guerrier au large torse, un homme violent et dur, sage et calculateur, respecté par tous ceux qui le regardaient. C'était un homme qui avait réussi à s'emparer du trône dans sa jeunesse, à vaincre d'autres d'ascendance royale par la pure force, la détermination, et des compétences au combat.

Comme il était un guerrier et pas un dirigeant, un homme qui ne descendait pas du sang royal, tous les insulaires avaient été certains qu'il ne serait pas capable de s'accrocher au trône, et ne serait pas un bon souverain. Mais son père les avait tous surpris. Il s'était avéré être non seulement le meilleur guerrier dans les Îles, mais aussi un grand souverain rusé. Il avait réussi à se maintenir sur le trône – et à le renforcer – toute sa vie, et en même temps, avait fait des Îles Méridionales un endroit bien plus fort. Il était celui qui avait découvert les mines de cuivre, qui leur avait apporté à tous la richesse, qui avait aidé à construire la plupart des édifices de cuivre sur l'île aujourd'hui ; il était celui qui avait agrandi la flotte de pêche, avait renforcé les falaises, avait rendu les îles prospères et abondantes – et qui avait repoussé toutes les attaques contre l'île. Il avait réussi toutes ces années, malgré les prévisions, et il était, de manière imprévue, devenu le plus grand Roi que les Îles Méridionales n'aient jamais connu.

Et à présent il était étendu, mourant, cette montagne d'homme, et Erec savait qu'il serait difficile pour lui de faire aussi bien. Il ignorait si lui, ou quiconque, était capable d'y arriver.

« Père », dit Erec, le cœur brisé alors qu'il s'avançait et s'arrêtait à côté de son père.

Le Roi entrouvrit les yeux, puis à la vue d'Erec, les ouvrit plus grand. Il pencha sa tête vers l'avant, juste un peu, dévisagea Erec, et tendit une main frêle.

Erec serra et embrassa la main de son père. Elle était ridée et vieille et froide au toucher. Elle semblait morte.

« Mon fils », dit-il, du regret dans sa voix.

Erec admirait son père en tant que roi et en tant que soldat, mais il avait des sentiments mitigés quant à lui en tant que père. Après tout, son père l'avait expédié à un très jeune âge, l'avait envoyé loin de tout ce qu'il connaissait et chérissait. Il savait que son père l'avait fait pour son bien, néanmoins, une part d'Erec avait le sentiment que son père ne le voulait pas là. Ou était plus intéressé par être un roi que par être un père.

Une part d'Erec, il ne pouvait le nier, aurait aimé être resté ici, être proche, passer sa vie avec son père et sa famille ; une part d'Erec, il devait l'admettre, éprouvait du ressentiment envers son père pour cet exil forcé, pour choisir sa vie pour lui.

« Tu m'es parvenu avant ma mort », dit son père.

Erec acquiesça, les yeux luisant au son de la faible voix de son père. Cela ne semblait pas convenir qu'un si grand guerrier soit réduit à ça.

« Peut-être que tu ne mourras pas, Père », dit-il.

Son père secoua la tête.

« Tous les guérisseurs d'ici m'ont vu deux fois. J'étais censé mourir il y a des mois. Je me suis accroché », dit-il, interrompu par une quinte de toux, « pour te voir. »

Erec pouvait voir les yeux de son père luire, et il pouvait voir que son père se souciait effectivement de lui. Cela le frappa profondément. Malgré lui, Erec sentit une larme perler. Il l'essuya rapidement.

« Tu crois probablement que je ne me soucie pas de toi, t'ayant envoyé au loin pendant toutes ces années. Mais c'est parce que je me *souciais* de toi. Je savais qu'une vie avec les MacGils t'apporterait gloire et réputation et rang au-delà de ce que tu aurais pu obtenir ici, sur nos petites îles. Étant garçon, tu étais le meilleur guerrier que je n'ai jamais vu. Oserais-je dire, je me suis vu en toi. Il est vrai, je ne voulais pas priver les MacGils de tes compétences ; mais entre toi et moi, je vais te dire, c'est aussi que je ne voulais pas te priver du pouvoir que tu pouvais obtenir là-bas. »

Erec opina, touché, commençant à comprendre, à considérer son père sous une tout autre lumière.

« Je comprends, Père. »

Son père éclata dans une autre quinte de toux, et quand il se fut arrêté, il leva les yeux et vit Alistair. Il lui fit un signe de la main.

« Ta fiancée », dit-il. « Je veux la voir. »

Erec se tourna, hocha de la tête et Alistair s'approcha timidement, puis s'agenouilla à côté d'Erec, tendit le bras, et embrassa la main de son père.

« Mon seigneur », dit-elle doucement.

Il l'examina de la tête aux pieds, attentivement, pendant un long moment, puis finalement acquiesça avec satisfaction.

« Tu es bien plus que seulement une belle jeune femme », dit-il. « Je peux le voir dans tes yeux. Tu une guerrière, toi aussi. Erec a bien choisi. »

Alistair hocha de la tête en retour, semblant touchée.

« Traite le bien », ajouta le Roi. « Tu seras Reine ici, un jour bientôt. Une Reine doit être plus qu'une épouse dévouée. Traite bien mon peuple, aussi. Le peuple a besoin d'un Roi – mais il a aussi besoin d'une Reine. Ne l'oublie pas. »

Alistair opina.

« Oui, mon seigneur. »

« Je dois te parler à présent », dit-il à Erec.

Erec fit un signe de la tête à Alistair, et elle s'inclina, pivota rapidement et quitta la pièce, fermant les portes derrière elle.

« Vous tous, laissez-nous », cria le Roi.

Un par un la foule de serviteurs se hâta hors de la pièce, fermant la porte.

Erec et son père furent laissés seuls, et le silence eut l'air plus lourd. Erec serrait la main de son père, laissait librement rouler une larme sur son visage.

« Je ne veux pas que tu meures, Père », dit-il, retenant ses pleurs.

« Je sais, mon fils. Mais mon temps sur cette terre est arrivé à sa fin. Peu de choses m'importent maintenant. Ce qui compte pour moi à présent, plus que tout, c'est toi. »

Il toussa pendant un long moment, puis se pencha en avant.

« Écoute-moi, ordonna-t-il, sa voix soudain assurée, portant la force dont Erec se souvenait étant enfant. Il leva les yeux et vit une lueur de la féroce détermination sur le visage de son père, dont il se souvenait. « Il y a bien des choses que tu dois comprendre, et peu de temps pour toi pour les apprendre. Mon peuple – notre peuple – est plus complexe que tu ne le penses. N'oublie jamais nos racines. Il y a des siècles, nos îles n'étaient qu'une simple colonie pour prisonniers, parias, esclaves – tous les gens dont l'Anneau ne voulait pas. Ils les expédiaient là pour mourir. »

« Mais nous les surprirent tous, et nous survécûmes. Nous devinrent un peuple de notre propre droit. Et au fil des siècles, nous évoluâmes. Nous sommes devenus autosuffisants, et les plus grands guerriers de tout l'Empire. Nous sommes devenus des navigateurs experts, pêcheurs, fermiers, même dans ces rudes falaises. À présent, des siècles après, nous sommes passés de parias à un joyau de la couronne, une nation d'abondance et de guerriers. »

« Notre relation avec les MacGils s'est normalisée au fil des années au point que nous leur envoyions nos guerriers pour apprentis et qu'ils nous envoient les leurs. Les MacGils veulent nos guerriers. Il y a toujours eu une alliance tacite entre nous. En temps de grands troubles ou de danger, ils attendent de nous que nous venions à leur secours. Mais ce que tu dois comprendre c'est que notre peuple est divisé. Certains considèrent que nous leur sommes redevables, et resteront loyaux jusqu'à la mort. Mais une bonne partie d'entre nous est des isolationnistes. Ils éprouvent de la rancœur envers l'Anneau, et ne veulent pas aider. »

Il jeta à Erec un regard éloquent.

« Tu dois comprendre ton peuple. Si tu tentes de les rallier tous pour défendre l'Anneau, tu pourrais avoir une guerre civile sur les mains. Ils sont fiers, et entêtés. Essaie de les diriger tous, et tu n'en dirigeras aucun. Tu dois les gouverner avec précaution. Comprends-tu ? C'est toi en tant que Roi qui doit décider. »

Son père fut interrompu par une quinte de toux prolongée, et Erec resta assis là, essayant de tout traiter. Il commençait à prendre conscience que son peuple et leurs politiques étaient bien plus complexes qu'il ne l'avait pensé.

« Mais Père, la famille MacGil m'a pris comme un des leurs. L'Anneau est mon deuxième foyer. J'ai juré de leur venir en aide si jamais ils en avaient besoin – et je tiens toujours mes promesses. »

Son père hocha de la tête.

« Et maintenant tu vas te rendre compte ce qu'implique être Roi. Il est aisé de donner ta parole – et de la garder – en tant que guerrier ; c'est bien plus difficile de la garder en tant que souverain. Si ton peuple ne veut pas te suivre, qui exactement diriges-tu ? »

Erec réfléchit à ses mots, alors que son père fermait soudainement les yeux. Il leva une main et fit signe à Erec de partir. Erec voulait lui dire adieu, le prendre dans ses bras.

Mais ce n'était pas dans les manières de son père – cela ne l'avait jamais été. Son père était un homme froid et dur quand il voulait l'être – même abrupt. Et maintenant Erec pouvait voir qu'il en avait terminé avec lui. Erec avait servi son objectif.

Alors qu'Erec se tournait pour sortir par la porte, son père toussant et toussant, Erec sut qu'il s'agissait de la dernière fois qu'il ne le verrait jamais, et il avait bien des questions. Son père l'avait laissé en tant qu'héritier de son royaume – mais l'aimait-il vraiment en tant que fils. Ou l'aimait-il seulement en tant qu'héritier de ses affaires ? Et encore davantage, la pensée qui frappa Erec comme un couteau dans la poitrine : si être Roi signifiait compromettre sa parole, son honneur, pour le bien des masses, était-ce quelque chose qu'Erec pouvait faire ? Erec avait vécu toute sa vie pour l'honneur, et il donnerait sa vie pour cela, quel que soit le prix. Mais en tant que Roi, pouvait-il se permettre ce luxe ? Il se détruirait lui-même pour l'honneur – mais pouvait-il détruire un royaume ?

CHAPITRE VINGT-ET-UN

Gwendolyn se tenait à la tête de l'énorme navire, menant sa flotte, regardant fixement vers l'horizon, montant et descendant alors que l'embarcation flottait sur les vagues agitées. Elle respira profondément, sachant que chaque instant, chaque embrun d'une vague de l'océan, les emmenait de plus en plus loin de l'Anneau.

Ils naviguaient dans un vent fort et de la brume, la pluie s'étant finalement arrêtée, mais les épais nuages lugubres refusaient de se retirer. Malgré l'été, il faisait de plus en plus froid plus ils progressaient vers le nord, et Gwen tira sa cape autour de ses épaules. Elle serrait fort Guwayne, le tenant tout contre sa poitrine, savourant sa chaleur, le berçant alors qu'elle regardait au-delà et se demandait quel avenir les attendait.

Gwendolyn ne se retourna pas et ne regarda pas en arrière – pas une fois – même si elle savait que le continent de l'Anneau était à présent loin du regard. Elle craignait que, si elle se retournait, elle apercevrait les dragons de Romulus, que d'une certaine manière ils franchiraient le bouclier d'Argon et les poursuivraient. Se rappelant l'horrible vue, la chaleur de leurs flammes alors qu'ils approchaient, elle frissonna ; elle ne voulait pas porter malheur.

Tout autour d'elle, tout ce qu'il y avait, était l'océan, de l'eau dans toutes les directions, une monotonie sans fin. Mais cela n'importait pas ; c'était un changement bienvenu pour elle. Elle ne pouvait supporter de regarder derrière elle, dans la direction où son foyer se tenait autrefois. C'était trop douloureux. Tout, savait-elle, ce qu'elle n'avait jamais aimé et chéri était désormais brûlé jusqu'aux fondations ; la Cour du Roi, elle se sentit malade d'y penser, était à présent appréciée par Romulus et ses soldats, par ses dragons. Tout son peuple à travers l'Anneau, ceux qui n'avaient pas eu le temps d'évacuer avec elle étaient sûrement morts. Sa terre natale n'était plus. Gwen se sentait dégouté ; elle avait le sentiment que d'une manière ou d'une autre c'était de sa faute. Elle souhaitait vraiment avoir pu secourir plus des siens.

Tout ce qui demeurerait, tout l'espoir qu'il lui restait au monde, les attendait droit devant. Elle regarda autour et vit sa douzaine de navires et ne put s'empêcher de penser qu'ils s'échappaient en douce comme des exilés, un exode de masse depuis l'abondance de l'Anneau vers les isolées, escarpées, orageuses Isles Boréales. Gwen tremblait en pensant que le restant de ses jours, des jours de son peuple, serait condamné à un tel endroit ; mais au moins, se dit-elle, ils étaient en vie. Ils avaient survécu. Et pour le moment, c'était tout ce qui comptait.

Gwen savait qu'il n'y aurait pas de fête d'accueil attendant de la saluer ; seulement une réception glaciale, si ce n'est hostile, de la part des hommes de Tirus. Aux dernières nouvelles, elle avait dépêché Reece pour s'excuser auprès de Tirus ; qui savait comment Tirus l'avait pris. Serait-il bien

disposé quant à leur arrivée ? se demanda-t-elle. D'une façon ou d'une autre, elle en doutait. Elle habitait désormais un lieu froid et désolé, coincée entre un adversaire et le suivant, elle et tout son peuple forcé de se battre, d'une manière ou d'une autre, dans quelque direction qu'ils choisissaient, simplement pour survivre.

Gwen ferma les yeux et essaya de repousser l'horreur ; elle pensa à tous ceux qu'elle avait dû laisser derrière, dispersés à travers l'Anneau, tous sous ses soins. Elle secoua la tête, pensant à toutes les familles qui devaient être mortes maintenant, éventrées par les mains de Romulus et le souffle de ses dragons. Elle ne comprenait pas comment cela avait pu se produire. Romulus, d'une certaine manière, avait réussi à abaisser le bouclier, et avait réussi à contrôler tous ces dragons. Elle avait senti ce destin arriver, pourtant elle n'avait jamais imaginé une telle étendue de destruction.

Gwen avait envie de s'effondrer, d'abandonner, si faible et fatiguée et épuisée de tous les sens possibles, mais elle se força à être forte. Après tout, elle était Reine, elle gouvernait toujours, et son peuple comptait sur elle. Son royaume s'était réduit à ce navire, cette flotte, ces centaines de personnes, et malgré tout, c'était quelque chose. Elle devait continuer pour eux.

Gwen avait grand besoin de quelqu'un à qui parler, maintenant plus que jamais. Elle pensa à Argon, et se rappela comment Ralibar les avait rattrapés, avait déposé le corps flasque, sans mouvement, sur le pont, où il était encore étendu ; Gwendolyn et les autres avaient essayé de le réveiller, en vain. Son cœur s'était brisé à cette vue, et elle se demanda si Argon les avait quittés cette fois pour de bon. Ralibar s'était envolé, elle ignorait où, et elle ne savait pas s'il reviendrait la voir un jour, non plus. Gwendolyn se sentait plus seule que jamais. Sans Argon, sans Ralibar, sans Thor – et avec seulement ces quelques milliers d'hommes – quel espoir avaient-ils ? Ils auraient de la chance, elle le savait, s'ils atteignaient même les Isles Boréales. Si le bouclier d'Argon s'abaissait, ils seraient finis. Ils ne pouvaient résister à une attaque directe de Romulus et ses dragons, et elle savait qu'un jour, ils les suivraient probablement.

Gwen contempla l'horizon, les mers orageuses, et souhaita que maintenant, plus que jamais, Thorgrin soit là, à ses côtés.

« Ma Reine ? » dit une voix douce.

Gwendolyn se tourna et vit son frère, Kendrick, venir à côté d'elle, avec son autre frère, Godfrey, Steffen et Aberthol. Leur présence la réconforta, et elle fut reconnaissante qu'au moins ils aient survécu.

« Nous n'approcherons pas des Isles avant quelque temps, si même aujourd'hui. La nuit est imminente, et le vent se lève. Viendrez-vous au pont inférieur avec le reste d'entre nous ? Rester debout ici vous rendra malade, et ne nous fera pas arriver plus vite. »

Gwendolyn secoua la tête.

« Je ne veux pas que nous arrivions plus vite. Je veux retourner dans l'Anneau. Mais il a disparu. Détruit pour toujours », répondit-elle, abattue.

« Et c'est de ma faute. »

Elle pivoté et leur fit face, Kendrick et les autres échangèrent un regard grave. Gwen se dit à elle-même d'être forte.

« Ce n'est pas votre faute, ma dame », répondit Steffen. « Au contraire, vous avez sauvé tous ces gens que vous voyez ici. »

« Je m'attends à ce que nous arrivions à la levée du jour », dit Kendrick, « et nos hommes auront besoin d'être préparés. Je doute que nous recevions un accueil chaleureux. Nous avons intercepté un corbeau se dirigeant vers l'Anneau. Il porte la nouvelle que notre frère a tué Tirus. »

« Quoi ?! » dit Gwen, surprise.

Kendrick hocha de la tête, avec gravité.

« Je l'envoie s'excuser et il assassine l'homme ? » demanda Gwen, essayant de l'intégrer. Elle pouvait difficilement concevoir ce qu'il était arrivé, et était furieuse contre Reece.

« La rumeur dit qu'il y a une révolte ouverte sur l'île, que nos hommes sont isolés, coincés sur leur petite flotte de navires. Peut-être pouvons-nous les atteindre à temps. »

Gwendolyn acquiesça, déterminée.

« Tirus méritait de mourir », dit-elle, « toutefois Reece a été insensé de défier mes ordres. Ceci dit, nous n'abandonnons personne. Nous naviguerons aussi rapidement que possible durant la nuit, et si besoin est, nous nous battons jusqu'à la mort pour secourir nos hommes. »

Elle regarda ses hommes, qui comptaient tous sur elle pour le commandement, et sa voix s'éleva avec assurance.

« Ne vous inquiétez pas », leur dit-elle. « Nous reprendrons les Isles Boréales. Au moins en cela nous réussirons. Et une fois là-bas, nous établirons un nouveau bastion, un nouveau foyer pour nous, expatriés de l'Anneau. »

Ils hochèrent tous de la tête, et elle pouvait voir qu'ils trouvaient un peu de réconfort dans ses mots, dans sa résolution.

« Et si le sort d'Argon devait faiblir ? » demanda Godfrey. « Et si ces dragons devaient être libérés ? Comment pourrions-nous les repousser ? »

« Romulus a maintenant l'Anneau », répondit Gwen. « Peut-être sera-t-il content avec ça et ne nous poursuivra pas. »

« Et s'il ne l'est pas ? » insista Aberthol.

« Alors nous n'aurons d'autre choix que de l'affronter. Et ses dragons. »

Les hommes paraissaient préoccupés.

« Mais ma reine, nous ne pouvons gagner », dit Aberthol. « Cela serait nous contre une horde de dragons – et une armée d'un million d'hommes. »

Gwendolyn acquiesça, réalisant qu'il avait raison.

« Pour le moment, laissons-nous parvenir aux Isles, libérer nos frères, et établir un foyer. Prions que le bouclier d'Argon tienne. »

« Et sinon ? » pressa Aberthol. « N'avons-nous pas d'autres options ? »

Gwen se tourna et scruta l'horizon, aussi sombre que son humeur, sachant qu'ils n'en avaient pas.

« Oui », dit-elle. « Nous pouvons faire ce que nous faisons toujours : combattre pour notre honneur – et combattre jusqu'à la mort. »

*

Godfrey et Illepra étaient assis au pont inférieur tandis que la nuit tombait, l'énorme navire se balançant de haut en bas. Godfrey appuya son dos contre le mur pendant qu'Illepra soignait sa blessure, enroulant un bandage autour de son bras encore et encore. Comme il l'étudiait, si proche, il remarqua un changement dans la façon dont elle le regardait. Avant, elle le considérait toujours de manière désapprobatrice – et cependant maintenant, il était surpris de la voir lui sourire, bandant son bras lentement et avec affection, coupant le bandage tendrement, soignant ses blessures avec amour et tendresse.

« Tu as changé », lui dit-elle.

Godfrey la dévisagea, perplexe.

« En quoi ? » demanda-t-il. « C'est drôle, parce que je pensais juste la même chose à propos de toi. »

« Tu n'es plus le garçon que tu étais autrefois », dit-elle. « Tu es un homme à présent. Tu t'es levé et as combattu comme un homme. Tu as risqué ta vie pour d'autres, pour notre cité, et peu d'autres l'auraient fait. Je suis surprise. Je ne me serais pas attendue à cela venant de toi. »

Godfrey rougit, détournant le regard.

« Je ne l'ai pas fait dans le but que tu sois fière. Je ne recherchais pas ton approbation, ou celle de n'importe qui d'autre – en particulier de mon défunt père. Je l'ai fait pour moi-même. Et pour ma sœur. »

« Mais toutefois, tu l'as fait. Je sais que tu n'es pas ton père. Mais je vais te dire quelque chose : je pense que tu vas devenir un homme encore meilleur que ton père ne l'a jamais été. »

Godfrey leva un sourcil, étonné par ses mots.

« Tu te moques de moi », dit-il.

Elle secoua la tête, et son visage se fit sérieux.

« Ton père est né avec un rang et des privilèges », dit-elle. « Il est né pour être roi. De toi, d'un autre côté, on n'attendait rien, étant l'enfant du milieu. Tu y es arrivé par toi-même. Tu n'as pas accepté le statu quo, mais plutôt tu as recherché pour toi-même la meilleure manière de vivre, tu es arrivé à tes conclusions par tes propres mérites. Pas parce que quiconque t'a forcé. Pas parce que quiconque attendait quelque chose de toi. Tu allais sur une piste, puis tu as fait demi-tour, tout seul. Tu as dépassé, qui tu étais. Il est facile de devenir un guerrier quand être un guerrier est tout ce qu'on toujours fait ; c'est bien plus dur, cependant, quand on y arrive plus tard dans la vie, quand on décide de son propre chef que l'on peut être un guerrier, aussi,

comme n'importe qui d'autre. »

Godfrey se sentit touché par ses mots comme il les enregistrerait ; c'était la première fois de sa vie que quelqu'un l'avait couvert d'éloges. Il rougit.

« Il y a bien des guerriers qui peuvent manier une épée et une lance mieux que moi », dit-il humblement. « Je ne serais jamais capable d'égaler leur maîtrise, pas si tard dans la vie. »

Illepra secoua la tête.

« Ce n'est pas le point, et cela seul n'est pas ce qui fait un guerrier », dit-elle. « Il faut de l'honneur. De la volonté. Du sacrifice. Et c'est ce que tu as maintenant. Que tu le voies ou non, je le vois en toi. »

Illepra surprit Godfrey en se penchant soudainement en avant et en l'embrassant sur la bouche. Il ne résista pas.

Et ensuite, après un moment d'étonnement, il l'embrassa en retour.

Ils maintinrent ce baiser pendant un long moment, jusqu'à ce que finalement, Illepra se retire en lui souriant.

« Cela faisait longtemps que je n'avais pas embrassé quelqu'un », dit-elle.

« Alors nous devons le refaire », dit Godfrey avec un sourire, puis il se pencha et l'embrassa à nouveau. Alors qu'ils maintenaient ce baiser, leurs lèvres chaudes se rencontrant dans cette nuit froide, Godfrey oublia rapidement la douleur dans son bras. Pour la première fois depuis aussi longtemps qu'il pouvait s'en souvenir, sur ce navire roulant au milieu de nulle part, il se sentit chez lui dans le monde.

Peut-être, pensa-t-il que ce truc du guerrier n'était pas si mal après tout.

*

Steffen était debout sur le pont du navire, dans la pluie et le vent alors que l'obscurité cédait la place au crépuscule, non loin de Gwendolyn. Il se tenait juste assez loin d'elle pour lui accorder de l'intimité alors qu'elle contemplait la mer, comme si elle cherchait un ami depuis longtemps perdu, serrant Guwayne. Il était resté là-haut longtemps après que les autres soient partis en dessous, incapable de se séparer d'elle, de la laisser là toute seule.

À côté de lui se tenait Arliss, qui était restée avec lui pendant la majeure partie du voyage, comme depuis qu'ils s'étaient rencontrés. Steffen était flatté qu'elle s'intéresse à lui ; il n'avait jamais connu quoi que ce soit de similaire auparavant, et il était submergé d'amour pour elle.

« Elle veut être seule », dit Arliss à Steffen. « Nous devrions aller en dessous, avec les autres. » Sa voix était emplie de préoccupation et d'inquiétude.

C'était un sentiment si étranger à Steffen que d'avoir quelqu'un qui se soucie de lui ; il continuait à douter, si Arliss l'aimait vraiment, ou si lui elle jouait simplement un tour cruel, prétendant juste l'aimer – comme tous les autres dans sa vie l'avaient fait.

Mais plus Steffen avait passé de temps avec elle, plus il pouvait sentir qu'elle était sincère. Elle l'aimait réellement. C'était un sentiment dur à accepter pour lui. Personne dans sa vie ne l'avait jamais, véritablement, inconditionnellement aimé pour qui il était exactement. Il ne savait presque pas comment réagir. Tout ce qu'il savait était qu'il ressentait une irrésistible bouffée d'amour et de gratitude envers elle.

« S'il te plaît, descends, mon amour », lui dit-il. « Tu vas attraper froid et être mouillée ici, aussi. Moi-même je ne peux descendre. Pas avec Gwendolyn en haut. »

« Mais elle t'a pressé d'aller en bas. »

Il haussa les épaules.

« Je n'aime pas l'avoir en dehors de ma vue. Au moins pas quand Thorgrin n'est pas là. Je lui dois une grande dette. »

Arliss hocha de la tête.

« Je comprends. Notre Reine est des plus attachante ; elle m'a acceptée comme une sœur, et je ressens la même loyauté envers elle que toi. Mais aucun danger ne pourrait lui advenir ici. Elle est parmi son propre peuple. Sur un navire, au milieu de l'océan. »

« Je sais », dit Steffen. « Mais c'est mon devoir. Et je prends mon devoir très sérieusement. »

Arliss se cramponna au bastingage, les yeux tournés vers la mer, et Steffen décela de la tristesse sur son visage.

« Qu'y a-t-il, mon amour ? » demanda Steffen.

Elle soupira.

« Quand je pense à l'Anneau, à tout ce que nous avons laissé derrière, c'est accablant. C'est dur à concevoir. Tous ceux que nous avons connus et aimés, tout, entièrement détruit. L'Anneau est maintenant une terre désolée. Comment est-ce possible ? »

Steffen secoua la tête, compréhensif, se sentant vidé lui-même. Il n'y avait rien qu'il puisse dire. Il se remémora sa ville natale, toute sa famille, à présent sûrement morte, et même s'ils n'avaient jamais été bienveillants envers lui, il ressentait quand même de la tristesse.

« N'est-ce pas dur pour toi d'y penser ? » insista-t-elle. « Que la vie ne sera plus jamais la même ? Que nous ne pourrions jamais rentrer chez nous ? »

Steffen regarda vers l'horizon et soupira.

« Pour moi, il ne reste rien derrière », dit-il. « Tout ce que nous avons laissé là-bas chez nous, toutes ces villes de l'Anneau, elles ne détiennent rien pour moi. Quant aux gens qui comptent pour moi, ils sont ici. Nous pouvons réinventer notre ville natale. Il s'agit d'une chance de recommencer une vie à zéro. Tout ce dont je me soucie dans ce monde est mon devoir. Ce qui signifie Gwendolyn. Et maintenant, bien sûr, toi », dit-il en baissant la tête et en rougissant.

Arliss, à l'évidence touchée, le dévisagea et sourit, puis l'embrassa.

Ils maintinrent le baiser pour un long moment.

Elle soupira et regarda vers la mer.

« Les gens avec qui nous avons grandi étaient cruels », dit-elle. « Ils ne méritent pas nos pleurs. Pourtant, une partie de moi se sent coupable. Après tout, nous sommes les seuls à nous être échappés. Et si je n'étais pas venue à la Cour du Roi ? Et si je ne t'avais jamais rencontré ? Je serais morte à présent. »

Steffen contempla fixement l'horizon et réalisa qu'il n'avait pas pensé à cela.

« Je t'aime », dit-elle. « Je te dois la vie. »

Steffen secoua la tête.

« Tu ne me dois rien. Je ne t'ai pas sauvée. Le destin l'a fait. »

« Mais le destin m'a amenée à toi. »

Elle se pencha vers lui, plus près, et Steffen passa un bras autour de ses épaules, la tenant fort, frottant son épaule qui tremblait. C'était une sensation incroyable, de serrer une fille dans ses bras, de se sentir désiré, aimé. Il avait l'impression que sa vie comptait plus qu'avant, et il se sentit moins seul au monde.

« Mon amour, tu trembles », dit-il. « La brume s'épaissit. S'il te plaît. Descends. »

« Seulement si tu promets de me rejoindre. »

« Je le ferais », dit-il. « Assez tôt. »

Arliss se pencha, lui donna un baiser, et descendit rapidement au pont inférieur.

Steffen se retourna vers Gwendolyn. Elle était encore debout là, seule, dos à lui, regardant fixement l'océan, tenant Guwayne. Il se demanda quelles pensées lui traversaient l'esprit.

Steffen ne pouvait pas la laisser debout ainsi, toute seule, frigorifiée. Il se résolut à aller la voir encore une fois, et de l'implorer de descendre. Il savait qu'elle ne le ferait pas, fière et entêtée qu'elle était, et avec tant de choses à l'esprit. Elle avait le sentiment qu'elle devait rester là-haut, il le savait, se sacrifier pour son peuple ; elle l'avait toujours eu. Steffen l'aimait et l'admirait pour cela. Mais il voulait qu'elle soit en sécurité.

Alors que Steffen commençait à s'approcher d'elle, il repéra subitement un mouvement du coin de l'œil. Quelque chose bougeait rapidement dans les ténèbres, de l'autre côté du pont, et son cœur bondit en voyant une silhouette vêtue d'un capuchon noir. Il s'élançait dans l'obscurité et le brouillard, se dirigeant le long du bord du navire – et courant droit vers Gwendolyn.

Steffen vit une lueur dans la lumière, et il se rendit compte, avec effroi, ce dont il s'agissait : une dague. L'homme, réalisa-t-il, était un assassin, une lame brillant dans ses mains, en chemin pour tuer Gwendolyn.

« Gwendolyn ! » cria Steffen.

Steffen se mit à courir, se précipitant vers elle – mais il prit conscience que l'assassin avait déjà une bonne avance sur lui.

Gwen pivota à son cri, et ce faisant, elle vit l'assassin se ruant vers elle.

Elle pressa Guwayne contre elle, puis elle attendit le dernier moment et esquiva le couteau ; l'assassin chargea et la dépassa, manquant de peu, son couteau coupant à travers les airs comme il trébuchait de l'autre côté de la proue.

C'était tout le temps dont Steffen avait besoin. Il s'élança vers l'avant alors que l'assassin se retournait, et sans hésitation, il dégaina son épée et la plongea à travers son cœur.

L'homme cria, haletant, du sang glougloutant de sa bouche et de sa gorge, et s'effondra dans les bras de Steffen, comme s'il le prenait dans ses bras. Steffen le lâcha, et l'homme s'effondra sur le pont, mort.

Des cors d'alerte sonnèrent sur le pont, et en quelques instants des douzaines de chevaliers, menés par Kendrick et Godfrey, se précipitaient hors des cales du navire, se ruant vers Gwendolyn, qui se tenait là, blême.

« Est-ce que tu vas bien ? » lui demanda Kendrick, le souffle court. Il baissa le regard sur le corps mort avec horreur, puis chercha dans toutes les directions la trace d'autres agresseurs. Mais il n'y en avait aucun.

Gwendolyn acquiesça.

Kendrick se baissa et mit l'assassin mort sur ses pieds. Il tira le capuchon en arrière et examina son visage avec dégoût.

« Un des hommes de Tirus », dit Godfrey, s'avançant. « Un espion. »

Kendrick le souleva haut et le lança par-dessus le bord du navire. Ils regardèrent son corps faire des éclaboussures dans l'océan et être rapidement emporté par les vagues.

« Steffen m'a sauvé la vie », dit Gwen.

Tous les yeux se tournèrent vers Steffen, et il rougit de l'attention, regardant ses pieds.

« Tu es un véritable soldat », lui dit Kendrick, plaçant une main reconnaissante sur son épaule. « Notre famille t'est grandement redevable. »

Gwendolyn lui fit face.

« Je te dois la vie, une fois encore », dit-elle. « Et cette fois-ci, la vie de mon enfant, aussi. Tu es plus qu'un serviteur. À partir d'aujourd'hui, tu es un chevalier. »

Steffen rougit sous le choc.

« À genoux », dit-elle.

Il le fit, puis elle prit l'épée de Kendrick et toucha l'extrémité de chacune de ses épaules.

« Et relève-toi, sire Steffen », dit-elle.

Steffen se releva lentement, alors que les hommes autour de lui une acclamation approbatrice, chacun se précipitant en avant pour lui donner une tape dans le dos. Il semblait que le monde tourbillonnait autour de lui ; il n'avait jamais anticipé quoi que ce soit de tel dans sa vie.

L'orage se leva, et Steffen se joignit aux autres alors que tous, Gwendolyn incluse, passaient au pont inférieur, et en route, il jeta un dernier long regard à l'océan déchaîné, et se demanda quels autres dangers ce périple

leur réservait.

CHAPITRE VINGT-DEUX

Thor était étendue sur le dos dans la boue, les yeux levés vers Andronicus, qui levait sa hache de guerre des deux mains et s'apprêtait à le couper en deux.

Thor sentait la haine de son père envers lui, sa rage, sentait qu'il était sur le point d'être détruit – et pire que tout, il savait que tout ceci était de sa propre création. Il savait que tout ce qu'il voyait devant lui n'était qu'un reflet de sa propre conscience, et pourtant il ne pouvait pas l'arrêter. Il mourrait là, dans cet endroit, et tout cela à cause de son propre subconscient, de pires de ses propres peurs.

Thor ferma les yeux et s'efforça d'invoquer son pouvoir intérieur. Il fit appel à toutes ses séances d'entraînement avec Argon, entendit ses mots résonner dans ses oreilles.

Tu es plus fort que n'importe quel mal dans l'univers. Toi et l'univers n'êtes pas distincts. Ne lutte pas contre l'énergie autour de toi. Et plus que tout, ne lutte pas contre toi-même.

Tant de fois Thor avait entendu les mots Argon, avait essayé de méditer sur leur sens, s'était entraîné et avait essayé de les appliquer. Parfois il avait réussi, et d'autres fois non. Thor n'avait jamais obtenu une parfaite maîtrise sur ses pouvoirs, sur l'univers. Alors qu'il se concentrait, allait au plus profond de ses entrailles, Thor prit conscience qu'il y avait toujours quelque chose en lui qui le retenait ; il n'avait jamais complètement adopté ses pouvoirs. Il n'avait jamais vraiment accepté qui il était. Toujours il avait considéré ses pouvoirs comme étant séparés de lui-même. À présent, pour la première fois, il se rendit compte que lui et ses pouvoirs n'étaient qu'un. Ils étaient liés à la trame même de son être.

Thor sentit un accès de force et réalisa qu'il était fier d'assumer ses pouvoirs, fier de qui il était.

Thor ouvrit ses yeux et vit la hache s'abattant vers lui – mais cette fois-ci, c'était différent. Été fois-ci, il vit tout au ralenti ; cette fois-ci il en faisait partie, et n'en était pas séparé. Et alors qu'elle s'abattait, Thor sentit soudainement qu'il avait le contrôle sur son esprit. Il roula hors de la trajectoire, et en même temps, il transforma la boue sous lui en eau, la hache d'Andronicus plongea, le manquant de peu, et à la place disparut dans la flaque d'eau.

Andronicus trébucha vers l'avant alors que la hache s'enfonçait, et il tomba tête la première dans la boue.

Thor se remit sur pied dans le paysage boueux, et son intuition prit le dessus. Au lieu de chercher une arme, au lieu de passer les alentours au peigne fin, Thor sentit qu'il pouvait changer son environnement à sa convenance. Il pouvait le contrôler.

Thor pivota et ses yeux se braquèrent sur l'Épée de Destinée, toujours

enfoncée dans la boue. Pendant qu'Andronicus se remettait sur ses pieds, Thor marcha tranquillement vers l'épée, posa doucement les deux mains sur la garde, et ferma les yeux. Il sentit son pouvoir palpitant, courant à travers ses veines.

Je brandirais cette épée. Je la brandirais car moi et l'épée ne sommes pas séparés. Moi et l'épée sommes un.

Thor, yeux fermés, entendit le son distinct du métal, sentit la vibration dans ses mains, et il leva les yeux pour se voir lui-même tenant l'épée au-dessus de sa tête, étincelant au-dessus de lui. Sa vieille amie était de retour dans sa main.

Andronicus chargea et donna un coup de hache, et Thorgrin fit calmement un pas de côté et trancha, coupant la hache d'Andronicus au milieu de sa hampe. La tête de la hache se détacha et vola dans la boue, alors qu'Andronicus tenait, inoffensif, l'autre moitié.

Andronicus trébucha au-delà de Thor, puis retrouva son équilibre, pivota et lui fit face. Cette fois-ci, Andronicus affrontait Thor avec crainte, de la peur dans ses yeux, comme il regardait Thor brandissant l'Épée de Destinée. Thor se sentait plus puissant que jamais. Il avait l'impression d'avoir enfin un contrôle total sur son environnement.

« Tu es mon père », dit Thor. « Mais cela ne veut pas dire que je suis ton fils. Nous choisissons nos pères. Nous avons le pouvoir de choisir. Et je ne te choisis pas. »

Thor chargea et laissa échapper un grand cri de guerre alors qu'il abattait l'Épée de Destinée sur Andronicus, déterminé à l'anéantir une bonne fois pour toutes. Andronicus leva sa hampe pour se défendre, et Thor la coupa en deux, la lame continua vers le bas et entailla le torse d'Andronicus, faisant couler le sang.

Andronicus hurla de douleur à cause de la blessure et trébucha, atterrissant sur son dos.

Alors qu'Andronicus était étendu là, saignant, Thor se tint par-dessus lui, brandissant l'épée. Andronicus leva les yeux vers lui tandis que Thor levait l'épée pour l'achever.

Subitement, pourtant, la vue devant Thor changea, et pour la première fois, Thor se sentit incertain. Le visage d'Andronicus se transformait sous les yeux de Thor. Il commença à se rapetisser, ses corps et visage grotesques se muèrent en un qui était très humain.

Quand la transformation fut achevée, Andronicus était un homme normal, un guerrier fier et noble, portant l'uniforme royal et le cimier des MacGils. Le frère aîné du Roi MacGil. Il ressemblait au Roi MacGil, et il ressemblait étrangement à Thor.

Andronicus leva une main vers Thorgrin.

« Me voilà », dit-il. « Tu me vois. Je suis l'homme qui fut autrefois ton père. Avant que je change. Je suis l'homme que ta mère a rencontré et de qui elle est tombée amoureuse. C'est moi, ton père d'origine. Sauve-moi,

Thorgrin. Sauve-moi pour toujours. »

Thor hésita. Il sentait que quelque chose n'allait pas, et pourtant il ne pouvait pas laisser son père juste là, blessé. Donc Thor se baissa, saisit sa main, et le tira sur ses pieds.

Comme il faisait cela, son père empoigna son bras si fort qu'il lui fit mal, et il ne voulait pas lâcher prise. Thor essaya de se libérer, mais il ne pouvait pas. Andronicus sourit, tira une dague cachée dans sa ceinture, et poignarda Thor dans la poitrine.

Thor eut le souffle coupé quand la lame le transperça, ressentant une douleur au-delà de ce qu'il n'avait jamais senti. Il avait été trompé, et il prit conscience qu'il était en train de mourir.

Alors que Thor sentait son monde décliner, la tête légère, faible, il s'obligea à se concentrer. Il savait qu'il pouvait arrêter cela. Il savait qu'il avait le pouvoir de transcender le plan physique, de trouver un autre moyen. Ce pays le forçait à devenir meilleur que lui-même, à employer des pouvoirs qu'il n'avait jamais eus auparavant.

Thor ferma les yeux et somma l'univers d'extraire la lame de son torse.

Soudainement la lame sortit, et Andronicus fit un pas en arrière, la tenant, semblant stupéfait. Thor utilisa l'énergie de l'air pour soigner sa blessure, pour arrêter le sang. Pendant qu'il fermait les yeux il plaça ses paumes sur sa poitrine, ses mains flamboyantes d'un pouvoir irréel et de chaleur, et quand il les éloigna, sa blessure était complètement guérie.

Andronicus le fixa en retour du regard, bouche bée de stupéfaction.

Thor leva l'Épée de Destinée une fois encore, et cette fois-ci, il la planta dans le sol à côté de lui, s'en séparant. Pour la première fois, il se rendit compte qu'il n'en avait pas besoin. Il était plus sorcier qu'humain. Il était un Druide après tout. Il avait le pouvoir de l'univers tout entier au bout de ses doigts, et était plus puissant que n'importe quel morceau de métal.

« Je n'ai pas besoin d'épée pour te tuer, Père. J'ai seulement besoin du pouvoir de mon esprit. Tu n'existes que dans les niveaux les plus profonds de mon âme. À part cela, tu es impuissant. »

Thor braqua alors une seule paume vers son père, et ce faisant, un orbe de lumière fut émise à travers et l'engloutit. Andronicus cria alors qu'il volait vers l'arrière dans les airs, les cris s'estompant tandis qu'il s'éloignait de plus en plus, à la vitesse de la lumière, volant vers l'horizon, avant de disparaître complètement ;

Alors que Thor se tenait là dans le silence, brusquement le brouillard tout autour de lui se leva. Les cieux s'ouvrirent, le soleil en sortit, et lentement, le paysage devant lui se métamorphosa. La boue se mua en herbe, de couleur vive, brillante, éclatante, les arbres morts fleurirent, et des oiseaux apparurent, chantant. L'hiver se transforma en été, la dévastation en abondance.

Alors que Thor regardait vers l'horizon, il ne vit plus le vide. À la place, il vit, au loin, un château, perché au bord d'une falaise, une grande

passerelle y menant.

Il sentit son cœur battre en reconnaissant l'endroit de ses rêves alors qu'il savait, tout simplement il savait, que sa mère lui montrait la voie.

CHAPITRE VINGT-TROIS

Alistair marchait côte à côte avec la mère d'Erec, bras dessus bras dessous, la mère d'Erec souriant alors qu'elles montaient le long des promenades bordées de cuivre au bord de falaises. Alistair avait été bouleversée par oh combien sa mère avait été gentille avec elle, si charmante, la recueillant comme si elle était sa propre fille. Alistair n'avait jamais rencontré sa mère, et avait toujours voulu une mère dans sa vie – et durant le peu de temps qu'elle avait passé avec la mère d'Erec, elle avait déjà pris conscience à quel point cela pouvait être agréable. Une part d'elle se sentait complète, qui ne l'avait pas été auparavant.

Alors qu'elles marchaient, une douzaine de serviteurs les suivant, éventant la Reine, elles atteignirent le bord du plateau, délimité par une haute balustrade de cuivre, et Alistair regarda au-delà, frappée d'admiration par la vue. C'était comme si le monde entier était étendu sous elles. Dans les vallées en contrebas Alistair vit des milliers d'habitations, la plupart étincelantes avec des toits de cuivre, tels des milliers de points lumineux réfléchissant le soleil. Les îles étaient si fertiles, malgré leur terrain montagneux, des vignes plantées sur les falaises, les collines, des vergers de fruits trop mûrs s'épanouissant partout, ajoutant de la couleur à la ligne d'horizon, s'accrochant à la vie sur les terrains pentus. L'odeur de leurs fleurs âcres flottait lourdement dans les airs.

« Il s'agit d'un des plus hauts points de l'île », dit doucement la mère d'Erec à côté d'elle, contemplant elle-même. « De là-haut tu peux voir la capitale tout entière, et même les villages serrent le rivage. Tu peux aussi voir une partie du Tatrazen, où le grand brouillard s'attarde dans la vallée. »

Alistair suivit son doigt et vit, en contrebas, de magnifiques villages construits le long des côtes, planant au-dessus des sables blancs, des eaux vertes et bleues se brisant contre eux. Une brume planait sur les îles, et l'air était le plus frais qu'elle ait jamais respiré, empli de l'odeur de l'océan et des fleurs d'oranger. Le soleil brillait ici si fort, elle sentait sa caresse, ses rayons réchauffant tout son corps.

Alistair se sentait entourée ici, profondément détendue dans ce lieu. Elle était surprise. Elle s'était attendue à se sentir désorientée sur ce nouveau terrain, à ce que l'Anneau lui manque ; mais pour quelque raison, ici dans les Îles Méridionales elle se sentait plus chez elle que jamais.

« Votre île est très belle », dit Alistair. « Merci pour votre bienveillance. »

La mère d'Erec esquissa un grand sourire et enroula un bras autour des épaules d'Alistair, l'étreignant.

« Tu es la bien-aimée d'Erec », dit-elle, « ce qui signifie que tu es une fille à mes yeux. Je t'aimerais toujours, tout comme il t'aime. Tu peux venir me voir pour n'importe quoi. »

Alistair sourit, se sentant si bien d'être adoptée par une mère pour la première fois de sa vie. Elle se sentait aimée ici, et son amour pour Erec, si cela était possible, semblait encore plus fort.

« Es-tu prête pour l'eau sacrée ? » demanda-t-elle.

Alistair la regarda, déroutée.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Sa mère pointa du doigt.

Alistair pivota et vit, près du bord de la falaise, un grand creux dans le marbre lisse, dans lequel se trouvait une source gazeuse, de la vapeur en montant. Dedans était assise la sœur d'Erec, Dauphine, dos à elles, la tête reposant contre la pierre et les bras ouverts alors qu'elle contemplait la vue sans fin sur l'île.

« C'est la tradition ici que les femmes s'immergent hebdomadairement dans ces eaux. Elles sont très relaxantes, et on dit qu'elles contiennent des éléments purifiants. Une future mariée s'immerge toujours le jour précédent son mariage. On dit que cela porte chance. »

Alistair la dévisagea, yeux grand ouverts, se demandant si elle avait entendu correctement.

Sa mère hocha de la tête en retour.

« C'est bien cela. Demain tu seras mariée. »

Le cœur d'Alistair se mit soudain à battre la chamade.

« *Demain ?!* » dit Alistair, déconcertée. « Mais je n'ai pas eu le temps de...je n'ai même pas préparé... »

Sa mère sourit et tendit une main.

« Ne t'inquiète pas », dit-elle. « Tes robes ont été préparées. Il y a un grand choix pour toi parmi lequel tu pourras choisir, ainsi que les plus beaux bijoux dans notre chambre forte. Notre peuple s'est préparé pour cela depuis des lunes. Ce sera le mariage le plus spectaculaire que tu aies jamais vu. »

Alistair était sidérée. D'un côté, elle était ravie de réellement se marier avec Erec ; mais encore une fois, elle n'avait aucune idée que cela arriverait si tôt, et elle n'avait même pas eu le temps de se préparer mentalement pour le plus grand jour de sa vie. »

« Mais pourquoi si soudainement ? » demanda Alistair. « N'aurais-je pas dû aider à préparer ? »

La mère d'Erec secoua la tête.

« Nous dans les Îles Méridionales sommes superstitieux autour des mariages. Nous croyons qu'ils doivent avoir lieu immédiatement. Il est dans notre coutume que quand une future mariée a reçu une proposition, elle soit mariée d'emblée. Nous sommes un peuple qui ne retarde pas, qui donne suite instantanément à ce qu'il engage. C'est une des nombreuses coutumes et particularités que tu apprendras à propos de nous. J'espère que cela ne t'offense pas ? »

Alistair eut un grand sourire en repensant à tout cela. Ils étaient en effet un peuple inhabituel, toutefois elle n'était pas dérangée par leurs coutumes ;

elle pensait qu'ils étaient excentriques, et elle les appréciait. Et l'idée de se marier avec Erec remplit immédiatement son cœur d'amour. Elle était si reconnaissante envers eux pour tous les préparatifs qu'ils avaient entrepris.

Alistair secoua la tête.

« Au contraire », répondit-elle. « Je serais ravie d'épouser votre fils. Même si cela avait lieu à ce moment même. »

Sa mère sourit en retour, elle se tourna et commença à mener Alistair vers les sources chaudes.

« Dauphine », appela-t-elle sèchement, une dureté dans son ton à laquelle Alistair ne s'était pas attendue. « Tourne-toi vers nous. Lève-toi et accueille ta belle-sœur. »

Dauphine pouffa, gardant le dos tourné vers elles, les ignorant encore.

« Dauphine, m'as-tu entendue ? » insista sa mère.

Progressivement, Dauphine se leva des eaux. Elle était entièrement nue, et elle se mit debout et se tourna, leur faisant face, inexpressive. Alistair rougit et détourna le regard. Dauphine se tint là et la regarda froidement de haut.

« Considère-toi comme accueillie », dit-elle, puis elle se retourna et s'assit à nouveau dans l'eau.

Alistair se demanda, encore une fois, quels étaient les problèmes de Dauphine ; elle semblait être une personne troublée. Soit ça, ou tout simplement elle haïssait réellement Alistair.

Des serviteurs se précipitèrent en avant et aidèrent la Reine et Alistair à se déshabiller, leur donnant des robes alors qu'ils les menaient aux sources.

Quand Alistair descendit les marches de pierre dans l'eau chaude, cela fit tant de bien, l'eau chaude bouillonnant tout autour d'elle, remplie d'une lotion qu'elle ne reconnaissait pas, pénétrant dans ses muscles, la faisant se sentir complètement détendue. Alistair contempla le paysage infini, perchées comme elles étaient sur le bord de la falaise, les douces brises la caressant, et elle eut l'impression de flotter au paradis.

« Dauphine », dit sa mère, « soit courtoise envers notre nouvelle invitée. Dans quelques heures seulement, elle sera ta Reine. »

« Elle *ne* sera *pas* ma Reine », dit Dauphine, énergique.

« Elle le sera », insista sa mère. « Elle est la fiancée d'Erec. Si tu ressens un peu d'amour pour lui, alors tu seras bienveillante envers elle. »

Dauphine ferma les yeux et secoua la tête.

Alistair était assise là, se sentant mal à l'aise, ayant l'impression d'être la cause de toute cette contrariété, sa relaxation disparut.

« Tu déshonores ta famille et la traitant si rudement », pressa sa mère. « Et tu ne devrais pas être assise sur la chaise centrale. Elle est réservée aux futures épouses. »

Dauphine ouvrit les yeux, tempétueuse, et lança un regard furieux à sa mère.

« Elle a une langue. Elle peut parler pour elle-même. »

Alistair rougit, ne voulant pas être prise entre elles deux, n'étant pas

une personne conflictuelle. Alistair réalisa combien Dauphine la haïssait et elle ne comprenait pas pourquoi.

« Tu peux t'asseoir partout où tu veux », dit Alistair. « Je ne souhaite pas de siège spécial pour moi. »

« Là, Mère. Nous avons parlé. » dit Dauphine d'un ton brusque. « Est-ce assez pour toi ? »

Sa mère secoua la tête, furieuse.

« Ton père aurait honte de toi. »

Dauphine soupira, se leva brusquement, et sortit comme un ouragan des sources chaudes, dans des éclaboussures d'eau. Elle se précipita en haut des marches, nue, envoyant balader la robe que les serviteurs voulaient lui donner, et s'éloigna en trombe du plateau.

« Dauphine, reviens ici ! » cria sa mère.

Mais elle disparut rapidement de la vue.

Sa mère rougit en regardant Alistair.

« S'il te plaît, pardonne son impolitesse. Ce n'est pas représentatif de notre peuple. J'ai peur de ne pas l'avoir élevée aussi sévèrement que je l'aurais dû. »

Alistair secoua la tête.

« S'il-vous-plaît, ne vous excusez pas. »

« C'est juste qu'elle est très attachée à Erec. Elle l'a toujours été. Et elle ne l'a pas vu durant tant d'années. »

« S'il-vous-plaît, ne vous excusez pas pour elle. Vous avez été une hôte des plus bienveillante, et je suis honorée de vous avoir en tant que belle-mère. »

Sa mère sourit, tristement, puis ensemble elles se rassirent et fermèrent les yeux.

Brusquement, juste alors qu'Alistair commençait à se détendre dans le silence, à travers tout le pays s'éleva le son de cloches sonnantes. Ce fut suivi par une énorme acclamation en contrebas.

Le bruit s'éleva, de plus en plus fort, et Alistair ouvrit les yeux, alarmée.

« Que se passe-t-il ? » interrogea-t-elle, se demandant combien d'autres étranges coutumes ces gens possédaient. Cela ressemblait à une grande célébration.

La mère d'Erec ouvrit les yeux et esquissa un grand sourire. Elle rit et tendit les mains vers le ciel.

« Ce sont les cloches de la mort », expliqua-t-elle. « Mon mari, il est mort ! »

Elle rit encore et encore, à l'évidence remplie de joie.

Alistair la dévisagea, perplexe.

« Alors pourquoi tout le monde est-il en train de célébrer ? » demanda-t-elle. « Pourquoi êtes-vous en train de sourire ? »

Sa mère soupira et la regarda.

« Dans les Îles Méridionales, la mort n'est pas quelque chose que l'on pleure. Elle doit être fêtée. Il nous est interdit de faire le deuil ici. À la place, nous célébrons la vie. En fait, pour nous, c'est la plus grande raison de festoyer. »

Les coches sonnaient et sonnaient, et alors que les hourras s'élevaient dans une fièvre, Alistair réalisa à quel point cet endroit était étranger, et combien en effet il lui restait à apprendre à propos de ce pays.

CHAPITRE VINGT-QUATRE

Thor se tenait devant la passerelle, retenant son souffle pendant que de froides rafales de vent giflaient son visage. Au loin, de l'autre côté de l'allée, il vit de grandes falaises s'élevant dans le ciel, et perché sur le bord, un vieux château, ses portes luisantes d'or.

Le château de sa mère.

Le vent hurlait alors qu'il se tenait là, considérant la vue, la vue de ses rêves, avec un mélange d'attente et d'inquiétude. La passerelle était étroite, glissante avec les embruns de l'océan et une brume en suspension, et en dessous, la chute vers l'océan déchaîné et les falaises était de plusieurs centaines de mètres. C'était une chute mortelle.

Thor contempla la vue avec un sentiment d'émerveillement. Il y avait de la magie dans l'air ici, il pouvait le sentir. Ce monde tout entier semblait surréel ; c'était le paysage de ses rêves, qui avait pris vie, des rêves qui l'avaient hanté toute sa vie. Et maintenant c'était réel.

Ou était-ce réel ? Était-ce seulement une autre création de son esprit ?

Thor ne pouvait plus être sûr. Mais cela semblait être plus réel à ses yeux que tout ce qu'il avait vu. Certainement plus réel qu'un de ses rêves. Et maintenant qu'il était là, à l'intérieur de son rêve, il n'était pas sûr de comment cela se terminerait.

Thor savait que sa mère était là, à l'autre bout de cette passerelle, dans ce château ; il pouvait le sentir. Il se sentit tremblant, excité au-delà de l'entendement de poser enfin les yeux sur elle – et nerveux. À quoi ressemblerait-elle ? Serait-elle bienveillante et aimante envers lui comme elle l'avait été dans ses rêves ? Serait-elle heureuse de le voir ?

Et puis il y avait la pire pensée de toute, celle que Thor était effrayé d'envisager : et si elle n'était pas là du tout ?

Thor savait que rester là debout, patientant, ne lui ferait aucun bien. Le temps était venu.

Thor se prépara mentalement et fit un premier pas sur la passerelle ; ce faisant, le vent hurla. Il de trébucha immédiatement sur le sol glissant, puis retrouva son équilibre. Il fit plusieurs autres pas, prudent.

Le bruit des vagues se fit plus fort, et Thor baissa les yeux et les vit, se brisant contre les rochers, la brume s'élevant dans les airs, portée par le vent. Il fit un autre pas, puis un autre, et ce faisant, il ne put s'empêcher d'avoir le sentiment de laisser un monde derrière et de pénétrer dans un nouveau. Il avait l'impression de marcher dans les véritables profondeurs de son subconscient.

Thor prit de l'élan, marchant de plus en plus vite, et bientôt il fut à mi-chemin. Il savait que cela ne pouvait pas être aussi facile. Il commença à se demander quels autres tests pourraient l'attendre, quelles autres choses son subconscient pourrait créer.

Il l'avait à peine pensé, quand apparut là devant lui une silhouette

solitaire. Thor cligna des yeux plusieurs fois avant de réaliser qu'il s'agissait de son père adoptif, l'homme qui l'avait élevé là-bas dans son village natal, l'homme qui avait été si cruel envers lui. Derrière lui apparurent soudainement, aussi, les trois frères adoptifs de Thor.

Thor réalisa que son esprit le ramenait à son enfance, à ses premiers jours, c'est un autre obstacle pour lui. Il écrit et, réalisa-t-il, tous les gens dans sa vie qui avait toujours essayé de le rabaisser, les derniers obstacles l'empêchant d'aller où il le voulait.

« Tu n'iras pas plus loin », dit son père adoptif. « Tu n'es pas digne. Et seuls ceux dignes d'estime peuvent traverser ici. »

« Qui es-tu pour me dire que je ne suis pas digne ? » répondit Thor, prenant enfin position contre cet homme, comme il ne l'avait pas fait durant sa vie entière. L'incapacité de Thor à se défendre lui-même, à s'exprimer, à dire à cette figure paternelle comment il se sentait réellement, avait été une de ses sources principales de déceptions en toute sa vie durant. Maintenant, enfin, il rassemblait le courage.

Les trois frères de Thor se renfrognèrent derrière lui pendant que le père de Thor se tenait là, mains sur les hanches, provoquant.

« Si tu penses que tu peux traverser ici, Thorgrin, tu devras me passer de moi. »

Son père chargera, et il était plus rapide que ce Thor avait réalisé. Thor tendit la main pour saisir l'Épée de Destinée, et fut horrifié de voir qu'elle avait disparue.

Thor, sans défense contre la charge de son père et réagissant trop tard, se retrouva plaqué par lui, mis au sol. Tous deux glissèrent le long de l'étroite passerelle.

Thor glissa droit vers le bord, quand soudainement il tourna et jeta son père par-dessus, luttant avec lui, il était au volant d'avant en arrière alors qu'ils dérapaient.

Thor atterrit finalement sur son père, le clouant au sol, l'étouffant, alors que son père l'étouffait en retour. Thor entendit ses trois frères se précipitant vers lui, entendit chacun d'eux tirer leurs épées, chacun sur le point de poignarder Thor dans le dos.

Thor ferma les yeux.

Vous n'êtes pas réels. Vous n'existez pas vraiment. Vous êtes mon subconscient. Vous êtes mes doutes et mes peurs. Tout ce que je vois autour de moi, tout dans le monde, est moi. Cela vous donne du pouvoir. Et maintenant, je vais arrêter de vous donner ce pouvoir.

Thor convoqua sa partie la plus profonde pour se forcer à devenir plus fort, à se battre dans se battre, à mener une guerre sans armes. Il était temps, réalisa-t-il, de rendre son esprit plus fort que son corps.

Thor sentit une vague de chaleur l'envahir, sentit son monde se changer en un blanc aveuglant, et quand il ouvrit les yeux, il se retrouva à empoigner non pas le cou de son père, mais la boue sur la passerelle au-dessous de lui.

Son père avait disparu.

Thor pivota, et vit que ses frères étaient partis, eux aussi. Tout ce qu'il restait était le hurlement du vent, et des vagues de brume, tourbillonnant.

Thor expira, puis lentement se remit sur pieds. Il continua à marcher le long de la passerelle, se faisant des reproches à lui-même pour garder son esprit fort. Il était en train de devenir, il le savait, son propre pire ennemi. Ce périple tout entier à travers le Pays des Druides avait été une seule longue quête pour maîtriser son esprit et cela, commençait-il à réaliser, était la plus dure des batailles. Thor préférerait plutôt affronter seul une armée entière. Son esprit pouvait l'entraîner dans les plus profonds et plus sombres endroits à l'improviste, et il n'avait pas encore le contrôle dont il avait besoin pour l'empêcher d'aller là-bas. Comment obtenait-on le contrôle ? se demanda-t-il. C'était une lutte, réalisa-t-il, qu'il devrait poursuivre pour s'entraîner à le maîtriser.

Alors que Thor marchait, les rafales de vent le déstabilisant, il décida qu'il pouvait utiliser le pouvoir de son esprit pour diminuer celui du vent. Il commençait à voir comment il n'était qu'un avec la nature, l'univers, avec tout autour de lui. Le vent se calma, et il se tint plus droit, marcha plus fièrement, eut un meilleur équilibre alors qu'il continuait le long de la passerelle. Il sentait l'univers converger tout autour de lui, ses appuis se faisant plus sûrs.

Thor était ébahi de réaliser qu'il était en train d'approcher de la fin de la passerelle. Quand il ne fut qu'à quelques mètres de la fin, de la falaise sur laquelle le château de sa mère était élevé, soudainement, une silhouette de plus se tint devant lui, bloquant le passage.

Thor cligna des yeux plusieurs fois, essayant de comprendre qui il voyait devant lui. Cela n'avait aucun sens. Lui faisant face se trouvait un ennemi formidable, portant une armure différente d'aucune autre que Thor ait vu.

Debout là, en face de lui, était *lui*.

Thorgrin.

Thor fixait en retour l'exacte réplique de lui-même, un guerrier féroce et redoutable, qui se tenait là, prêt pour la bataille, tenant l'Épée de Destinée au côté. Il examina ce guerrier et tenta de comprendre s'il était réel, ou juste une autre création de son esprit. Comment pouvait-il y avoir un autre lui dans l'univers ?

« Pourquoi me bloques-tu de l'entrée de ma mère ? » demanda Thor.

« Parce que tu n'es pas digne » vint la réponse.

« Pas digne de rencontrer ma propre mère ? » demanda Thor.

Le guerrier le fixait du regard, impassible, inébranlable.

« C'est un château pour les initiés », répondit-il. « Seuls les plus puissants peuvent entrer. Je suis le gardien. Tu devras me passer dessus. »

Thor le dévisagea, perplexe.

« Mais tu es moi », dit Thor.

« C'est toi-même que tu n'as pas encore conquis », vint la réponse.

Le guerrier chargea brusquement, soulevant l'Épée de Destinée et l'abattant vers la tête de Thor.

Thor sentit quelque chose dans sa paume, il baissa les yeux avec joie pour se rendre compte que, lui aussi, maniait la même Épée de Destinée.

Thor la leva et chargea lui-même.

Les deux épées se rencontrèrent au milieu, s'égalant parfaitement, des étincelles jaillissant partout. Thor attaqua, frappant à gauche et à droite, et le guerrier imita chaque coup, geste pour geste. Quoi que fasse Thor, le guerrier le faisait exactement, et Thor réalisa rapidement que c'était vain ; il n'y avait aucun moyen qu'il puisse gagner. Ce guerrier savait ce qu'il savait. Il anticipait ses mouvements, et il n'y avait aucun moyen de le battre.

Ils allèrent d'avant en arrière, Thor essoufflé, ses bras et ses épaules se fatiguant, jusqu'à ce que soudainement, alors que Thor frappait, le guerrier fit quelque chose à laquelle Thor ne s'attendait pas : il se pencha en arrière et donna un coup de pied au torse de Thor.

Thor s'envola, glissant sur le côté, le long de la passerelle, jusqu'au bord. Il continua de dérapier sur son armure lisse, incapable de s'arrêter, craignant de passer par-dessus le bord.

Thor paniqua alors qu'il glissait par-dessus le bord, et commença à tomber.

Soudainement, le guerrier fut là, empoignant la cheville de Thor, le tenant d'une main, l'empêchant de tomber. Thor regarda en bas par-dessus son épaule et vit l'océan déchaîné en contrebas. Il regarda ensuite vers le haut et vit son reflet le dévisageant, comme s'il débattait si oui ou non il devait l'aider.

« Aide-moi », dit Thor, tenant le bras vers lui, à l'envers.

« Et pourquoi le devrais-je ? »

« Je dois voir ma mère », dit Thorgrin. « Je n'ai pas fait tout ce chemin pour mourir si près. »

« Et cependant tu as perdu la bataille », dit le guerrier.

« Mais j'ai perdu contre moi-même. »

Il secoua la tête.

« Je suis désolé », dit le guerrier. « Tu n'es pas encore assez fort. »

Tout d'un coup, le guerrier lâcha.

Thor hurla alors qu'il se sentait tomber en arrière, dans les airs, pieds par-dessus tête, ses cris résonnant dans le canyon tandis qu'il plongeait vers l'océan, les rochers, et une mort certaine en bas.

CHAPITRE VINGT-CINQ

L'aube se leva inhabituellement calmement sur les Isles Boréales, alors que Reece, Stara, Matus, et Srog étaient à bord, faisant face à l'est, regardant le premier soleil grimper à l'horizon et saluer le jour. Derrière eux se tenait le Commandant Wolfson et ses douzaines d'hommes, tout sur le pont, tous avec les armes parées, tous scrutant l'horizon. Le jour était froid, mais étonnamment dépourvu de nuages, le ciel était strié d'ambre, et comme l'obscurité du petit matin commençait à se dissiper et que le soleil à illuminer le ciel, Reece se demanda ce que tous les autres se demandaient sûrement : quand les Insulaires attaqueraient-ils ?

La tension était si dense, Reece pouvait la sentir dans les airs. Maintenant que l'aube s'était levée, maintenant que la nuit orageuse était derrière eux, Reece était certain que ce n'était qu'une question de temps avant que les navires de Tirus n'arrivent de la pleine mer et les flanque par l'arrière. Ils avaient décidé de se retrancher, et Reece savait que leur cause était perdue. Avec une simple douzaine de navires restants de la flotte de Gwendolyn, il n'y avait aucun moyen qu'ils puissent vaincre ce qui serait sûrement des douzaines de navires, les piégeant là dans ce port.

Reece examina le littoral, et vit les silhouettes de centaines de soldats de Tirus s'aligner, flèches prêtes, préparés à envoyer des flammes sur la flotte s'ils venaient à portée. Ils étaient piégés.

Srog s'avança, mains sur les hanches, contemplant le ciel. Il se tourna et regarda en arrière par-dessus son épaule, vers la haute mer, dans la direction depuis laquelle les navires de Tirus approcheraient probablement.

« Nous devons tenir notre position », dit Srog, « Mais, en même temps, si nous restons là nous serons tués. »

Srog se tenait debout, réfléchissant, et Reece fit un pas en avant et étudia le rivage, pensant lui aussi. Reece savait que Srog avait raison, il savait que quelque chose devait être fait.

« Que voudrait ta sœur que nous fassions ? » demanda Srog à Reece.

Reece ferma les yeux, pensant.

« Elle ne voudrait pas que nous attendions et soyons tués », répondit-il.

« Elle voudrait que nous attaquions – juste comme mon père voudrait que nous attaquions. Il a toujours chéri l'élément de surprise. Une plus petite force attaquant une plus grande : c'est quelque chose à laquelle ils ne s'attendraient pas. Si nous devons tomber, alors nous tomberons hardiment, attaquant, avec l'épée brandie. Pas assis là, attendant d'être détruits. »

Reece ouvrit les yeux et examina le rivage.

« Et étant donné que nous ne pouvons pas naviguer vers la mer, mon père aurait voulu que nous attaquions les rives. »

Srog examina le rivage, perplexe.

« Mais quand nous arriverons à portée, leurs flèches nous

enflammeront », protesta-t-il.

Reece acquiesça.

« Mais si nous bougeons rapidement, ils ne pourront pas tous nous avoir. »

« Et si nous faisons demi-tour et partons en mer ? » demanda Srog.

« Nous pourrions affronter la flotte de Tirus. »

Matus s'avança et secoua la tête.

« Non », dit-il. « La flotte de mon frère nous écrase. Ils sont bien armés et bien entraînés. Ce serait un massacre. »

« Il semble que cela sera un massacre des deux côtés », observa Srog.

Reece examina leurs options, le regard fixe, réfléchissant profondément. Il arriva à une conclusion.

« Mieux vaut mourir à terre que sur mer », dit Reece.

Pendant qu'ils se tenaient là, débattant, soudainement un marin en haut du mat lança de manière pressante :

« Mon seigneur ! Ils sont arrivés ! »

Toutes les têtes se tournèrent, et ils se précipitèrent vers la poupe et regardèrent au-delà : l'horizon était rempli des contours de navires, tous navigant droit vers eux. La flotte de Tirus, en route pour les piéger dans le port. Pour les prendre en étau entre leurs navires et le rivage.

Reece pouvait sentir l'étau se resserrer.

Wolfson opina, décidé.

« Vers le rivage ! » ordonna-t-il. « Il est temps d'attaquer ! »

*

Reece esquiva une flèche enflammée qui siffla à côté de sa tête, le cœur battant alors qu'elle le manquait de justesse. Tout autour de lui les navires s'emplissaient des cris paniqués des hommes, tandis que leur flotte naviguait vers le rivage, droit dans l'essaim de flèches enflammées volant vers eux. Ils accélérèrent leur attaque, des douzaines d'hommes ramaient de toutes leurs forces, essayant d'amener leurs navires plus rapidement jusqu'au rivage.

C'est un effort lent et exténuant, malgré les vagues déferlantes et le courant les aidant à aller vers la terre, et tout autour de Reece, l'air était ponctué par les cris des hommes, pendant que flèches enflammées après flèches enflammées les transperçaient – et pire, commençaient à toucher les voiles et le bois.

Reece et les hommes s'affairaient, tour à tour se précipitant pour éteindre les flammes alors que de nouvelles flèches atterrisaient, et tirant en retour. Reece jeta un œil aux autres navires, et il vit que certains d'entre eux étaient en feu, les flèches ayant touché les voiles trop haut, mettant leurs navires en flammes. Reece regarda autour avec effroi en remarquant que déjà plusieurs de leurs navires étaient la proie des flammes, une flottille en feu navigant vers les rives. Reece se demanda combien de leur flotte, voire un

seul, resterait au moment où ils atteindraient le rivage. Si jamais ils y arrivaient.

Reece se tourna et regarda vers la mer, vers leur échappée, et remarqua la flotte de Tirus en approche ; il sut qu'ils devaient rejoindre le rivage. Il était à seulement cent mètres – mais ils seraient sanglants.

À côté de Reece, Stara se battait courageusement, ne se baissant même pas alors qu'elle se tenait à côté du bastingage et décochait flèche après flèche vers les berges, abattant des hommes de gauche à droite. Comme une flèche enflammée sifflait à côté de la tête de Reece, il lâcha sa rame, attrapa un arc, et la rejoignit, ripostant. Il réussit un tir parfait, à presque cent mètres, et il entendit le cri d'un des hommes de Tirus au loin et le vit tomber sur le sable.

Une flèche atterrit à quelques dizaines de centimètres de Reece, se logeant dans une voile, et les flammes commencèrent à se propager sur le pont ; Reece saisit un seau d'eau et l'arrosa immédiatement. Cela siffla et fuma et par chance il l'éteignit – cependant Reece ne savait pas combien de fois ils seraient encore aussi chanceux.

« Abaissez les voiles ! » ordonna le capitaine.

Des marins se précipitèrent pour exécuter son commandement, juste quand une flèche enflammée en touchait une ; ils tirèrent de plus en plus vite, Reece se hâtant et les rejoignant, et alors que la toile était abaissée, Matus monta et frappa les flammes à mains nues. Il le fit juste à temps, avant que la voile ne prenne feu entièrement ; laissant un grand trou noir en son centre.

Reece sentit la vitesse de leur navire chuter, et Srog regarda la voile abaissée avec inquiétude.

« Cela va réduire notre vitesse ! » hurla-t-il au capitaine.

« Je m'en fiche ! » hurla le capitaine en retour. « C'est mon navire ! Et nous ne partirons pas en feu ! »

Reece, lui aussi, était inquiet à propos de leur allure plus lente – et cependant il se rendit compte qu'il s'agissait d'une décision intelligente, comme le barrage de flèches enflammées se faisait plus dense et que plus de navires dans leur flotte commençaient à prendre feu. Les voiles les rendaient simplement trop vulnérables.

« ABAISSEZ LES VOILES ! FAITES PASSER ! » cria le capitaine aux navires à côté d'eux, et les marins crièrent son ordre au navire suivant, et eux aux navires d'après. Une à une, toutes les voiles de sa flotte commencèrent à tomber. Un des navires ne put les abaisser à temps, et Reece tressaillit en entendant le son affreux de ses hommes hurlant alors qu'ils s'éclairaient dans une grande boule de feu.

Alors qu'ils arrivaient plus près, à présent à environ soixante mètres du rivage, les courants se firent plus forts, les entraînant au milieu des vagues se brisant, et ils reprirent de l'élan. Ils dépassèrent la jetée sur leur droite, et Reece repéra un groupe de soldats, cachés parmi les roches, brusquement se lever et les viser.

Reece vit que Stara était dans leur ligne de feu, et qu'elle n'en avait

aucune idée, comme elle se tenait fièrement et continuait à tirer vers le rivage ; il se tourna et courut vers elle.

« Stara ! » cria-t-il.

Reece sprinta à travers le pont et plongea, la plaqua, et la mit à terre. Ils heurtèrent durement le pont, Stara poussant un cri alors qu'elle se cognait contre le bois. Mais alors tandis qu'ils tombaient, un flèche vola exactement où elle se tenait juste. La flèche transperça l'épaule de Reece à la place, et il cria de douleur.

Reece était étendu là, grognant, regardant Stara, qui le dévisageait, les yeux également écarquillés. Reece pouvait dire à son expression qu'elle réalisait qu'il venait juste de lui sauver la vie.

Il voulait lui parler, mais il avait trop mal ; la flèche enflammée était encore en feu dans son épaule, et Stara, horrifiée, la tapota. Chaque tape faisait encore plus mal à Reece.

« Reste tranquille ! » cria-t-elle. « Je dois la faire sortir ! »

Reece jeta un œil, et vit que la pointe n'était pas complètement enfoncée, seulement de quelques centimètres. Mais même, il avait la sensation qu'elle transperçait son corps tout entier.

« Je ne sais pas si tu devrais— » commença-t-il.

Mais avant qu'il n'ait pu finir les mots, Stara se baissa et tira sèchement la flèche de toutes ses forces.

Reece hurla, du sang jaillissant de la blessure. C'était la chose la plus douloureuse qu'il ait jamais éprouvée ; rapidement Stara tendit la paume et couvrit le sang. Puis elle utilisa ses dents pour tirer une bande de tissu de sa chemise, et l'enroula autour de son épaule plusieurs fois. Plus de flèches sifflaient au-dessus d'eux, et ils s'accroupirent plus bas pour les manquer.

Reece baissa les yeux, sa plaie palpitant, et il vit le bandage suinter de sang. Stara déchira une autre bande et la noua à nouveau.

« Désolée », dit Stara, alors que Reece grimaçait. « Ce n'est pas exactement ce que j'appellerais une touche féminine. »

Il y eut un grand cri et un tumulte à bord, et Reece leva les yeux avec surprise pour voir plusieurs hommes de Tirus montaient d'un bond à bord tandis qu'ils naviguaient plus près du rivage, le long de la jetée de rochers. Reece leva le regard et vit qu'ils étaient à peine à trente mètres du rivage, et les hommes de Tirus étaient alignés, tous bondissants vers les navires. Plusieurs ricochèrent contre le bastingage glissant, criant, dans les eaux ; d'autres s'agrippèrent, mais furent repoussés par les hommes de Reece. Néanmoins assez d'entre eux parvinrent à atterrir à bord, et à se hisser. Ils étaient en train d'envahir les navires.

Reece se remit péniblement sur pieds, avec Stara, leva son épée de son bras valide, et se rua sur les envahisseurs. Il en frappa deux avant qu'ils n'aient pu passer par-dessus le bastingage et les envoya violemment dans les eaux. Un troisième, cependant, atterrit à côté de lui, et il leva son épée s'apprêta à frapper, visant la nuque exposée de Reece. Reece ne pouvait se

tourner à temps pour le parer, et il se prépara mentalement.

Stara se jeta en avant, maniant une longue lance, et poignarda le soldat au torse avant qu'il n'ait pu finir son coup. L'homme cria quand elle l'enfonça vers l'arrière, par-dessus le bastingage, au-delà du navire, et culbutant en arrière dans les eaux.

Reece la regarda, stupéfait, et tellement reconnaissant.

« On dirait que nous sommes quittes », dit-il.

Elle sourit en retour, mais ne s'arrêta pas. Elle se précipita après lui, usa de sa lance dans un spectacle éblouissant, surprenant Reece alors qu'elle balançait la lance de trois mètres encore et encore, l'utilisant comme un bâton, éliminant quatre autres hommes de Tirus tandis qu'ils essayaient de prendre le navire.

Il vint à sa hauteur, contemplant les dégâts, tous les corps flottants dans l'eau, et tous deux se tinrent là, essoufflés, côte à côte.

« Où as-tu appris à lanier une lance comme ça ? » demanda-t-il, impressionné.

Elle haussa les épaules.

« Les femmes des Isles Boréales ne sont pas autorisées à employer des épées. Donc j'ai appris à manier le bâton. Tu n'as pas toujours besoin d'une lame pour tuer un homme. »

Plusieurs autres flèches volèrent au-dessus de leurs têtes, et Reece regarda au-delà du navire pour voir à quel point ils étaient proches du rivage à présent. Des vagues se brisaient tout autour d'eux, et leur navire se soulevait haut et retombait bas, tandis que le courant les entraînait à pleine vitesse à présent, chevauchant les vagues. Ils étaient maintenant à quelque vingt mètres du rivage, et des centaines d'hommes de Tirus, brandissant des épées, décochant des flèches, se précipitèrent pour les accueillir, s'avançant dans les eaux. Ses hommes, ripostant, tombaient de tous côtés. C'était comme marcher vers un mur de feu.

Reece savait que quelque chose devait être fait rapidement – s'ils poursuivaient ainsi, ils seraient tous morts avant d'avoir atteint le rivage.

Reece avait une idée ; elle était audacieuse, et risquée, mais c'était assez fou pour que cela puisse justement fonctionner. Il se tourna vers le capitaine.

« Pouvez-vous y mettre le feu ? » s'écria Reece.

Le capitaine, à quelques mètres, se tourna et regarda Reece comme s'il était fou. Il ne comprenait clairement pas.

« Notre navire ! », cria Reece. « Les voiles ! Allumez-les ! Mettez le feu à tout le truc ! »

« Êtes-vous fou ? » hurla le capitaine en retour. « Donc nous devrions tous partir en flammes et mourir ? »

Reece secoua la tête, venant plus près, empoignant le bras du capitaine avec insistance tandis que les flèches volaient à côté de leurs têtes.

« Nous disposerons des tonneaux d'huile autour du mat central. En

nous rapprochant, nous laisserons ses hommes embarquer à bord du navire. Pendant qu'ils le feront, nous sauterons par la poupe, et quand nous serons en sécurité dans les eaux, nous tirerons nos flèches enflammées et brûlerons notre navire avec les hommes de Tirus à bord ! »

Srog, se tenant non loin, regarda le capitaine, qui le regardait en retour d'un air interrogateur, tous deux incertains quant à savoir si Reece était fou ou un commandeur brillant. Finalement, les flèches sifflant de toute part, ils semblèrent tous deux décider qu'il y avait peu d'autres choses à perdre, voyant qu'une mort certaine les attendait.

Le capitaine acquiesça et commença à aboyer des ordres. Ses hommes se hâtèrent de suivre son commandement, plaçant plusieurs tonneaux d'huile autour du mat, et drapant les petites voiles par-dessus.

Reece dirigea les autres pour se saisir des flèches, enrouler leurs pointes dans des haillons, et les imbiber d'huile, prêtes à être enflammées. Tous, alors qu'il les menait, abandonnèrent leurs positions et coururent vers la poupe du navire, abandonnant la proue pour donner aux hommes de Tirus une ouverture pour embarquer.

Ils se blottirent là à l'arrière, attendant, pendant que le courant les menait de plus en plus près du rivage. Reece observa tandis que les hommes de Tirus commençaient à monter ; comme des fourmis, ils commencèrent à grouiller par-dessus le bastingage de la proue et tomber sur le pont, un après l'autre.

Tous ses hommes, tapis, patientant, étaient nerveux, désireux de sauter hors du navire.

« Pas encore ! » ordonna Reece.

De plus en plus d'hommes de Tirus basculaient sur le navire, emplissant le pont, des centaines d'hommes. Ils commencèrent à courir à travers le bateau quand ils les eurent repérés, dégainant les épées, poussant des cris de guerre, presumant que les hommes de Reece étaient effrayés.

Finalement, alors que le soldat le plus proche n'était qu'à quelques mètres, Reece cria, « Feu ! »

Simultanément, les hommes de la Reine firent feu, déchaînant des douzaines de flèches, enflammées, vers les voiles et les tonneaux d'huile en dessous d'elles. Ils n'attendirent même pas que les flèches atterrisse ; ils suivirent l'exemple de Reece et immédiatement se tournèrent et sautèrent par-dessus l'arrière du navire, dans l'océan.

Quand Reece passa par-dessus bord, il agrippa Stara, et tous deux atterrirent dans l'eau ensemble. L'eau était glaciale, en particulier puisque Reece plongea tête la première, mais il tint la main de Stara, et elle la sienne, et pendant qu'il était sous l'eau, il entendit une formidable explosion qui lui déchira presque les tympanes.

Les pieds de Reece touchèrent le fond – par chance à seulement trois mètres environ – et il rebondit et fit surface pour contempler un spectacle qu'il était sûr de ne jamais revoir un jour. Le navire qu'ils venaient tout juste

d'abandonner était en train d'exploser, explosion après explosion, complètement en flammes, alors qu'un tonneau après l'autre s'embrasait. Cela illumina le mat et les voiles et le pont tout entier et le bastingage, et le tout s'enflamma si vite, il n'y eut pas de temps pour les hommes de Tirus de réagir.

Les cris de centaines d'hommes en feu s'élevèrent. Ils bondirent du navire, en feu, mais il était trop tard pour la plupart d'entre eux.

Reece contemplait la scène avec un profond sentiment de satisfaction. Il avait éliminé des centaines d'hommes de Tirus, et avait sauvé tous ses hommes sur le navire. Ils étaient passés d'une mort certaine, à une chance de se battre.

Reece, flottant dans les vagues, se tourna et regarda le rivage. Empoignant la main de Stara, lui, avec les autres, nagea jusqu'à ce qu'il ait de l'eau jusqu'à la poitrine ; ils commencèrent à patauger, jusqu'à l'estomac, puis leurs genoux, alors qu'ils progressaient dans la forte marée, des vagues se brisant tout autour d'eux, vers les rives.

Mais encore, ils n'avaient pas de refuge sûr. Des centaines de soldats de Tirus en plus, des renforts, apparurent sur le rivage, et ces hommes, épées levées, les chargèrent, pataugeant dans les eaux pour les accueillir.

Reece, des élancements dans son épaule, trempé, frigorifié, de l'eau jusqu'aux genoux, brandit son épée avec son bras valide et se précipita à la rencontre de son premier ennemi. Il para son coup dans un grognement, l'homme faisant deux fois sa taille, se penchant vers lui, puis il fit un pas de côté ; l'homme se précipita en avant dans l'eau, et Reece pivota et le taillada.

Tout autour de lui, ses hommes combattaient au corps-à-corps, soldat contre soldat, essayant de se battre pour chaque pas, de se frayer un chemin jusqu'au rivage. Ils combattaient courageusement, luttant pour leurs vies, pendant que l'air était empli du fracas du métal et des cris des hommes. Ces derniers tombaient dans les deux camps, et rapidement les eaux furent rouges de sang.

Malgré tout plus de soldats de Tirus arrivaient sur le rivage, un flot incessant. À chaque avancée que Reece gagnait, à chaque homme qu'il tuait, encore un autre apparaissait.

Il y eut un chœur de cors, et Reece se retourna pour voir la flotte de Falus arriver sur eux, des douzaines et des douzaines d'énormes navires de guerre, s'approcher rapidement. Ils étaient piégés, pris en étau entre deux ennemis.

Reece sut qu'il mourrait en ce jour ; mais au moins il trouvait du réconfort dans le fait qu'il mourrait sur ses pieds, en soldat, épée à la main, et ne cesserait pas de se battre jusqu'à ce qu'il ne puisse plus soulever ses bras. Il mourrait peut-être – mais il emporterait tous les hommes qu'il pourrait avec lui.

CHAPITRE VINGT-SIX

Comme l'aube paraissait, Gwendolyn se tenait à la proue de son navire, serrant Guwayne, parcourant avec effroi le sombre océan des Isles Boréales. Enfin, la terre apparue – et toutefois, ce n'était pas ce qui avait attiré son regard.

Au lieu de se sentir soulagée de voir la terre, soulagée d'avoir réussi, les yeux se Gwen se posaient sur une vue plus inquiétante : elle voyait des douzaines de navires de guerre, arborant les bannières de Tirus, dos à eux, tous naviguant vers la baie, comme pour attaquer leur propre île.

Au premier abord, Gwen fut confuse. Cela n'avait aucun sens. Pourquoi lanceraient-ils une attaque sur leurs propres gens ?

Kendrick, Godfrey, Steffen, et tous ses conseillers vinrent à ses côtés dans le soleil matinal, tous contemplant la même vue alarmante. Et comme ils naviguaient plus près, alors que Gwen plissait des yeux vers l'horizon, tout cela commença à revêtir une signification. Là, piégés dans la baie, se trouvaient environ une douzaine de navires de sa flotte, plusieurs d'entre eux en feu, des colonnes de fumée noire s'élevant à l'horizon. Les cris d'hommes mourants pouvaient être entendus même de là. Ils étaient pris au piège entre la flotte de Tirus en mer, et ses hommes sur les rives.

Gwen réalisa ce qu'il s'était passé : les hommes de Tirus menaient une guerre totale contre le reste de sa flotte. Et ses hommes, le peu qu'il en restait, étaient en train de se faire massacrer.

En regardant, Gwen éprouva la certitude que son frère Reece était sur un des navires – avec Srog et tous ses hommes. Gwen se sentit immédiatement coupable. À l'évidence, ils avaient tenu leurs positions là pour honorer son commandement. Elle se sentait comme si, d'une certaine manière, elle les avait abandonnés, les avait exposés à la mort dans les mains de ces Insulaires.

Gwen ressentit une vague de panique, et elle sut qu'elle ne pouvait laisser cela se produire – elle ne pouvait accepter que ces hommes tombent dans la défaite. Quelle que soit la raison, même si Reece avait défié son ordre, même s'il n'aurait pas dû assassiner Tirus, il était toujours son frère, et ceux-là étaient toujours ses hommes. Ces Insulaires ne pouvaient être autorisés à leur nuire. Ils avaient besoin d'apprendre ce qu'il arrivait quand on défiait la Reine, l'Argent, les MacGils ; ils devaient apprendre à sentir le courroux de l'Anneau.

Cependant Gwendolyn naviguait dans une position vulnérable, largement surpassée par les douzaines de grands navires bien armés des Isles Boréales. Alors que les forces armées de Gwendolyn étaient supérieures, il n'y avait à l'évidence aucun moyen qu'ils puissent les défaire en mer dans une rencontre de front.

« Pas exactement l'accueil auquel tu t'attendais, n'est-ce pas, sœur ? »

demanda Kendrick, observant avec le visage d'un guerrier, restant calme alors qu'il étudiait la scène avec le regard d'un guerrier professionnel.

« Je t'avais dit que l'on ne pouvait pas faire confiance à Tirus », ajouta Godfrey.

Gwen secoua la tête.

« Rien de cela n'importe maintenant », dit-elle. « Nous créons notre propre bienvenue dans ce monde. »

Se voix était froide, endurcie, la voix de son père – et tous ses hommes la regardèrent avec un respect évident.

« Mais sûrement, ma dame », dit Aberthol, « nous ne pouvons pas simplement attaquer cette vaste flotte. »

« Nous avons l'élément de surprise », dit Gwendolyn. « Ils ne s'attendent pas à une attaque par l'arrière, depuis la pleine mer. Ils ne seront pas à l'affût pour nous. Le temps qu'ils réagissent, nous pourrions déjà avoir éliminé une bonne partie de leur flotte. »

« Et ensuite quoi ? » insista Aberthol. « Une fois qu'ils auront saisi, une fois qu'ils se seront tournés vers nous, ils nous écraseront en mer. »

Gwendolyn se rendit compte qu'il avait raison. Elle avait besoin d'un plan, un plan astucieux, quelque chose qui puisse être mis en œuvre en hâte. Elle ne pouvait risquer une confrontation de front.

Elle examina l'horizon, étudia la topographie, les jetées faisant saillie dans la mer, le bassin en forme de U dans lequel son frère était piégé ; elle fit appel à toutes ses lectures d'histoire, de stratégies et tactiques militaires, de toute son érudition de milliers de batailles célèbres – et soudainement, elle eut une idée.

Ses yeux s'illuminèrent d'excitation alors qu'elle réalisait que c'était assez fou pour justement fonctionner. Qu'est-ce que c'était que son père lui avait dit ? *Pour qu'un commandant gagne, son plan doit être à deux tiers logique et à un tiers folie.*

« Ils prennent au piège nos hommes dans une baie étroite, dans un passage en forme de U, entre ces deux jetées », dit Gwendolyn. « Toutefois cela peut jouer en leur désavantage aussi. Quand on piège d'autres personnes, on est aussi piégé. »

Ils la dévisagèrent tous, confus.

Godfrey fronça les sourcils.

« Je ne comprends pas, ma dame. »

Gwen pointa les jetées du doigt.

« Nous pouvons les prendre au piège », ajouta-t-elle.

Ses hommes clignèrent des yeux, ne comprenant toujours pas.

« Les cordes », dit-elle précipitamment, se tournant vers Kendrick.

« Les cordes hérissées de pointes. Celles dans la cale. Quelle longueur font-elles ? »

« Celles utilisées pour les combats dans les ports ? » demanda Kendrick. « Au moins cent mètres, ma dame. »

Elle hocha de la tête alors qu'elle se remémorait les cordes qu'elle avait vu son père utiliser auparavant, infiniment longues, avec des piques accrochées à elles tous les trente centimètres, aiguisées comme des épées. Elle avait autrefois vu son père les dérouler dans un port, et avait regardé les navires ennemis passer par-dessus, et s'effondrer en morceaux.

« Exactement », dit-elle. « Celles-là. »

Kendrick secoua la tête.

« C'est une bonne idée pour une flotte concentrée », dit Kendrick.

« Mais cela ne marchait jamais ici. Ce sont des eaux libres, pas des bas-fonds. Souviens-toi, nous les attaquerons depuis la mer. Les eaux ne seront pas assez superficielles pour endommager les coques des navires. Ces cordes sont faites pour être placées sur un fond océanique peu profond. »

Gwen secoua la tête, l'idée prenant forme dans son esprit.

« Tu ne comprends pas », dit-elle. « Ces cordes peuvent être utilisées d'autres manières, aussi. Nous n'avons pas besoin de déposer les cordes sur le fond de l'océan – nous pouvons naviguer plus près et tendre les cordes dans l'eau, et alors qu'ils continueront, cela les détruira. »

Kendrick la dévisagea en retour, perplexe.

« Mais comment, ma dame ? Comment obtiendrez-vous des cordes tendues ? »

« Nous attaquerons par l'arrière et mettrons leur flotte en flammes », expliqua-t-elle. « Pendant qu'ils se tourneront pour affronter cela, nous aurons déjà les cordes en place. Nous mettrons à l'eau de petits bateaux d'abord, un de chaque côté du port, un mené par toi, l'autre par Godfrey. Chacun transportera une extrémité de la corde, et l'attachera aux rochers, au bout de chaque jetée. Vous les tendrez, et les maintiendrez juste sous la surface de l'eau. Les hommes de Tirus regarderont vers nous quand ils attaqueront – pas sous la surface pour chercher un piège dans les eaux. Ils avanceront dans nos piques ! »

Kendrick regarda vers l'horizon, étudiant la topographie, mains sur les hanches. Lentement, il hocha de la tête.

« C'est une idée audacieuse », conclut-il.

« C'est de la folie ! » dit Aberthol. « Je peux penser à cent choses qui peuvent aller de travers ! »

Gwendolyn fit un pas en avant et sourit, un commandant intrépide au mieux de sa forme :

« Et c'est exactement pourquoi nous allons le faire », dit-elle.

*

Gwen se tenait à la proue, le cœur battant, regardant autour tandis que sa demi-douzaine de navires voguait à côté d'elle, tous, à son ordre, restant aussi silencieux que possible. Pas un bruit ne pouvait être entendu excepté le hurlement du vent et les cris distants de ses hommes, de Reece et des autres,

piégés dans la baie, se battant pour leurs vies.

Gwendolyn observa avec satisfaction les deux petits bateaux, chacun contenant une douzaine d'hommes, un mené par Kendrick, l'autre par Godfrey, ramer rapidement, chacun tenant une extrémité de la corde. Dans les bateaux se trouvaient les hommes les plus intrépides qui s'étaient portés volontaires pour cette mission risquée, parmi lesquels plusieurs de la Légion – Elden, O'Connor, et Conven, avec plusieurs des nouvelles recrues. Steffen voulait aussi se porter volontaire, mais Gwendolyn l'avait égoïstement gardé là, à ses côtés.

Sa flotte approchait à pleine voile, le vent se levant, prenant de l'élan alors qu'ils arrivaient de plus en plus près de l'arrière de la flotte de Tirus. Gwen retenait son souffle, espérant que personne de la flotte de Tirus ne se retourne et les repère.

Gwen attendit impatiemment, serrant Guwayne, en regardant les bateaux se mettant en position. Ils ramèrent aussi fort et silencieusement qu'ils le purent, leurs rames frappant l'eau, jusqu'à ce qu'enfin, les bateaux de Kendrick et Godfrey prennent position à l'extrémité de chaque jetée, à seulement quelques mètres des navires ennemis. Immédiatement, ils entreprirent d'attacher chaque extrémité de la corde à l'énorme rocher à la fin de chaque jetée. Ce faisant, la corde se tendit, s'élevant brièvement au-dessus de la surface, jusqu'à ce qu'ils la détendent pour lui permettre d'être cachée en dessous.

« Archers, préparez-vous ! » ordonna Gwen à ses hommes à bord.

Une compagnie de ses hommes leva ses arcs, flèches enflammées parées, attendant son commandement.

« Visez les voiles supérieures ! », cria-t-elle. « Aussi haut que vous le pouvez ! »

Ils voguèrent plus près, et plus près, la tension tellement palpable qu'elle aurait pu la couper au couteau. Elle n'avait qu'une seule chance, et elle voulait que ce soit parfait.

Ils étaient à peine à quarante-cinq mètres de l'arrière de la flotte de Tirus quand, finalement, elle fut prête.

« FEU ! » cria-t-elle.

Un millier de flèches emplirent soudainement l'air depuis la flotte de Gwendolyn, toutes en feu, toutes volant dans une courbe haute. Gwen retint son souffle alors qu'elle les regardait illuminer l'aube.

Un instant après elles atterrirent, recouvrant la flotte de Tirus.

« Feu ! » cria-t-elle à nouveau.

Ses hommes décochèrent volée après volée, des flèches enflammées illuminant le ciel comme une invasion de sauterelles, et atterrissant sur les navires de Tirus.

Des cris de confusion s'élevèrent, et de douleur, tandis que certains des navires de Tirus flambaient soudainement. Une demi-douzaine de navires, à l'arrière de sa flotte, étaient si durement touchés qu'ils prirent feu dans une

rapide succession de flammes, les hommes tentant frénétiquement d'éteindre les flammes, mais sans succès. Ils bondirent, en feu, dans l'océan.

Le reste de la flotte, cependant – des douzaines d'autres navires – était hors de portée des flèches, ou parvinrent à éteindre les incendies assez rapidement pour qu'aucun réel dégât ne soit fait. Tous lentement firent demi-tour pour faire face à Gwendolyn, une armée largement plus vaste que la sienne. Ils abandonnèrent la poursuite dans le port, mais à présent ils jetaient leur dévolu sur Gwen.

Ils étaient intimidants, cette flotte bien coordonnée de navires de guerre s'élançant sur eux, et Gwen sut que si ses cordes ne fonctionnaient pas, elle et ses hommes seraient morts en quelques minutes.

Gwendolyn leva la main et l'abaisa brusquement, le signe qu'elle avait préparé. Comme elle le faisait, elle vit Kendrick et ses hommes tirer la lourde corde d'un côté, et Godfrey et ses hommes de l'autre. La corde se souleva plus haut, juste au-dessus de la surface de l'eau, quatre-vingt-dix mètres de long, et ils l'enroulèrent rapidement autour d'autres rochers, encore et encore, la fixant.

Ils avaient attendu jusqu'au dernier moment, jusqu'à ce que la flotte de Tirus soit trop proche pour voir les piques dépassant de l'eau. Les hommes de Tirus le remarquèrent enfin – mais trop tard.

La flotte de Tirus, ne se doutant de rien, vogua droit dans le piège. Le bruit du bois se brisant en éclats traversa les airs, suivi par le son du bois gémissant. Kendrick et Godfrey et tous les garçons de la Légion tinrent bravement leur position, tenant les cordes à mains nues, pour s'assurer qu'elles ne se relâchent pas. Ils tinrent bon, grognant contre le poids des navires.

La flotte de Tirus continua à se loger dans les piques, les uns après les autres, trop tard pour faire demi-tour, tous étant alignés côte à côte dans le port étroit, tous navigant avec hâte pour détruire Gwendolyn. En quelques instants, les navires commencèrent à se déformer, puis à gîter. Les proues commencèrent à sombrer à pic, droit dans l'eau, alors que les navires éclataient en millions de morceaux.

Les hommes de Tirus hurlèrent de terreur, chutant des navires déstabilisés, s'agitant en tous sens dans l'océan alors que les forts courants les engloutissaient. En quelques instants, sa flotte, voguant si fièrement, indomptable auparavant, fut complètement balayée.

Les hommes de Gwendolyn poussèrent une grande acclamation de victoire tandis que la flotte de Tirus plongeait dans les profondeurs de l'océan.

« ATTAQUEZ ! » cria Gwen.

Les hommes de Gwendolyn hissèrent la voile principale, et ils prirent le vent et avancèrent et ramèrent de toutes leurs forces, à pleine vitesse droit dans le port, pour venir en renfort de Reece et e qu'il restait de sa flotte. Comme ils approchaient, elle put déjà voir Reece et les autres patageant dans les vagues jusqu'aux genoux, combattant au corps-à-corps, submergé par tous

les hommes de Tirus sur les rives.

C'était sur le point de changer. Un chœur de cors sonna, marquant l'arrivée de la flotte de Gwen, et les hommes de Tirus sur les berges commencèrent à arrêter leur combat et levèrent les yeux sur la flotte en approche avec peur.

« VISEZ HAUT ET TIREZ ! » cria Gwendolyn.

Ses hommes décochèrent des centaines de flèches supplémentaires dans une haute courbe, volant à travers les airs, par-dessus les têtes de Reece et de ses hommes, et frappant les soldats de Tirus sur le rivage. Des cris emplirent l'air, alors qu'un soldat après l'autre tombait dans le sable, ensanglanté, alors que le ciel s'assombrissait de flèches. Volée après volée s'élevèrent et atterrirent, et rapidement, presque chaque homme sur la plage, sauf les siens, fut mort.

Quiconque restait se détourna et fuit.

Gwen était assez proche pour voir le visage de Reece alors que lui et les autres se tournaient et levaient les yeux, surpris, impressionnés, et avec gratitude.

Ils avaient survécu. La victoire était leur.

CHAPITRE VINGT-SEPT

Romulus se tenait au pied du passage du Canyon, son armée d'un million d'hommes derrière eux, et regardait au-delà, bouillant de rage. Haut dans les airs, ses dragons hurlaient tandis qu'ils se jetaient, encore et encore, contre le bouclier invisible d'Argon qui bloquait le Canyon, rendus furieux, incapables de traverser. Romulus leva les yeux, observant, se demandant ce qui avait pu se produire, se demandant quelle force pouvait être assez puissante pour résister à tous ces dragons.

Romulus savait qu'il avait détruit le Bouclier pour de bon – et tous les sorciers lui avaient dit que le Bouclier ne s'élèverait plus ; que l'Anneau était sien pour toujours, et qu'aucune force sur terre ne pouvait l'arrêter.

Romulus occupait en effet l'Anneau – ses hommes occupant chaque recoin, des deux côtés des Highlands. Ils avaient rasé chaque ville, les avaient réduites à des décombres, à des cendres, et il ne restait pas une seule chose à reconstruire. L'Anneau lui appartenait à présent. C'était maintenant un territoire de l'Empire.

Et pourtant Romulus était là, incapable de quitter l'Anneau, piégé à l'intérieur, avec ce Bouclier invisible qui avait été érigé, d'une manière ou d'une autre, par Argon. Alors que Romulus regardait fixement de l'autre côté du pont, il se demanda ce qu'il s'était passé ici, et comment le détruire. Et plus que tout : où Gwendolyn avait-elle s'était-elle échappée ?

Romulus se tourna vers Luanda, qui était debout à côté de lui.

« Où est allée ta sœur ? » demanda-t-il.

Luanda se tenait là, plus attachée, enfin loyale, ne fuyant nulle part. Romulus retirait de la satisfaction de la voir, une femme dont il pensait qu'il ne la briserait jamais, autrefois si farouchement indépendante, maintenant soumise à sa volonté, comme tous les autres. Toutes ses raclées avaient fonctionné ; elle était à présent comme n'importe quel autre esclave, prête à exécuter ses ordres. Un jour, il pourrait même l'épouser – et quand il en aurait eu assez d'elle, il la tuerait tout aussi vite. Bien entendu, elle ne le savait pas encore. Elle en serait pour une rude surprise.

Luanda regardait vers l'horizon, et semblait en train de réfléchir.

« Elle n'essayerait pas d'établir un foyer dans les Terres Sauvages », répondit-elle. « Elle saurait qu'il n'y a pas de chez-soi pour elle là-bas. Elle doit amener son peuple aux navires ; elle a dû les faire préparer. Il n'y a qu'un endroit vers lequel elle pourrait aller qui soit proche, un territoire amical, un endroit où elle pense que tu ne t'aventurerais jamais. Un endroit caché dans les tempétueuses mers septentrionales : les Isles Boréales. »

Romulus examina le passage du Canyon, vit les empreintes de milliers d'un côté à l'autre, et il s'interrogea. S'il pouvait franchir ce bouclier, il prendrait la moitié de son armée d'un million d'hommes, les mènerait à ses navires, et partirait pour les Isles Boréales. Il en encerclerait chaque

centimètre, et les détruirait jusqu'au néant.

D'abord, pensa-t-il, il enverrait sa horde de dragons de l'autre côté de l'océan, leur ordonnerait de les embraser totalement avant son arrivée. Il arriverait sur une île rasée par la dévastation. Il n'aurait même pas besoin de lever une épée.

Les dragons poussaient de cris perçants, encore et encore, et Romulus sut qu'il devait abaisser ce nouveau Bouclier, défaire l'ouvrage d'Argon. Romulus rejeta la tête en arrière, écarta largement les bras, ouvrit ses paumes, fit face au ciel, et hurla, invoquant toute sa nouvelle énergie, plus déterminé que jamais. S'il pouvait convoquer des dragons, il pouvait intimor aux plus sombres énergies d'enfer d'exécuter ses ordres.

Il y eut un grand bruit de tonnerre, la terre trembla, et des rayons de lumière noire s'abattirent depuis les cieux, dans les paumes de Romulus. Elles brillèrent et vibrèrent, alors qu'il sentait l'énergie passer à travers lui, et vers le bas dans la terre.

« Anciens pouvoirs, je vous ordonne ! » hurla Romulus. « Faites voler ce bouclier en éclats ! »

Romulus ouvrit les yeux, dirigea ses paumes vers l'avant, et avec un grand cri braqua toute la lumière noire vers le bouclier invisible devant lui.

Le bouclier d'Argon fut soudainement couvert de lumière noire, s'étalant sur lui, vibrant de plus en plus, jusqu'à ce que finalement le bouclier commence à se fissurer.

Brusquement, il y eut une explosion phénoménale.

Le bouclier invisible explosa en un million de petits morceaux, se saupoudrant comme de la neige autour d'eux. Romulus leva les yeux, ahuri, sentant les minuscules fragments pleuvoir tout autour de lui, dans ses cheveux, comme de la poussière, dans ses paumes ouvertes.

Les dragons hurlèrent de victoire tandis qu'ils ne butaient plus contre le mur invisible, mais pouvaient voler vers l'avant, s'élançant à travers les airs libres, de l'autre côté du Canyon, au-delà dans la direction des Terres Sauvages.

Romulus se pencha en arrière et rit de plaisir, sachant que bientôt ses dragons auraient traversé les Terres Sauvages, traverseraient l'océan, s'abattraient sur Gwendolyn et ses hommes et détruiraient chacun d'entre eux.

Il suivrait sur leurs talons.

« Volez, mes dragons », rit-il. « Volez. »

CHAPITRE VINGT-HUIT

Erec se tenait sur un plateau dans les falaises, ayant vue sur la compétition se déroulant devant lui, des acclamations s'élevant pendant que des centaines d'hommes croissaient le fer. Peut-être six mètres en contrebas se trouvait un large plateau, de quarante-cinq mètres de diamètre, en forme de cercle parfait, entouré d'un précipice. Une grande barrière de cuivre était érigée autour de ce périmètre, haute de trois bons mètres, assurant qu'aucun guerrier ne tomberait par-dessus le bord et qu'aucun de ces duels n'aurait pour résultat la mort.

Mais il s'agissait tout de même d'une affaire sérieuse. Les combats de ce jour dictaient qui avait le droit de défier Erec pour la royauté, à la suite de la mort de son père. Tous ces excellents guerriers, frères d'armes, tous de la même nation et de la même île, n'étaient pas là pour s'entretuer. Les armes étaient émoussées aujourd'hui, et l'armure renforcée. Mais ils voulaient tous être Roi, et ils voulaient tous prouver leurs compétences sur le champ de bataille.

Pendant qu'Erec les observait avec attention, son esprit fourmillait d'un million de pensées. Il réfléchissait encore aux derniers mots de son père, tout ce qu'il lui avait dit à propos de gouverner un pays. Erec se demandait s'il était vraiment à la hauteur de la tâche. Il baissa les yeux sur ces excellents guerriers, aux milliers de gens bordant les falaises, regardants, tous si nobles, et il se demanda pourquoi il devrait être celui qui les gouvernerait.

Plus que tout, Erec était fasciné par le fait que son père venait juste de mourir, et pourtant ici se trouvaient tous ces gens, célébrant, continuant comme si rien ne s'était passé. Erec lui-même fourmillait d'émotions contradictoires. Une partie de lui pouvait comprendre les traditions de son peuple, de célébrer la vie de son père, au lieu de porter son deuil ; après tout, le pleurer ne le ramènerait pas. Mais une autre partie de lui voulait du temps et de l'espace pour porter le deuil de l'homme qu'il connaissait à peine.

« Beaucoup vont t'affronter, mon frère », dit Strom, souriant, s'approchant derrière lui et lui donnant chaleureusement une tape dans le dos. « Et je serais le premier parmi eux. »

Erec se tourna et vit la famille royale à ses côtés – Strom, Dauphine, sa mère, Alistair à côté de lui – tous ici dans ce poste d'observation, regardant la compétition en bas. En dessous se fit entendre le fracas du métal, comme des centaines de grands guerriers se mesuraient entre eux, un à la fois, s'éliminant les uns les autres. Ils avaient combattu ainsi pendant des heures, décidés à diminuer leurs rangs jusqu'à douze vainqueurs qui resteraient pour affronter Erec pour la royauté.

Comme le voulait la tradition, les douze vainqueurs représenteraient les douze provinces des Îles, et chacun d'entre eux aurait une chance de faire face à Erec. Cela permettrait à chaque province d'être représentée, comme chaque

province en décousait pour leur propre vainqueur. Cela donnait à chaque personne sur l'île une chance de lutter pour la royauté, de la même manière que ses ancêtres avaient fait pendant des siècles. Ces douze vainqueurs représenteraient le meilleur que le peuple avait à offrir, et alors que, bien entendu, Erec serait fatigué d'avoir combattu douze hommes, il s'agissait encore de la mise à l'épreuve d'un véritable guerrier. S'il pouvait tous les défaire, dos à dos, alors son peuple serait satisfait de le reconnaître en tant que Roi.

Strom rit à nouveau.

« Tu as longtemps été loin de ces îles », ajouta-t-il, « et je me suis entraîné pendant des années. Ne sois pas triste quand je te battrais ! »

Strom tapota Erec dans le dos et rit de bon cœur, ravi de lui-même. Erec examina son frère de la tête aux pieds et vit qu'il serait, en effet, un adversaire redoutable. Il n'avait aucun doute qu'il était un excellent guerrier, avec la meilleure des armures, et entraîné par les meilleurs de gens de son père. Et il ne doutait pas que son frère désire ardemment la royauté – et plus que tout, voulait profondément le vaincre.

« Ne t'inquiète pas, mon frère », répondit Erec. « Tu auras une chance de m'affronter, avec tout le monde. »

Strom sourit.

« Ne sois pas déçu quand tu te retrouveras à m'appeler Roi avant la fin de la journée. »

Strom rit, et Erec sourit au fond de lui. Son frère était audacieux et confiant, il l'avait toujours été. Mais bien sûr, cela pouvait aussi mener un guerrier à sa perte.

Erec reporta son attention sur les combats, les étudiants avec le regard du guerrier. Les affrontements se poursuivaient encore et encore, l'air rempli des cris et des grognements des hommes, et avec le son du fracas du métal. Des guerriers en chargeaient d'autres sur des chevaux en plein galop et soulevaient leurs lances, joutant. La coutume dans les Îles Méridionales, Erec le savait, était que l'on devait gagner à la fois à cheval et à pied – donc après que les hommes soient tombés, les affrontements se transformaient toujours en combat au corps-à-corps. Après tout ici, les guerriers étaient mis à l'épreuve plus minutieusement que n'importe quel guerrier dans le monde.

Comme les heures passaient et que le soleil se faisait bas dans le ciel, les dernières provinces déclarèrent un vainqueur ; enfin, un chœur de cors sonna, et le peuple laissa échapper un grand hurra.

Les douze vainqueurs du jour étaient alignés, chacun un féroce guerrier, tous prêts à affronter Erec pour avoir le droit d'être Roi.

« On dirait que c'est à ton tour, mon frère ! » dit Strom, revêtant son heaume et se dépêchant au bas des marches de pierre.

Erec saisit son armure, embrassa Alistair, et le suivit en bas. Tandis qu'Erec approchait de l'arène, le ciel fut envahi des cris de milliers d'insulaire, tous enchantés de l'accueillir, et de le voir affronter les autres.

Erec remarqua Strom se préparant à croiser le faire, et il fut dérouté.

« Mais je t'affronterais en dernier », dit Erec, le rattrapant. « C'est la tradition. »

Strom secoua la tête.

« Plus maintenant », répondit-il. « J'ai changé les règles. Tu lutteras contre moi en premier. Je dois te vaincre tout de suite, comme ça je peux vaincre ensuite tous les autres. Après tout, une fois Roi, j'aurais prouvé à tous ces gens que je suis un meilleur combattant que toi. C'est-à-dire, à moins que tu n'aies peur de m'affronter d'abord. »

Erec secoua la tête face à la confiance de son plus jeune frère.

« Je ne recule devant aucun défi », répondit Erec.

« Ne t'inquiète pas », dit Strom, « j'essaierais de ne pas te blesser en le faisant ! »

Strom rit de sa propre blague, ravi de lui-même, courut et monta son cheval, empoigna sa lance et se dirigea dans le cercle de combat.

Erec se mit en selle sur le magnifique cheval préparé pour lui, baissa les yeux, et examina les trois lances lui étant présentées. Il soupesa chacune d'elles, et finalement se décida pour une, plus courte que les autres, et plus légère, avec une garde de cuivre. Il l'avait à peine attrapée que son frère le chargeait déjà.

Erec chargea, lui aussi, et à présent qu'il était dans l'état d'esprit du combat, quelque chose se cassa net en lui. Il se transforma en un soldat professionnel, et il ne considéra plus l'homme chevauchant vers lui comme son frère. Maintenant il était un adversaire.

Tout le reste se dissipa tandis qu'il se concentrait avec une clarté chirurgicale. Comme cela s'était produit toute sa vie, quelque chose en lui avait changé dès qu'il avait abaissé sa visière et chargé, quelque chose qu'il ne pouvait contrôler. Il devint une machine, résolue à vaincre quiconque se tiendrait en travers de son chemin, frère ou non.

Erec s'affranchit de toutes les émotions, de tous les sentiments de compétition ou de jalousie ou d'envie. Il savait qu'ils ne feraient que l'entraver. Pour le guerrier professionnel, il n'y avait pas de place pour laisser son esprit être troublé par l'émotion.

À la place, alors qu'il abaissait sa lance, alors qu'il entendait le son de sa propre respiration dans ses oreilles, Erec se concentra sur chaque infime mouvement de son frère – les variations de l'armure, où il tenait sa lance. Son frère était confiant, il pouvait le voir dans sa manière de monter. Il pouvait aussi voir que c'était sa faiblesse.

Alors qu'ils se rapprochaient, au dernier moment, Erec fit un très léger changement ; il leva sa lance un peu plus haut, déplaça son corps vers la droite, et planta sa lance dans le torse de son frère.

Il y eut un grand bruit métallique tandis que son frère décollait du dos de son cheval et atterrissait sur son dos. La foule applaudit.

Erec décrivit un cercle, voyant son frère étendu au sol, grommelant,

roulant pour se mettre debout. Il mit pied à terre et se tint là, patientant, donnant du temps à son frère. Il se sentait mal ; c'était son frère après tout.

Strom se remit rapidement sur pieds, enleva son heaume, le visage rouge de fureur, et cria à son écuyer : « MASSE ! »

Erec se tenait à son opposé, calme et détendu, tandis qu'il enlevait son heaume et prenait la masse tendue par son propre écuyer. C'était de larges masses de bois, leurs clous émoussés pour ne pas être mortels – cependant, leur impact serait ressenti.

« Un coup de chance ! » cria Strom. « Tu ne le feras pas deux fois ! »

Strom chargea et cria, frappant furieusement. C'étaient des coups puissants – mais des coups troublés par l'émotion. Erec, concentré, fut capable de dévier chacun d'eux.

Strom fit une pause, le souffle court, et lui lança un regard furieux.

« Je vais te donner une chance de t'incliner devant moi maintenant ! » s'écria Strom. « Rends-toi maintenant, et proclame-moi Roi ! »

Erec secoua la tête face à la confiance de son frère. Bien que son frère soit extrêmement sérieux, Erec ne put s'empêcher de sourire.

« Tu es généreux de m'offrir une chance », répondit Erec. « Mais c'est trop aimable. C'est une chance que je ne peux accepter. Je n'ai pas choisi d'être Roi ; je ne désire pas être Roi ; mais je ne me rendrais jamais au combat – pas à un homme, et pas même à mon propre frère. »

Strom cria et chargea comme un homme fou, levant sa masse pour frapper un grand coup sur la tête d'Erec.

Erec tourna sa masse à l'oblique, la leva haut, et bloqua le coup. Ensuite il se pencha en avant et donna un coup de pied dans le torse de son frère, l'envoyant voler en arrière, atterrissant sur son derrière sur le sol.

Puis Erec chargea vers l'avant, fit tourner sa masse, et alors que Strom levait la sienne pour la bloquer, Erec frappa par en dessous et parvint à heurter parfaitement la tête de la masse de Strom, et l'envoya voltiger de la main de son frère. Elle vola par-dessus la barrière de cuivre, par-dessus le bord de l'arène, et en bas de la falaise.

Erec se tint au-dessus de son frère sans défense, la masse pointée sur sa gorge.

Strom le regarda en retour, yeux grand ouverts, à l'évidence ne s'attendant pas du tout à cela.

« Je t'aime, mon frère », dit Erec. « Je ne souhaite pas te blesser. Achève cela maintenant, et notre duel est terminé sans bleus ni égratignures. »

Mais Strom lui lança un regard furibond.

« Un autre coup chanceux », bouillonna Strom. « Penses-tu réellement que je m'inclinerais devant mon subalterne au combat ? »

Strom se hissa soudainement sur les genoux et chargea vers lui, dans le but de tacler Erec au niveau des jambes.

Erec le vit venir et fit un pas de côté, laissant son frère foncer en avant. Ce faisant, Erec leva le bras et avec un pied le poussa, l'envoyant voler tête la

première dans la poussière.

Strom se tourna ses pieds, le visage empli de haine alors que la foule se moquait de lui.

« Épée ! » cria Strom à son écuyer. « Une VRAIE épée ! »

La foule sursauta, tandis que l'écuyer se précipitait avec une épée, puis s'arrêta et regarda Erec pour avoir son approbation.

Erec lança un regard courroucé à Strom, ayant du mal à croire ce qu'il était en train de voir, déçu par lui.

« Mon frère, c'est une compétition amicale », dit-il calmement. « Des armes aiguisées ne devraient pas être employées. »

« Je demande une vraie épée ! » cria-t-il, frénétique. « À moins que tu n'aies peur de m'affronter au combat ! »

Erec soupira, voyant qu'il n'y avait aucune façon de stopper son frère. Il devrait juste apprendre.

Erec opina vers l'assistant, qui tendit l'épée à Strom, alors qu'Erec se tenait là, lui faisant face.

« Et où est ton épée ? » demanda Strom, alors qu'il se remettait sur pieds.

Erec secoua la tête.

« Je n'ai pas besoin d'en avoir une. En fait, je n'ai même pas besoin de ça. »

Erec lâcha sa masse, et la foule pantela. Il se tint là sans défense, face à son frère.

« Devrais-je tuer un homme sans défense ? » dit son frère.

« Un véritable chevalier n'est jamais sans défense. Seul un troublé par l'émotion est sans défense. »

Strom le dévisagea, perplexe ; à l'évidence il luttait, se demandant s'il devrait attaquer un homme vulnérable. Mais finalement son ambition eut raison du meilleur en lui ; son visage se déforma de rage, et avec un cri, il brandit son épée et s'élança sur Erec.

Erec patienta, attendant le bon moment, mesurant la force de son frère, puis fit un bond de côté au dernier moment ; la lame siffla près de son oreille, le manquant de peu. Erec fut déçu, prenant conscience que son frère avait vraiment l'intention de tuer.

Dans le même mouvement, sans ralentir le rythme, Erec tendit la main et donna un coup de coude à son frère dans le bas du dos, là où il n'avait pas d'armure. Strom poussa un cri comme Erec toucha le point de pression qu'il espérait, juste derrière son rein, et il tomba à genoux, lâchant son épée.

Erec pivota, lui donna un coup de pied dans le dos, l'envoyant visage à terre, et se tint sur l'arrière de sa nuque, gardant son visage planté dans la poussière. Il se tenait plus fermement qu'avant, faisant savoir à son frère qu'il en avait assez.

« Tu as perdu, mon frère », dit Erec. « Cet éperon est plus aiguisé que la lame de ton épée. Si tu bouges ne serait-ce que d'un centimètre, il tranchera

chaque artère de ta gorge. Veux-tu vraiment que notre combat continue ? »

La foule se fit silencieuse, tous captivés alors qu'ils regardaient les deux frères.

Enfin, Strom, essoufflé, secoua légèrement la tête.

« Alors déclare-le », dit Erec. « Rends-toi ! »

Strom resta étendu là pendant quelques instants dans le silence, personne ne faisant un geste, jusqu'à ce que finalement il cria : « JE M'INCLINE ! »

Il y eut un grand rugissement, et Erec souleva son pied de la gorge de son frère. Strom, indemne, se mit sur ses pieds et partit comme un ouragan, dos à Erec, ne se retournant même pas une fois, le visage couvert de boue. »

Un cor sonna, suivit par une grande acclamation.

« Et maintenant, les douze vainqueurs ! »

Erec se tourna et vit les champions des douze provinces, alignés respectueusement, tous attendant leur tour pour l'affronter.

Il sut que ce serait une longue après-midi, en effet.

*

Erec jouta pendant des heures, avec un chevalier après l'autre, ses épaules devenant fatiguées, ses yeux piquants de sueur. À la fin de l'après-midi, même son épée semblait lourde au toucher.

Erec fit face à un vainqueur à la fois, chacun d'une autre province, chacun et guerrier acharné. Et pourtant, aucun n'était de taille face à lui. Un après l'autre, il avait défait chacun d'eux à la joute, puis chacun au corps-à-corps.

Mais plus il enchainait les combats, plus les guerriers devenaient plus coriaces et accomplis – et plus il se faisait fatigué. C'était vraiment un test pour les rois : pour gagner, il fallait non seulement être le meilleur combattant, mais aussi avec assez d'endurance pour se battre contre les douze meilleurs hommes que ces îles avaient à offrir. C'était une chose de battre un adversaire pour le premier duel de la journée ; cela en était une autre de le battre au douzième combat.

Et pourtant, Erec persévérait. Il fit appel à toutes ses années d'entraînement, de bataille, de longues rencontres où on luttait contre un homme après l'autre, se rappelant de ces jours, quand l'Argent était testée au-delà de l'extrême, devant affronter par seulement une douzaine d'hommes, mais deux douzaines, trois douzaines – même cent hommes en un seul jour. Ils se battaient jusqu'à ce que leurs bras soient trop fatigués pour même lever une épée, et pourtant devaient trouver une manière de gagner. C'était l'entraînement que le Roi MacGil avait demandé.

Maintenant, cela le servait bien. Erec fit appel à ses compétences, ses instincts, et même épuisé, il se battait mieux que tous ces grands guerriers, les meilleurs guerriers d'un royaume connu pour l'excellence de ses combattants.

Erec les éclipsait tous, et avec un éblouissant étalage de virtuosité, il les défaisait un après l'autre. Un cor ponctuait chaque victoire, et une acclamation satisfaite de son peuple, clairement assuré qu'ils avaient, dans leur nouveau futur Roi, le plus grand guerrier que les îles aient à offrir.

Alors qu'Erec vainquait le onzième adversaire avec un coup de sa masse de bois dans ses côtes, l'homme se rendit, le onzième cor sonna, et la foule se déchaîna.

Erec se tint là, le souffle court, tendant le bras pour donner au guerrier pour lui donner un coup de main.

« Bien joué », dit le guerrier, un homme de deux fois sa taille.

« Tu t'es battu vaillamment », dit Erec. « Je te ferais commandant d'une de mes légions. »

L'homme serra le bras d'Erec avec respect, tourna et s'éloigna vers les siens, fier et noble dans la défaite.

La foule applaudit frénétiquement, alors qu'Erec se tournait vers le douzième et dernier vainqueur. L'homme monta sur son cheval de l'autre côté de l'arène et lui fit face. La foule n'arrêtait pas de pousser des acclamations, sachant qu'après cette bataille, ils auraient leur Roi.

Erec enfourcha son cheval, essoufflé, bu dans une coupe d'eau amenée à lui par un de ses écuyers, puis renversa le reste de l'eau fraîche sur sa tête. Erec leva ensuite son heaume et le remit sur sa tête, essuyant la sueur de ses sourcils tandis qu'il empoignait une nouvelle lance.

Erec étudia le chevalier lui faisant face. Il était deux fois plus large que les autres, et portait une armure de cuivre avec trois traits noirs en travers. L'estomac d'Erec se serra à cette vue ; ces marques étaient arborées par une petite tribu, les Alzacs, dans la partie de l'île la plus au sud, une tribu séparatiste qui avait été une épine dans le pied de son père pendant des années. Ils étaient les plus féroces guerriers de l'île, et un d'entre eux avait été Roi avant son père. C'était un Alzac que son père avait dû vaincre pour s'emparer du trône il y avait tant d'années de cela.

« Je suis Bowyer des Alzacs ! » cria le chevalier à Erec. « Ton père a pris le trône de mon père il y a quarante cycles solaires. Maintenant je vais venger mon père et te prendre le trône. Prépare-toi à t'agenouiller devant ton nouveau Roi ! »

La tête de Bowyer était complètement chauve, et il avait une barbe courte, raide et brune. Il était assis droit sur son cheval, avec un visage provocateur et le nez aplati des guerriers qui ont connu le combat.

Erec savait que les Alzacs étaient féroces et braves – et sournois. Il n'était pas surpris que ce soit le dernier combattant restant, le champion des vainqueurs. Erec savait que cela ne serait pas facile et que son adversaire ne devrait pas être sous-estimé. Il ne considérerait rien comme acquis.

Erec se concentra tandis qu'un cor sonnait, les visières furent abaissées, et les deux galopèrent vers l'autre.

Ils chargèrent et alors que leurs lances se croisaient, Erec fut surpris de

sentir l'impact de celle de Bowyer sur son torse, le premier de la journée ; et en même temps, celle d'Erec toucha le sien. Bowyer avait fait un changement inattendu à la dernière seconde, et Erec prit conscience que Bowyer était en effet meilleur qu'aucun de ceux qu'il avait rencontrés.

Bowyer, lui aussi, resta sur son cheval, et ils décrivèrent un cercle pour se faire face à nouveau, avec les acclamations de la foule. Bowyer, lui aussi, semblait surpris qu'Erec l'ait touché, et ils chargèrent tous deux avec un nouveau respect.

Cette fois-ci, alors qu'ils se rapprochaient, Erec avait une meilleure perception des rythmes de Bowyer. Cela, en effet, était une des forces d'Erec : être capable d'évaluer son ennemi et de s'ajuster rapidement. Cette fois-ci, Erec attendit jusqu'au dernier moment, puis baissa un tout petit peu sa lance, un mouvement que Bowyer n'aurait pas pu anticiper, et visa sa cage thoracique.

Ce fut une frappe parfaite, et Erec réussit à désarçonner Bowyer sur le côté de son cheval ; il heurta durement le sol, tombant dans le fracas de son armure.

La foule poussa des hourras tandis qu'Erec faisait un cercle autour, mettait pied à terre, et retirait son heaume.

Bowyer se remit sur pieds, son visage empourpré par la rage, un air mortel dans les yeux comme il n'en avait pas vu en ce jour. D'autres avaient clairement voulu gagner ; mais Bowyer, Erec pouvait le voir, voulait tuer.

« Si tu es un vrai homme », tonna Bowyer, assez fort pour que tous entendent, 'et que tu aspiras à être un *vrai* Roi, battons-nous avec de vraies armes ! Je demande à utiliser de vraies armes au combat ! Et je demande que les barrières soient abaissées. »

La foule haleta aux mots de Bowyer.

Erec regarda les barrières de cuivre atour du périmètre du terrain de combat, la seule les séparant des falaises en dessous. Il savait ce que les abaisser voulait dire : cela signifiait de se battre jusqu'à la mort.

« Demandes-tu un combat à mort ? » demanda Erec.

« Oui ! » tonna Bowyer. « Je le demande ! »

La foule eut le souffle coupé. Erec se tenait là, débattant ; il ne voulait pas tuer cet homme, mais il ne pouvait pas céder.

Bowyer vociféra : « À moins que tu n'aies peur ! »

Erec rougit.

« Je ne crains personne », cria-t-il, « et ne refuse aucun défi au combat. Si c'est ton souhait, alors abaissez les barrières. »

La foule haleta, et un cor sonna, et lentement, plusieurs serviteurs tournèrent de grandes manivelles. Un bruit grinçant emplit les airs, et centimètre par centimètre, les barrières de cuivre qui encerclaient l'arène s'abaissèrent. Un vent souffla à travers, et à présent il ne restait rien pour empêcher les guerriers de passer par-dessus le bord, de chuter mortellement. Maintenant il n'y avait plus de place pour l'erreur. Erec avait vu des duels,

étant jeune, avec les barrières baissées – et ils s'étaient toujours terminés par la mort.

Bowyer, ne perdant pas de temps, empoigna une vraie épée tenue par son écuyer et chargea. Erec se saisit de la sienne. Alors qu'il se rapprochait d'Erec, Bowyer élança son épée des deux mains vers la tête d'Erec, un coup mortel ; Erec leva son épée pour le bloquer, des étincelles volèrent.

Erec virevolta avec son propre coup, et Bowyer le para. Puis Bowyer riposta.

Ils allèrent d'avant en arrière, frappant et parant, attaquant, bloquant, défendant, des étincelles volant, les épées sifflant dans les airs, dans un grand fracas tandis qu'ils rendaient coup pour coup pour coup. Erec était épuisé par la bataille de la journée, et Bowyer était un adversaire redoutable, se battant comme si sa vie en dépendait.

Tous deux ne s'arrêtèrent pas alors qu'ils se repoussaient l'un l'autre d'avant en arrière, d'avant en arrière, se rapprochant du bord, puis s'en éloignant, dans un mouvement de flux et reflux, chacun tournant autour de l'autre, essayant de le repousser, essayant de prendre l'avantage.

Finalement, Erec réussit un coup parfaitement placé, frappant à l'oblique et faisant tomber l'épée de Bowyer de sa main. Bowyer cligna des yeux, confus, puis se rua pour l'attraper, plongeant dans la poussière.

Erec se tint au-dessus de lui et souleva sa visière.

« Rends-toi ! » dit Erec, comme Bowyer était étendu là, couché face contre terre.

Bowyer, toutefois, prit une poignée de poussière, se tourna et, avant qu'Erec ait pu le voir venir, la lui lança au visage.

Erec cria, aveuglé, levant les mains à ses yeux alors qu'ils piquaient, et lâchant son épée. Bowyer n'hésita pas ; il chargea, le tacla, le conduisant à travers l'arène, droit vers le bord de la falaise, et le plaqua au sol.

La foule retint sa respiration alors qu'Erec était étendu sur le dos, Bowyer au-dessus de lui, la tête d'Erec juste au-dessus du bord du précipice. Erec se tourna et jeta un œil en contrebas, et il sut que s'il bougeait de quelques centimètres, il tomberait à sa mort.

Erec leva les yeux pour voir Bowyer grimacer, la mort dans les yeux. Il abaissa ses pouces pour crever les yeux d'Erec.

Erec tendit les mains et agrippa les poignets de Bowyer, et c'était comme empoigner des serpents vivants. Ils étaient tout en muscles, et il fallait toute la force d'Erec pour seulement maintenir éloignées les mains de Bowyer.

Grognant, tous deux bloqués dans une lutte, aucun ne cédant d'un centimètre, Erec sut qu'il devait agir rapidement. Il savait qu'il avait dépassé son seuil critique, et que s'il résistait encore, il perdrait le peu de force qu'il lui restait.

À la place, Erec décida de faire un mouvement audacieux et contre-intuitif : au lieu d'essayer de se pencher vers l'avant et de s'éloigner du bord,

il s'effondra en arrière, par-dessus.

Quand Erec cessa de résister, tout le poids de Bowyer se précipita en avant ; Erec tira Bowyer vers lui, droit vers le bas, et Bowyer bascula à la renverse par-dessus le bord de la falaise, ses pieds passant par-dessus sa tête tandis qu'Erec s'accrochait à ses poignets. Erec roula sur le ventre, tenant les mains de Bowyer, puis se tourna et regarda vers le bas. Bowyer était suspendu par-dessus le bord de la falaise, avec rien entre lui et la mort hormis la poigne d'Erec. La foule haleta.

Erec avait retourné la situation, et à présent Bowyer grognait et gesticulait.

« Ne lâche pas », implora Bowyer. « Je mourrais si tu le fais. »

« Et pourtant c'est toi qui as voulu que les barrières soient abaissées », lui rappela Erec. « Pourquoi ne devrais-je pas te donner la même mort que tu souhaitais pour moi ? »

Bowyer le dévisagea, de la panique sur son visage, tandis qu'Erec lâchait une main. Bowyer tomba de quelques centimètres, alors qu'Erec ne tenait désormais qu'une main.

« Je me rends à toi ! » lui cria Bowyer. « Je m'incline ! » tonna-t-il.

La foule applaudit alors qu'Erec était étendu là, hésitant.

Finalement, Erec décida d'épargner Bowyer de la mort. Il tendit la main, l'attrapa par l'arrière de sa chemise, et le tira un terrain sûr.

La foule poussa encore et encore des acclamations, tandis que les douze cors sonnaient, et ils s'élancèrent en avant, se pressant sur Erec, lui donnant des accolades. Il se tenait là, épuisé, vidé de toute énergie, et pourtant soulagé et heureux d'être tant étreint, tant aimé, par son peuple. Alistair se précipita à travers la foule, et il l'embrassa.

Il avait gagné. Finalement, il serait Roi.

CHAPITRE VINGT-NEUF

Gwendolyn se trouvait dans l'ancien fort de Tirus et regardait au-dehors, dans son ancienne cour, le corps du fils de Tirus, Falus, se balancer. Il était pendu par un nœud coulant autour de son cou au centre de la cité, des douzaines d'Insulaires, des citoyens qui n'avaient pas protesté contre la rébellion, se tenant en dessous, yeux levés, bouche bée.

Falus représentait le dernier membre de la progéniture réfractaire de la famille de Tirus, le dernier de ceux que Gwen avait exécutés, alors qu'elle avait fait rassembler tous les rebelles ayant survécu ici dans les Isles Boréales. Alors qu'elle regardait son corps se balancer, elle prit conscience qu'elle aurait dû tous les rassembler – en particulier Tirus – longtemps auparavant. Elle avait une souveraine jeune et naïve, réalisa-t-elle, accordant trop d'importance dans l'espoir pour la paix. Pendant bien trop longtemps elle avait donné à Tirus trop de chances de survivre. Elle avait essayé d'éviter l'affrontement à tout prix – mais en faisant cela, réalisa-t-elle, elle avait en fin de compte généré seulement plus de conflits. Elle aurait dû agir avec assurance et impitoyablement dès le départ.

Tandis qu'elle regardait le corps se balancer dans le brouillard froid et les nuages sombres des Isles Boréales, elle songea qu'il y a seulement quelques lunes une telle vue l'aurait bouleversée, maintenant, pourtant, depuis que Thor l'avait laissée, depuis qu'elle avait eu un enfant, depuis qu'elle avait survécu au fait d'être Reine, quelque chose en elle s'était durci, et elle observa le corps se balancer sans la moindre émotion. Cela l'effraya.

Était-elle en train de perdre de vue qui elle était ? Qui devenait-elle ?

« Ma dame ? » demanda Kendrick, se tenant à côté d'elle.

Elle se tourna et lui fit face, reprenant ses esprits.

« Devrions-nous descendre le corps ? »

Gwen jeta un coup d'œil et vit ses gens tout autour d'elle dans le grand hall, tous, après leur victoire audacieuse, après sa décision intrépide face à l'adversité, après qu'elle les ait eu sauvés des mains de Romulus, la regarder comme une grande meneuse et Reine. Il y avait Kendrick, Aberthol, Steffen, Elden, O'Connor, Conven – tous les braves hommes qui avaient combattu avec elle pour reprendre cet endroit. Et parmi eux, cela lui réchauffa le cœur de le voir, se tenait maintenant Reece, Stara à côté de lui. Il était blessé, mais entier, et bien que dans le passé sa vue l'aurait mise en colère, à présent elle était si reconnaissante qu'il soit en vie.

Gwen se retourna vers la fenêtre, réalisant qu'ils attendaient tous sa décision. Elle regarda le corps se balancer, le dernier d'entre eux, le seul qui n'avait pas encore été descendu. À travers la cour, elle observa avec satisfaction alors que la vieille bannière des Isles Boréales était abaissée, et que la nouvelle bannière des MacGils était hissée. C'était leur territoire maintenant.

« Non », répondit Gwen, la voix froide et ferme. « Laissez-le pendre jusqu'à ce que le soleil passe. Laissez les Insulaires savoir qui dirige cette île à présent. »

« Oui, ma dame », répondit-il. « Et qu'en est-il de ce qu'il reste des soldats de Tirus ? Nous avons presque cent d'entre eux en captivité. »

Depuis qu'ils avaient pris les Isles, Gwen avait fait systématiquement rassembler par ses hommes tous les soldats des Isles Boréales encore en vie, quiconque qui pourrait être loyal envers Tirus. Elle ne prendrait aucun risque cette fois.

Elle se tourna et lui fit face, et son ton se fit dur.

« Tuez-les tous », ordonna-t-elle.

Kendrick regarda les hommes, qui le dévisagèrent, tous méfiants.

« Ma dame, est-ce humain ? » demanda Aberthol.

Gwen braqua les yeux sur lui, froide et dure.

« Humain ? » répéta-t-elle. « Était-ce humain qu'ils nous trahissent, qu'ils massacrent nos hommes ? »

Aberthol ne dit rien.

« J'ai essayé d'être humaine. Bien des fois. Mais j'ai appris qu'il y a peu de place pour la compassion quand on est en guerre. J'aurais aimé qu'il en soit différemment. »

Elle se tourna vers Kendrick.

« Les seuls qui devront être laissés en vie seront ceux qui n'ont jamais levé une arme contre nous. Les citoyens. Je n'ai pas les ressources pour retenir des prisonniers ni la volonté de les garder. Ni ne leur fais-je confiance. Tuez-les immédiatement. »

« Oui, ma dame », répondit Kendrick.

Gwendolyn étudia tous les visages, les vits la regarder avec un nouveau respect, et elle se sentit si fière d'eux pour tout ce qu'ils avaient accompli, parce qu'ils se tenaient tous là en vie en ce jour.

« Je veux que vous sachiez tous combien je suis fière de vous », dit-elle. « Vous avez remporté cette île dans une bataille éclatante. Vous avez combattu courageusement, et nous avons un nouveau foyer ici maintenant, grâce à vous tous. Vous avez fait face à la mort, et vous êtes battus contre elle. »

Les hommes acquiescèrent avec gratitude, et Reece fit un pas en avant et baissa la tête.

« Ma Reine », dit-il. Elle pouvait entendre d'après son ton qu'il s'adressait enfin à elle e tant que dirigeante, et non en tant que sœur. « Je dois présenter mes excuses pour avoir amorcé tout cela. Je ne m'excuse pas pour avoir tué Tirus, mais je m'excuse pour les vies perdues de nos hommes. »

Elle le dévisagea, froide et dure.

« Ne défie pas mes ordres une nouvelle fois », dit-elle.

Reece opina, touché.

Elle pouvait voir qu'il était contrit, et son expression s'adoucit.

« Mais je dois dire, tu n’as pas eu tort de tuer Tirus », admit-elle. « Il l’aurait mérité il y a longtemps. En fait, c’est moi qui dois présenter mes excuses pour ne pas l’avoir tué plus tôt. »

Reece leva les yeux vers elle, hocha de la tête en retour avec une nouvelle entente et respect.

Des acclamations s’élevèrent soudain d’en bas, et Gwen regarda au-dehors par la fenêtre pour voir des milliers de ses gens, ceux qu’elle avait évacués de l’Anneau, emplir les cours, entrer dans les maisons et tavernes désertées, prenant des maisons pour eux.

« Notre peuple semble heureux d’être ici », dit Godfrey.

« Ils sont heureux d’être en vie », corrigea Gwen. « La vie ici est mieux que pas de vie du tout. »

« Tu devrais être très fière, ma sœur », dit Kendrick. « Tu les as sauvés. »

Gwen hocha de la tête, mais soupira, le cœur lourd tandis qu’elle songeait à tout ce qu’ils avaient laissé derrière – et tous les dangers imminents.

« Cela pourrait être un nouveau foyer pour nous », dit Godfrey.

Gwen secoua la tête.

« J’aimerais le penser », dit-elle. « Mais nous sommes en sûreté ici seulement tant que le bouclier d’Argon tient. Mais si le sort d’Argon devait faiblir, alors tout ce que tu vois là n’est que passager. Alors il n’y aura rien au monde qui pourrait arrêter la dévastation qui arriverait. »

« Mais Romulus sera sûrement satisfait de ce qu’il a », dit Godfrey. « Après tout, il a l’Anneau maintenant. Il a tout ce qu’il veut. »

Gwendolyn secoua la tête, connaissant Romulus que trop bien.

« L’Anneau n’a jamais été ce qu’il voulait », dit-elle. « Ce qu’il voulait, ce qu’ils ont toujours voulu, est notre destruction totale. Et il nous suivra jusqu’au bout du monde pour l’obtenir. »

« Et quelles sont les chances pour que le bouclier d’Argon tienne alors ? » demanda Kendrick.

« Seul Argon peut le dire », dit Gwen.

« Tu le connais le mieux », dit Reece. « Se réveillera-t-il ? »

Gwendolyn se tourna vers lui.

« Il n’y a qu’une façon de le savoir », dit-elle, déterminé à y aller et à le découvrir.

*

Reece se tenait avec Stara au sommet des plus hautes falaises des Isles Boréales, tous deux ayant grimpé là ensemble en silence. Avec tout désormais en paix dans les Isles Boréales, il y restait peu d’autres choses à faire hormis s’installer, et peut-être attendre que l’invasion arrive. L’impression dans l’air était paisible – et sombre – et quand Stara avait demandé à Reece s’il voulait

aller faire une promenade, il avait été prompt à accepter. Il avait besoin de quelque chose pour le distraire des événements qui pourraient se dérouler – et au plus profond de lui, une partie de lui, il devait l'admettre, voulait être avec elle. Il se haïssait pour cela, et néanmoins devait avouer que c'était vrai. Ils étaient passés par trop de choses ensemble pour que cela en soit autrement.

Toutefois aucun d'eux n'avait dit un mot depuis. Ils avaient marché pendant presque une heure, et il devint évident pour tous deux que, bien qu'ils soient chacun à l'aise avec la compagnie de l'autre, ce n'était pas une marche romantique. C'était une marche sombre, une marche pour réfléchir, pour comprendre.

Reece parcourut les alentours du regard et trouva ironique que la même île qu'ils avaient arpentée il y avait seulement quelques lunes, auparavant débordant de l'abondance de l'été, était à présent balayée par un vent froid et lugubre, couverte d'un ciel gris avec des rouleaux de nuages noirs. La vie pouvait-elle changer si rapidement ? se demanda-t-il. Pouvait-on s'attacher à quoi que ce soit ?

Reece commença à se sentir mal à l'aise dans ce lourd silence ; il ne savait pas quoi lui dire. Elle n'avait apparemment rien à lui dire non plus, et il commença à se demander pourquoi elle voulait aller promener. Il était parti avec elle pour s'éloigner de toute la mort qui l'avait entouré, pour clarifier son esprit.

Alors qu'ils atteignaient le plus haut plateau des falaises, ils s'arrêtèrent finalement à côté d'un petit lac, duquel coulait un petit ruisseau, serpentant vers le bas de la montagne.

Reece observa, perplexe, tandis que Stara s'agenouillait, cherchait dans son sac, et en sortait une large fleur noire en forme de bol, avec une petite bougie à l'intérieur. Il se demanda ce qu'elle était en train de faire.

« Est-ce une bougie de deuil ? » demanda-t-il.

Stara opina.

« Je sais que les choses ne pourront jamais être les mêmes entre nous », dit-elle doucement, la voix sombre. « Ce n'est pas pourquoi je t'ai invité ici. Je t'ai invité ici en haut pour te dire que je suis désolée pour tout ce qui est arrivé à Selese. Plus que tout, je veux dire à Selese que je suis désolée, aussi. Où qu'elle soit. »

Reece baissa les yeux avec honte, et les larmes lui montèrent aux yeux.

« Je n'ai jamais eu l'intention que quelque chose de mal lui arrive », dit Stara. « Tu dois me croire. J'ai *besoin* que tu me croies. »

Reece hocha de la tête.

« Je te crois », dit-il. « Et je n'ai jamais voulu quelque chose de mauvais non plus », dit-il, alors qu'il essayait une larme de sa joue.

« Et pourtant, j'étais égoïste », dit-elle, « égoïste d'essayer de te voler. Mes actes étaient égoïstes. Et ils étaient mauvais. »

Elle soupira.

« Ils disent que si tu allumes une bougie de deuil ici, dans cet étang, et

que le courant l'amène le long du ruisseau des larmes, cela apporterait de la consolation aux morts », dit-elle. « C'est pourquoi je t'ai invité ici. »

Stara sortit deux silex et alluma la bougie avec l'étincelle. Elle luisait au centre de la fleur noire, sinistre et surréelle.

Elle la tendit à Reece.

« Veux-tu la placer ? »

Reece lui prit doucement la fleur, la bougie brûlant à l'intérieur, et leurs doigts se touchèrent quand il le fit. Puis il s'agenouilla et la posa avec douceur sur le petit étang. Les eaux étaient glaciales pour ses doigts.

Reece se tint à côté de Stara et regarda tandis que la fleur flottait sur l'étang. Elle n'alla nulle part, comme il n'y avait pas de brise là-haut dans cet endroit abrité.

« Selese », dit Reece, baissant la tête. « Je t'aime. S'il te plaît, pardonne-moi. »

« S'il te plaît, pardonne-nous. »

La fleur commença à s'éloigner, juste un peu plus loin, mais elle n'était toujours pas prise par le ruisseau.

« Je sais que nous ne pourrons jamais être ensemble », dit Stara à Reece. « Pas après tout cela. Mais au moins nous pouvons être ensemble en cela – dans notre deuil envers Selese. »

Stara tendit une main, et Reece la prit. Ils se tinrent là, côte à côte, fixant la bougie du regard, tandis qu'ils baissaient la tête et fermaient les yeux.

Reece pria pour des bénédictions pour Selese. Et plus que tout, pour le pardon.

Reece ouvrit les yeux et soudainement le vent se leva, et il regarda avec surprise la fleur bouger subitement, se déplaçant de l'autre côté de l'étang avant d'être prise dans le courant.

Reece observa avec stupéfaction alors que le courant l'entraînait dans le Ruisseau des Larmes. Elle fit son chemin vers le bas du versant de la montagne, serpentant et tournant.

Reece se tourna et contempla tandis que les eaux l'emportaient le long du côté de la montagne, jusqu'à que finalement elle soit hors de vue.

Reece se tourna et dévisagea Stara, et elle se tourna et le regarda. Ils continuèrent à se tenir les mains – et pour quelque raison, malgré leurs plus grands efforts, aucun ne semblait pouvoir lâcher.

*

Gwendolyn marchait rapidement à travers la cour intérieure de sa nouvelle cour, flanquée par plusieurs de ses hommes. Elle progressa à travers les anciennes portes de pierre de la cour, et prit des chemins serpentant et rocaillieux dans la campagne, se préparant contre le vent et la pluie. Mais elle ne se serait arrêtée pour aucune raison. Elle était décidée à voir Argon et, une fois de plus, voir si elle pouvait le réveiller.

Le chemin la mena finalement en haut d'une petite colline, et quand Gwendolyn leva les yeux, elle fut rassurée à la vue de Ralibar. Il était enfin revenu, déposant le corps flasque d'Argon, et avait monté la garde depuis.

Gwendolyn atteignit le sommet du plateau, une froide rafale de vent giflant son visage, et elle regarda Ralibar. Il était assis là, les ailes tendues, la fixant du regard tandis qu'il gardait le corps d'Argon, étendu à ses pieds, immobile.

Gwendolyn regarda dans les yeux expressifs de Ralibar.

« Où es-tu allé, mon ami ? » demanda-t-elle. « Tu aurais pu nous être utile en pleine mer. »

Ralibar ronronna, battit doucement des ailes, et bougea son museau de haut en bas. Elle pouvait sentir qu'il traversait une de ses humeurs, une tempête émotionnelle. Elle savait qu'il était angoissé par quelque chose, mais elle ne pouvait pas comprendre ce qu'il était en train de communiquer.

« Resteras-tu, mon ami ? » demanda-t-elle. « Ou nous quitteras-tu à nouveau ? »

Il baissa la tête et frotta son museau contre sa main alors qu'elle la tendait, clignant lentement des yeux et émettant un étrange ronronnement. Elle ne le comprenait pas ; elle ne l'avait jamais, et elle savait qu'elle cela n'arriverait jamais. Elle ne savait jamais quand il pouvait disparaître, ou quand il pouvait lui venir en aide, malgré qu'ils soient devenus si proches. Elle avait conclu que les manières des dragons étaient impénétrables pour elle.

Elle caressa les écailles de Ralibar, son long museau – et au début il parut content. Mais ensuite il la surprit en battant soudainement des ailes, hurlant et s'élevant dans les airs, ses serres manquant à peine sa tête alors qu'il s'envolait.

Elle se tourna et le regarda voler vers l'horizon. Elle se demanda où il allait, et s'il reviendrait un jour. Il était une plus grande énigme que jamais pour elle.

Gwendolyn porta son attention sur le corps flasque d'Argon. Elle s'agenouilla à son côté et caressa son visage intemporel. Il était glacé, froid au toucher.

« Argon », dit-elle. « Pouvez-vous m'entendre ? »

Il ne bougea pas.

Gwendolyn se tourna, vit ses hommes debout derrière elle, et leva une main. Elle sentait qu'Argon avait besoin d'être seule avec elle.

« S'il-vous-plaît », dit-elle. « Laissez-nous. »

Ses hommes firent selon son ordre, et Gwen se retrouva bientôt agenouillée seule sur ce plateau, à côté d'Argon, le vent hurlant. Elle tendit le bras et retira le capuchon, examinant son visage.

« S'il-vous-plaît, Argon », dit-elle. « Revenez à moi. »

Toujours rien.

Gwen sentit une larme rouler le long de sa joue ; elle percevait une ruine imminente, et elle se sentait si impuissante, et plus seule que jamais, ici

dans ce lieu étranger.

« J'ai besoin de vous, Argon », implora-t-elle. « Maintenant, plus que jamais. »

Il y eut un long silence, alors qu'une rafale de vent froid giflait ses joues – puis enfin, la pluie s'arrêta. Comme elle le faisait, Gwen baissa les yeux et son cœur bondit en voyant les yeux d'Argon battre.

Puis lentement il les ouvrit.

Le cœur de Gwen s'emballa alors qu'elle le regardait. Ses yeux brillaient avec une telle intensité, elle dut presque détourner le regard. Elle le considéra avec étonnement.

« Argon », dit-elle, riant de soulagement, tellement ravie qu'il doit en vivre.

Elle tendit les bras et serra ses mains dans les siennes.

« Allez-vous bien ? » demanda-t-elle.

Il acquiesça doucement, et elle s'interrogea.

« Où êtes-vous, Argon ? Êtes-vous ici avec moi ? »

« En partie », répondit-il.

Elle sentit que leur temps ensemble était court, et qu'elle pourrait le perdre à nouveau. Elle ressentit le brûlant désir d'obtenir des réponses à ses questions.

« Argon, votre bouclier », dit-elle, « vous devez me dire : durera-t-il ? S'il-vous-plâit. Répondez seulement à ça. Durera-t-il ? »

Il y eut un long silence, si long que Gwen suspecta qu'il ne répondrait jamais.

Et puis, enfin, Argon secoua la tête doucement.

Comme il faisait cela, le cœur de Gwen s'arrêta.

« Non », déclara-t-il. « Même maintenant, il est détruit. »

Le cœur de Gwen dégringola alors qu'elle réfléchissait aux implications. Cela signifiait que tout serait détruit : cette île, son peuple – tout. Sa vie entière, tous ceux qu'elle aimait.

Sa respiration se bloqua dans sa gorge, alors que ses mains tremblaient.

« Y a-t-il un quelconque moyen de le restaurer ? » demanda-t-elle.

« Aucun moyen pour protéger cet endroit ? »

Argon secoua faiblement la tête.

« Mon Bouclier – et l'Anneau – sont détruits pour toujours.

Le sang de Gwen se glaça. Elle ne savait pas quoi dire.

« Même maintenant les dragons de Romulus approchent », ajouta

Argon. « Et un million de ses hommes. »

Le cœur de Gwen battait à tout rompre, et elle vit ses mains se glacer.

« Comment pouvons-nous les arrêter ? » demanda-t-elle.

Argon secoua la tête.

« Vous ne le pouvez pas », dit-il. « Bientôt, très bientôt, cette île sera détruite. »

Gwen éclata en pleurs.

« Et qu'en est-il de Thorgrin ? » demanda-t-elle, entre les larmes.

« Reviendra-t-il vers nous ? Aidera-t-il à nous sauver ? »

Argon attendit un long moment, puis finalement secoua la tête.

« Je suis désolé », dit-il. « Il a son propre destin. »

Gwendolyn se trouva encore pleurant, essuyant ses larmes, malgré tous ses efforts.

« Et pour mon bébé ? » demanda-t-elle. « Qu'en est-il pour Guwayne ? »

Argon resta silencieux, impassible, alors qu'il fermait les yeux. Le cœur de Gwen palpita, alors qu'elle se demandait si elle l'avait perdu.

« Argon », implora-t-elle, s'accrochant à son bras, « répondez-moi. S'il-vous-plaît. Je vous en supplie. »

Argon ouvrit les yeux à nouveau et la fixa droit du regard.

« Tu as fait un choix », dit-il. « Dans les Limbes. Je suis désolé. Mais un serment exige un prix. »

Gwen sanglota, incapable de retenir ses larmes.

« Tu as été une Reine extraordinaire », dit-il. « Ton peuple a vécu bien plus longtemps qu'il ne l'était destiné. Mais même pour la meilleure des Reines, le temps vient. Tu ne peux pas toujours dépasser la destinée. »

Finalement Gwen, dévastée, se calma.

« Ne reste-t-il rien d'autre à faire que de se préparer à mourir ? » demanda-t-elle, désespérée.

Argon fut silencieux pendant un long moment, jusqu'à ce qu'au bout du compte il acquiesce.

« Je suis désolé », dit-il. « Mais parfois, c'est tout ce que nous avons. »

CHAPITRE TRENTE

Luanda se tenait sur le navire de Romulus, non loin de lui, regardant son dos tandis qu'il contemplait la mer, mains sur les hanches, souriant, victorieux. Luanda entendait le hurlement incessant, et elle leva les yeux et observa la horde de dragons à l'horizon, ouvrant la marche, disparaissant alors qu'ils se dirigeaient vers le nord vers les Isles Boréales, en route pour détruire sa sœur et tout son peuple.

Romulus riait et riait tandis qu'il menait sa flotte de navire, des milliers d'entre eux, recouvrant la mer comme un banc de poissons, s'éloignant de l'Anneau vers les Isles Boréales. Luanda regarda l'horizon, et sut qu'elle devrait ressentir de la satisfaction. Après tout, elle avait enfin obtenu ce qu'elle avait voulu. L'Anneau était détruit ; elle était vengée. Vengée pour Bronson, vengée pour son exil de la Cour du Roi. Vengée pour n'avoir jamais été traitée de la manière dont elle méritait de l'être ; vengée pour avoir été mise de côté au profit de la plus jeune. Elle s'était vengée sur tous ceux qui avaient douté d'elle, sur tous ceux qui l'avaient rejetée comme étant sans importance.

Mais Luanda était surprise de réaliser qu'elle ne sentait pas triomphante, elle ne ressentait même pas de la satisfaction. À la place, alors qu'elle regardait les événements se dérouler sous ses yeux, elle se sentait vidée – et un profond sentiment de regret. Maintenant que ses plans étaient devenus réalité, elle ne pouvait s'empêcher d'admettre qu'il y avait une part d'elle qui aimait encore son peuple, qui voulait encore être aimée et acceptée par eux. Elle les voulait en vie, que les choses soient comme elles étaient avant.

Elle avait pensé que cette destruction la rendrait heureuse. Mais maintenant qu'il ne restait plus rien, pour quelque raison, elle se sentait triste. Elle ne savait pas pourquoi. Peut-être était-ce parce que son peuple et son pays étaient détruits, qu'il ne restait rien pour rappeler son temps sur terre. Rien ne restait qui était familier dans le monde. Tout ce qui demeurait à présent était Romulus et l'Empire – toutes ces horribles créatures.

Alors que Luanda scrutait le large dos de Romulus, ondulant de muscles, un commandant au sommet de ses pouvoirs, prêt à conquérir chaque centimètre de monde, une haine incommensurable envers lui monta en elle. Il était à blâmer pour tout. Elle haïssait la manière dont il la traitait. Comme un objet. Elle haïssait combien elle avait été forcée de lui être servile. Elle méprisait tout en lui.

Les soldats de Romulus étaient tous préoccupés sur le pont, et Romulus se tenait seul à la proue du bateau, dos à elle, Luanda étant la seule autorisée à s'approcher de lui, à peine à trois mètres de lui. Elle jeta un œil aux alentours une dernière fois pour s'assurer que personne ne regardait, puis secrètement elle raffermir son emprise sur la garde de la dague qu'elle gardait cachée dans

sa ceinture. Elle serrait si fort qu'elle pouvait sentir ses articulations blanchir. Elle s'imagina en train d'étrangler Romulus tandis qu'elle serrait.

Luanda fit un pas en avant, vers le dos de Romulus, exposé, une froide rafale de vent et d'embruns la frappant au visage.

Puis un autre pas.

Puis un autre.

Luanda ne pouvait réparer les torts, ne pouvait changer ce qu'elle avait déjà fait, les erreurs qu'elle avait déjà commises. Elle ne pouvait faire revenir son royaume. Elle ne pouvait pas restaurer l'Anneau.

Mais il y avait une chose qu'elle pouvait faire, du temps pour un dernier acte de rédemption avant qu'elle meure. Elle pouvait tuer un barbare. Elle pouvait assassiner Romulus. Elle obtiendrait la vengeance, au moins, pour elle-même, et la vengeance, au moins, pour eux tous. Si elle ne pouvait avoir rien d'autre dans la vie, au moins elle pouvait avoir cela.

Luanda resserra son emprise alors qu'elle tirait la dague et fit un autre pas. Elle n'était qu'à soixante centimètres, à quelques secondes de tuer ce monstre. Elle savait qu'elle-même serait capturée et tuée rapidement après – mais elle ne s'en souciait plus – tant qu'elle réussissait.

Il se tenait là, suffisant, si arrogant. Il l'avait sous-estimée – comme eux tous. Il l'avait vue comme étant sa propriété, comme étant quelqu'un à ne pas craindre. Luanda avait été sous-estimée durant toute sa vie. À présent elle était déterminée à la faire – et tous les autres hommes dans sa vie – payer. Avec un coup de lame, sa vie trouverait satisfaction.

Luanda fit le dernier pas, leva sa dague, et anticipa la sensation satisfaisante de sa lame transperçant sa chair et mettant un terme à la vie de cette créature pour de bon. Elle pouvait déjà le voir arriver, pouvait le voir tomber à genoux, s'effondrer tête la première, mort.

Luanda plongea la lame vers le bas de toutes ses forces – et pourtant, la chose la plus étrange se produisit. La lame s'arrêta soudain alors que la pointe frappait son dos. C'était comme heurter de l'acier – elle ne pouvait percer la peau. Elle restait là en suspens, et peu importait tous les efforts qu'elle déployait pour l'enfoncer, elle ne voulait simplement pas pénétrer sa peau. C'était comme s'il était protégé par un bouclier magique.

Romulus pivota, lentement, calmement, un sourire sur son visage alors qu'il secouait la tête et la dévisageait en retour, tenant la lame en suspens, inoffensive. Luanda regarda la lame, se demandant ce qu'il s'était passé.

Romulus secoua la tête.

« C'était une bonne tentative », dit-il. « Et à un autre moment, tu m'aurais tué. Mais tu vois », dit-il, se penchant auprès d'elle, son souffle âcre sur son visage, « tant que cette lune dure, je suis invincible. À chaque homme, à chaque lame, à tout sur cette terre. Toi et ta dague incluses. »

Romulus se pencha en arrière et rit, puis tendit le bras et calmement lui prit la dague des mains. Elle était impuissante à l'arrêter. Il la leva, grimaça, puis soudain s'avança et la plongea dans son cœur.

Luanda eut le souffle coupé tandis que le métal froid pénétrait dans son cœur. Elle sentit ce dernier s'arrêter, sentit toute la vie et l'air quitter son corps, sentit son corps devenir flasque, engourdi, se sentit s'effondrer sur le pont en bois du navire. Elle leva les yeux et vit le visage rieur de Romulus avant que ses yeux ne se ferment pour la dernière fois, prenant conscience que rien au monde n'arrêterait Romulus. Rien.

Ses dernières pensées, avant que toute vie ne la quitte, furent, assez étrangement, pour son père.

Père, pensa-t-elle, je n'ai jamais voulu te décevoir. Pardonne-moi.

CHAPITRE TRENTE-ET-UN

Thorgrin chutait dans les airs, hurlant, s'agitant dans tous les sens, sentant l'air froid défilier à une vitesse à couper le souffle tandis qu'il plongeait vers l'océan et les falaises en contrebas. Il tomba sur des trentaines de mètres, sentant sa vie entière défilier. Il savait que dans quelques instants il atterrirait, mort, et tout serait terminé, ici, sur ces rocs, cet océan, si près de trouver sa mère. Ici, dans ce Pays des Druides, pays des rêves. Il se demanda comment cela pouvait être, comment il était possible qu'il ait pu aspirer à quelque chose pendant toute sa vie seulement pour la voir s'échapper, juste hors de sa portée.

D'une manière quelconque, il avait échoué. Il était devenu le plus grand guerrier qu'il pouvait être sur le champ de bataille ; et pourtant, il n'avait pas conquis les profondeurs de sa propre psyché. Le seul opposant restant dans le monde qu'il ne pouvait vaincre était lui-même.

Il avait été défait par lui-même. Que cela signifiait-il ? Il tentait de la comprendre, à la vitesse de l'éclair, tandis qu'il tombait. Pour lui, cela signifiait qu'il devait y avoir une part en lui qui était plus forte qu'une autre. Une partie qui pouvait le vaincre lui-même. Une partie qui était si forte, elle pouvait triompher de n'importe quoi. C'était une grande force en lui.

Thor eut une soudaine réalisation : cette grande force, même si elle était destructrice, était tout de même une part de lui. C'était toujours une force qui pouvait être maîtrisée. Ce qui signifiait qu'il pouvait trouver cette part sombre de lui-même, et la contrôler pour de bon. L'énergie était de l'énergie – elle avait juste besoin d'être redirigée. Peut-être s'il pouvait arriver à faire travailler cette part de lui-même pour lui, au lieu qu'elle soit contre lui. Si Thor pouvait utiliser ce pouvoir pour se vaincre lui-même, peut-être pouvait-il l'exploiter pour se sauver.

Thor ferma les yeux tandis qu'il tombait à dans les airs, et il essaya d'invoquer son pouvoir intérieur, le pouvoir de son esprit. Il avait bien trop compté sur son côté physique toute sa vie durant, réalisa-t-il. Il était en train de commencer à prendre conscience que son esprit était juste aussi puissant que son corps – si ce n'était plus. Il pouvait utiliser son esprit pour faire des choses formidables, miraculeuses, des choses que son corps ne pouvait faire.

Thorgrin se concentra, et alors qu'il le faisait, il utilisa le pouvoir de son esprit pour ralentir le monde, pour ralentir la trame même dans l'air.

Thorgrin sentit le monde décélérer, puis s'arrêter. Il se sentit lui-même flottant en suspens, figé dans la trame du temps et de l'espace. Il sentit la part de lui-même qui était en train de créer le temps et l'espace. Il sentit l'infini pouvoir en lui, le pouvoir qui n'était pas séparé de l'univers. Il puisa dans flot sans fin d'énergie coulant à travers l'univers, comme Argon le lui avait souvent appris, et il se sentit en plein centre.

Thor étendit les deux mains, paumes vers le haut, et sentit les extrémités de ses doigts picoter à travers la trame même du ciel. Ils donnaient

la sensation d'être en feu, brûlant d'énergie.

Thor alla plus profondément, jusqu'à ce qu'il atteigne le lieu dans son esprit où commençait à ne plus voir de séparation entre son esprit et l'univers, entre l'énergie entrant en lui depuis l'univers, et celle s'écoulant. Il commençait à voir qu'il pouvait la contrôler. Il pouvait contrôler son environnement. Il pouvait aussi tout créer autour de lui. Il vit qu'il pouvait créer sa situation. Et que son esprit et son énergie étaient plus puissants que les manifestations dans lesquelles il était.

Thor se commandait lui-même, la part en lui qu'il ne pouvait pas contrôler, la plus sombre partie de lui. Il lui ordonna de cesser de faire apparaître cette situation. De changer tout autour de lui. Et ce faisant, il se força à arrêter de résister, à laisser l'univers être ce qu'il était. À se laisser lui-même être qui il était. Une fois qu'il sentit une acceptation totale de l'univers, une acceptation totale de lui-même, alors une paix profonde l'envahit, une paix comme il n'en avait jamais ressenti.

Thor ouvrit lentement les yeux, et il sut, avant de voir quoi que ce soit, que l'univers autour de lui avait changé. Il s'était arrêté lui-même de tomber, et à la place, était à présent en train de flotter vers le haut, doucement, de plus en plus haut, se mettant droit, de plus en plus vite, jusqu'à ce qu'il ait atteint le sommet de la falaise. Il se posa avec douceur, et il se tint devant le château de sa mère.

Il n'y avait plus de danger, plus aucune peur. Il était allé dans ses plus profondes profondeurs, et s'était élevé au-dessus d'elles. Il était là, seul, face à l'entrée du château de sa mère. Il avait traversé la passerelle, l'endroit qu'il ne pouvait jamais franchir dans ses rêves. Il avait enfin réussi à passer de l'autre côté.

Thor examina le château avec admiration. Devant lui se trouvaient deux énormes portes cintrées en or, cinq fois plus grandes que lui, et cinq fois plus larges. Elles étincelaient avec tant d'éclat qu'elles l'aveuglaient presque, chacun avec des poignées massives sculptées en forme de faucon.

Thor sentit intuitivement qu'empoigner ces poignées et essayer d'ouvrir la porte ne ferait aucun bien. Il savait qu'il s'agissait d'une porte magique, la porte la plus puissante au monde. Que le seul moyen d'entrer était que les portent soient ouvertes pour lui.

Thor attendait qu'elles s'ouvrent, mais elles ne le firent pas.

« Je demande à ce qu'on me laisse entrer ! » tonna Thor.

« Tu n'es pas digne d'être autorisé à entrer », gronda une voix, sombre, masculine.

Thor tint bon, déterminé.

« Je suis digne ! » cria Thor en réponse, se sentant estimable pour la première fois.

« Et pourquoi es-tu digne ? » dit la voix.

« Je suis Thorgrin. Fils de ma mère, Reine du Pays des Druides. Fils d'Andronicus, Roi de l'Empire. Je suis lui. Moi, et aucun autre. Je ne suis pas

digne à cause de mes pouvoirs. Je ne suis pas digne à cause de mes compétences. Je suis digne à cause de *qui je suis*. Je *mérite* d'être autorisé à passer ces portes. Pour aucune raison autre que pour *qui je suis*. »

Thor sentit son corps tout entier vibrer alors qu'il prononçait ces mots. Il eut le sentiment d'avoir finalement atteint la vérité la plus profonde de son entraînement. L'acceptation de lui-même.

Il commençait à voir que tout ce qu'il manifestait dans l'univers était le résultat de la manière dont il se sentait à propos de lui-même. Toutes les forces obscures, elles étaient réelles, et pourtant elles étaient aussi toutes les fruits de lui-même qu'il devait surmonter. L'ennemi le plus profond et le plus dur à vaincre était comment il se sentait à propos de lui-même.

Il s'était considéré toute sa vie, réalisa-t-il, comme peu méritant. C'était encore le cas maintenant. Quand il se serait affranchi de cela, quand il se serait accepté entièrement et complètement, juste pour qui il était, alors toutes les portes de l'univers s'ouvriraient pour lui. C'était la dernière étape vers la conquête de lui-même.

Thor éprouva un profond sentiment de paix en prenant conscience de tout cela, tandis qu'il s'acceptait lui-même.

Il ouvrit les yeux lentement, et il le leva pour voir les portes étinceler encore plus qu'auparavant, et s'ouvrir, lentement, de plus en plus largement, dans le son le plus beau au monde comme les gonds s'ouvriraient sans effort. La lumière l'inonda, une lumière dorée, se déversant depuis l'intérieur du château, universelle, plus chaude, plus forte qu'il ne pouvait l'imaginer.

Il fit un premier pas. Puis un autre.

Il se sentit de plus en plus chaud, et il sut que dans seulement quelques pas, il serait à l'intérieur de ce château, avec sa mère. Finalement, sa destinée serait complète. Dans seulement quelques pas, tout serait révélé.

Et sa vie ne serait plus jamais la même.

CHAPITRE TRENTE-DEUX

Alistair se retrouva en train de voler, les yeux braqués vers le vas, parcourant l'Anneau, et elle ne savait pas comment. Elle n'avait pas d'ailes, il ne chevauchait aucun dragon, et pourtant elle flottait, s'élevant dans les airs au-dessus du panorama de son pays natal, regardant en bas depuis en haut.

Alors qu'elle regardait en bas, elle fut confuse. À la place de l'abondance estivale qu'elle avait laissée, au lieu des terres fertiles, les vergers interminables auxquels elle s'était habituée, il y avait une terre carbonisée en dessous d'elle, détruite par le souffle des dragons. Il ne restait rien – pas une seule cité, ville, village, pas même un hameau. Chaque édifice avait été réduit en cendres.

Les arbres, autrefois si luxuriants, anciens, étaient tous des souches carbonisées, et il n'y avait plus de construction pour marquer le paysage. Il ne restait rien, hormis la perte et la dévastation.

Alistair était horrifiée. Elle vola bas, couvrant la totalité de l'Anneau, et se retrouva à voler au-dessus du Canyon, au-dessus du croisement. Elle vit en dessous d'elle Romulus, menant une armée de millions, s'étirant aussi loin que l'œil pouvait le voir. L'Empire occupait à présent sa terre natale.

Alistair savait que sa terre avait été détruite pour toujours, et le Bouclier détruit avec. L'Anneau était occupé, était maintenant la propriété de l'Empire. Ce qui était autrefois ne serait plus jamais.

Alistair cligna des yeux et se retrouva debout devant le château de sa mère, dos à lui, face à la grande passerelle, qui faisait des tours et des détours sur son passage, des kilomètres en contrebas vers le continent. C'était un chemin long et courbe, et dessus marchait une silhouette solitaire. Il se rapprocha, et elle réalisa qu'il s'agissait de son frère, Thorgrin, là pour voir leur mère.

Thor leva les yeux vers Alistair, et elle fut tant soulagée de voir son frère, la dernière personne en vie dans la désolation du monde. Elle sentit que dans quelques instants elle rencontrerait leur mère, tous trois réunis pour la première fois.

Thor se fit plus proche et sourit alors qu'il tenait une main vers elle. Elle tendit la sienne vers lui.

Brusquement, la passerelle sous lui s'effondra, Thor tomba à travers, chutant à travers les airs et vers les rochers et l'océan en contrebas.

Alistair regarda vers le bas et contempla, impuissante, le cœur brisé ; sans penser, elle plongea, par-dessus la falaise, pour le sauver.

« Thorgrin ! » cria-t-elle.

Alistair se retrouva à atterrir non pas dans l'océan, mais sur un paysage complètement nouveau, au sommet d'un plateau, les yeux baissés sur des milliers de gens des Îles Méridionales. Elle se tourna et vit Erec se tenant à côté d'elle, tenant sa main, chacun d'eux vêtus de leur tenue de mariage, dans

de somptueuses robes de soie.

Mais quelque chose n'allait pas avec Erec quand il sourit : il sourit plus largement, et du sang coula de sa bouche. Puis il s'effondra, tombant tête la première du bord de la falaise, bras écartés, du sang dans son sillage, tandis que son peuple étendait les bras pour l'attraper les bras ouverts. Alistair leva ses mains, couvertes de sang, et se retrouva là, debout toute seule, son futur époux plongeant, mort, dans les masses en contrebas.

« Erec ! » cria-t-elle.

Alistair se réveilla en criant, haletant, regardant tout autour d'elle dans la lumière des premières lueurs du jour de sa chambre. Elle essuya la sueur de son front et sauta hors du lit, cherchant du sang sur ses mains.

Mais il n'y en avait pas.

Alistair, confuse, essaya de reprendre son souffle tandis qu'elle faisait les cent pas dans la pièce, se frottant le visage, tentant de comprendre où elle était. Cela lui prit un moment pour se rendre compte que tout avait été un rêve. Elle était en sécurité. Erec était en sécurité. Thorgrin était en sécurité. Elle n'était pas dans l'Anneau, mais ici, en sûreté, dans les Îles Méridionales.

Alistair respira. C'était le rêve le plus horrible qu'elle ait jamais eu. Cela paraissait être plus qu'un rêve – cela semblait être un message. Comme une version déformée du futur. Et cela semblait très sombre.

Alistair essaya de s'en débarrasser, arpentant sa chambre. Que pouvait être la signification d'un tel rêve ? Elle essaya de se convaincre que ce n'était qu'une terreur nocturne – toutefois en son for intérieur, au fond d'elle-même, elle ne pouvait s'empêcher d'avoir le sentiment qu'il s'agissait de quelque chose de plus. Sa terre natale était-elle réellement détruite ? Son frère était-il sur le point de mourir ?

Son futur époux ?

Sûrement, un tel simulacre ne pouvait pas advenir tout en même temps ; sûrement, cela ne voulait rien dire.

Alistair traversa la pièce et éclaboussa son visage plusieurs fois à l'eau froide. Elle alla à la fenêtre ouverte, de douces brises océaniques affluent, et elle examina les Îles Méridionales dans la lueur des premières heures de l'aube. C'était encore la plus belle vue qu'elle ait jamais vue, l'odeur des fleurs d'oranger la réveillant, l'air humide la calmant. C'était l'air le plus pur qu'elle ait jamais respiré.

Alistair contempla au-dehors le panorama parfait, vit tous les gens déjà debout, exécutant déjà les préparatifs pour le grand mariage du jour, et se sentit certaine que dans un lieu pareil, assurément aucun mal ne pourrait leur advenir.

Alistair soupira, secoua la tête, et se réprimanda. Seulement des rêves dans la nuit, se dit-elle. Seulement des rêves dans la nuit.

Le premier soleil matinal de leva dans le ciel, et Alistair était assise dans la chambre nuptiale, entourée par une douzaine de domestiques gloussant et riant, toutes enchantées pendant qu'elles l'aidaient à se préparer. Comme une d'entre elles faisait un dernier ajustement à sa robe, Alistair s'avança tandis que d'autres tiraient un énorme verre poli. Elle se tint là, le cœur battant d'excitation, et vit son reflet.

Alistair eut le souffle coupé ; elle n'avait jamais paru si frappante. Elle portait la plus belle robe qu'elle ait jamais vue, toute blanche, faite de dentelle, recouvrant complètement son corps, et un voile assorti avec les gants blancs. Elle ne s'était jamais considérée comme étant jolie, malgré la manière dont les hommes dans sa vie avaient réagi en sa présence, mais maintenant, se regardant ainsi, elle eut l'impression qu'elle n'était pas aussi laide qu'elle l'avait pensé.

« C'est la robe que je portais à mon mariage », dit la mère d'Erec, souriant, venant à côté d'elle, posant une main douce sur son épaule. « Sur toi elle est encore plus belle. Elle était faite pour être portée ainsi. »

La mère d'Erec l'étreignit, et Alistair ne s'était jamais sentie autant emplie de joie. Elle était impatiente pour la cérémonie.

La mère d'Erec la mena à la porte, et elle l'ouvrit, et pointa du doigt un passage cuivré.

« Le passage te mène à la chambre de ton futur époux », dit-elle. « Va à lui. Il t'attend. Il te mènera à la cérémonie. »

Alistair se tourna, touchée.

« Je ne sais pas comment vous remercier », dit-elle, plus reconnaissante qu'elle pouvait le dire.

La mère d'Erec l'étreignit.

« Je serais chanceuse d'avoir une fille comme toi. »

Alistair se tourna sur le chemin cuivré seule, progressant sur la courte allée vers une magnifique petite maison de marbre, en plein air, des colonnes sur tous les côtés, dans laquelle elle savait qu'Erec l'attendait.

Quand elle eut atteint l'entrée, elle regarda à l'intérieur et vit Erec, paraissant plus royal que jamais, vêtu d'une cote de mailles légère, couverte par une cape de soie blanche, une couronne d'or sur la tête. Il faisait nerveusement les cent pas, à l'évidence l'attendant, et elle était sûre qu'il était excité, vu le temps qu'il lui avait fallu pour se préparer.

Elle pensa à se précipiter sur lui, mais ensuite elle décida qu'elle voulait le surprendre ; elle voulait voir l'expression sur son visage quand elle passerait la porte.

« Mon seigneur ! » appela-t-elle malicieusement, se cachant derrière une colonne. « Ferme tes yeux et compte jusqu'à cinq ! Je veux te faire une surprise ! »

Il rit.

« Pour toi, n'importe quoi », dit-il. « Je ne peux pas compter assez vite ! »

Elle pouvait entendre l'excitation dans sa voix, comme un petit garçon.

« Lentement, mon amour ! » répondit-elle.

« Un », s'écria-t-il, lentement. « Deux...Trois... »

Alistair réajusta une dernière fois son voile, puis commença à marcher dans la pièce.

« Quatre ! » s'écria-t-il.

Elle entra et le dévisagea, les yeux fermés, rayonnant – et soudain, son sourire s'effaça. Elle vit quelque chose qu'elle ne pouvait comprendre. C'était comme quelque chose sortant d'un cauchemar : s'élançant dans la pièce, depuis l'arrière de la chambre ouverte, une silhouette unique, courant à toute vitesse, une épée à la main. Un assassin.

Il se rua droit vers le dos d'Erec – mais Erec se tenait là, souriant, yeux fermés, ne se doutant de rien alors qu'il l'attendait.

Cela se déroulait si vite, et Alistair était si choquée, si mal préparée à cette vue, elle pouvait à peine formuler les mots pour l'avertir. Ils restèrent dans sa gorge tandis qu'elle devenait sèche.

« Erec ! » réussit-elle finalement à crier, paniquée, juste comme l'homme l'atteignait.

Erec ouvrit brusquement les yeux et la regarda, de l'inquiétude sur son visage.

Mais alors, il était trop tard. La silhouette – qu'Alistair reconnaissait maintenant comme était Bowyer, le guerrier Alzac qu'Erec avait vaincu dans la compétition – avait déjà atteint Erec. Il leva son épée derrière lui, et dans un cri guttural, il l'abassa – frappant Erec dans le dos.

Erec poussa un cri, et Alistair cria plus fort. Il tomba à genoux, du sang jaillissant de sa bouche, de son dos. Bowyer laissa l'épée dans le dos d'Erec alors qu'il pivotait et s'éloignait aussi rapidement qu'il était entré.

« Mon amour ! » cira Erec, tendant une main vers Alistair alors qu'il s'effondrait.

« NON ! » hurla Alistair, perdant toute notion d'elle-même, comme si elle était en train de regarder le cauchemar de quelqu'un d'autre se dérouler devant elle.

Alistair courut au côté d'Erec et s'effondra auprès de lui, le tenant dans ses bras, son sang coulant à flots sur sa robe.

Alistair, mon amour », dit-il faiblement.

Elle le sentit mourir dans ses bras, sentit sa vie s'échapper alors qu'elle pleurait, des cris déchirants envahissaient la pièce, irradiaient au-delà, s'élevaient vers les cieux. Elle savait qu'il était trop tard. Et elle eut le sentiment que c'était complètement de sa faute – elle l'avait distrait avec son jeu absurde. Erec aurait probablement vu l'homme arriver autrement s'il n'avait pas fermé les yeux et ne l'avait pas attendue. Elle avait par mégarde aidé à tuer l'homme pour lequel elle était prête à mourir. L'homme qu'elle aimait plus que tout au monde serait bientôt mort.

Le jour de son mariage était arrivé – et l'amour de sa vie était mort.

CHAPITRE TRENTE-TROIS

Gwendolyn se tenait sur les remparts supérieurs du fort de Tirus, scrutant l'horizon, comme elle l'avait fait pendant des heures, observant la mer. Son expression était sombre alors qu'elle tenait Guwayne dans ses bras, les mots d'Argon tonnant dans sa tête. Tout ce qu'Argon avait dit était-il vrai ? Ou avaient-ils seulement été les mots d'un homme mourant et délirant ?

Gwen voulait penser à cette dernière idée, mais elle ne pouvait s'empêcher de craindre que ses mots soient vrais.

Pendant qu'elle regardait au loin, pendant qu'elle observait et attendait, le vent froid caressant son visage, elle eut le cœur serré en sentant que son temps sur terre était venu à sa fin. Elle sentait une inévitabilité dans sa vie à présent, comme s'ils étaient arrivés dans leur dernière demeure, sur ces îles escarpées et désolées. Elle aurait aimé, plus que tout, que Thor soit là, qu'il soit revenu et soit à son côté. Avec lui auprès d'elle, elle avait le sentiment qu'elle pouvait affronter n'importe quoi.

Mais d'une certaine manière elle savait que non. Elle pria pour sa sécurité. Elle pria pour que, où qu'il soit, il aille bien. Qu'il se souvienne d'elle. Qu'il se souvienne de Guwayne.

Alors que Gwen clignait des yeux, regardant les nuages, soudain, au plus loin à l'horizon, quelque chose apparut. Au début c'était à peine visible : c'était un mouvement dans les nuages sombres. Puis elle vit des ailes, une paire, puis une autre. Un dragon se profila. Puis un autre.

Puis un autre.

Le cœur de Gwen s'arrêta tandis que son pire cauchemar prenait vie : une horde de dragons emplissait le distant horizon, hurlant avec colère, battant de leurs grandes ailes. C'était la mort, elle le savait, venant pour eux tous.

« Fais sonner les cloches », dit calmement Gwendolyn à Steffen, qui se tenait patiemment non loin.

Steffen pivota et partit en courant, et de haut en bas des remparts des cloches sonnèrent, prévenant son peuple. En dessous les cris s'élevèrent, alors que les gens se bousculaient pour se mettre à couvert, courant dans des grottes, vers des passages souterrains, comme Gwen les y avait préparés – n'importe où ils pourraient échapper au souffle des dragons.

Au plus profond d'elle-même, Gwen savait que l'effort était vain. Rien ne pouvait échapper à la furie d'un dragon – encore moins à celle d'une horde. Elle savait que quiconque manqué par les dragons serait achevé par les hommes de Romulus.

Quelques moments après, Gwendolyn vit l'océan rempli de noir. Il y avait des navires noirs – des navires de l'Empire – aussi loin que la vue portait. C'était un monde entier de bateaux ; elle ne savait pas que tant de navires au monde pouvaient exister. Elle n'en revenait pas que tous voudraient envahir une si petite île. Que tous ne venaient que pour elle.

Gwen entendit soudain un cri perçant au-dessus de sa tête, si proche, et elle leva les yeux, interrogative, rassemblant son courage. Elle fut surprise de voir Ralibar. Il était apparu depuis quelque part sur l'île, hurlant, battant de ses grandes ailes, les serres déployées. Elle supposa qu'il s'éloignerait, s'envolerait loin de la destruction qui arrivait sur eux, qu'il sauverait sa peau.

Mais à sa surprise, Ralibar vola droit devant, s'envolant, tout seul, pour accueillir l'armée en approche. Il volait de toutes ses forces, et ne ralentit pas comme il accélérerait pour les affronter tous vaillamment. Le cœur de Gwen se serra à la vue du courage de Ralibar. Il savait qu'il mourrait en leur faisant face, et pourtant il ne bronchait pas au combat. Ce dragon, si hardi, si fier, s'envolant pour sacrifier sa vie, pour mourir au combat, pour défendre Gwendolyn et son peuple – et abattre autant de dragons qu'il le pouvait.

Gwendolyn serra Guwayne plus fort, se détourna des remparts, et se hâta le long des escaliers en colimaçon. Le temps était venu.

*

Gwendolyn marchait rapidement et délibérément le long du littoral rocailleux du côté de l'océan, serrant Guwayne, tous deux seuls. Au loin, elle pouvait entendre les cris des dragons, et elle savait qu'ils étaient trop proches ; il ne restait plus beaucoup de temps à présent.

Gwen écouta le bruit des vagues clapotant doucement sur le rivage dans cette baie calme à l'arrière de l'île qui donnait sur l'océan, son courant fort alors que la marée se retirait vers la mer. Elle marcha jusqu'à un petit bateau, un qu'elle avait fait faire juste à cette intention, long de deux mètres et demi, avec un mat tout aussi haut et une petite voile. Le bateau était assez grand pour un enfant.

Un seul enfant.

Gwen sanglota tandis qu'elle serrait Guwayne une dernière fois dans ses bras, se pencha sur lui, et l'embrassa. Elle le couvrit de baisers pendant autant de temps qu'elle le pouvait, jusqu'à ce que Guwayne commence à pleurer.

Alors que Gwen commençait à le déposer, il agrippa ses cheveux et les tira. Elle continua de le descendre jusqu'à ce qu'il soit en sûreté dans son berceau à l'intérieur du bateau, enroulé dans des couvertures et portant son bonnet de laine.

Gwendolyn sanglota, s'agenouillant à côté de lui, alors que Guwayne hurlait.

Gwen regarda vers l'océan, vers l'horizon, et son cœur fut déchiré en deux. Elle ne pouvait supporter l'idée d'envoyer son enfant là-bas dans l'inconnu. Mais elle savait qu'il serait égoïste de le garder ici avec elle. Rester ici impliquait une mort instantanée et cruelle. Là-bas, il mourrait probablement, aussi. Mais au moins il pourrait avoir une chance. Cela pourrait être une chance sur un million, flottant quelque part, là dans la vaste haute

mer. Mais qui savait où les marées, où le destin pourraient l’emmener. Peut-être, priait-elle, elles le mettraient en sécurité. À une mère et un père qui l’aimeraient. Peut-être pourrait-il être élevé par quelqu’un d’autre, devenir un grand guerrier, vivre la vie qu’il était censé vivre. Peut-être, seulement peut-être, cet enfant aurait une chance, pourrait vivre pour eux. Elle souhaitait, plus que tout, pouvoir la lui donner ; mais elle savait qu’elle ne le pouvait pas.

« Je t’aime, mon enfant », dit-elle, pensant chaque mot, incapable de retenir ses larmes.

Et avec ces derniers mots, elle s’agenouilla, agrippa le bateau, et le poussa.

C’était un petit canot, et il se balançait tandis qu’elle le poussait dans les eaux calmes. Le léger courant l’emporta, tout seul, dans l’étendue d’une mer déserte et grise.

Gwendolyn le regarda partir, ses yeux brillants, la couleur de la mer, et elle ne put plus endurer cette vue ; elle ferma les yeux et implora dans sa dernière prière de toutes ses forces :

S’il-vous-plaît, Dieu. Soyez avec lui.



UNE TERRE DE FEU **(Tome 12 de l'Anneau du Sorcier)**

Dans UNE TERRE DE FEU (Tome 12 de l'Anneau du Sorcier), Gwendolyn et son peuple se retrouvent encerclés sur les Isles Boréales, assiégés par les dragons de Romulus et son armée d'un million d'hommes. Tout semble perdu – quand le salut vient d'une source invraisemblable.

Gwendolyn est déterminée à retrouver son bébé, perdu en mer, et à mener sa nation en exil vers un nouveau foyer. Elle voyage à travers des mers étrangères et exotiques, se heurtant à des dangers inimaginables, la rébellion et la famine, tandis qu'ils voguent vers le rêve d'un havre sûr.

Thorgrin a enfin rencontré sa mère dans le Pays des Druides, et leur réunion changera sa vie pour toujours, le rendra plus fort qu'il ne la jamais été. Avec une nouvelle quête, il embarque, décidé à secourir Gwendolyn, à trouver son enfant, et à accomplir sa destinée. Dans une bataille épique de dragons et d'hommes, Thor sera mis à l'épreuve de toutes les manières ; alors qu'il combat des monstres et donne sa vie pour ses frères, il cherchera plus profondément pour devenir le grand guerrier qu'il est censé être.

Dans les Îles Méridionales, Erec gît mourant, et Alistair, accusée de son meurtre, doit faire ce qu'elle peut pour à la fois sauver Erec et s'absoudre de la culpabilité.

Une guerre civile éclate dans une lutte de pouvoirs pour le trône, et Alistair se retrouve piégée au milieu, avec son destin, et celui d'Erec, en jeu.

Romulus reste résolu à détruire Gwendolyn, Thorgrin, et ce qu'il reste de l'Anneau ; mais son cycle lunaire arrive à son terme, et son pouvoir sera sévèrement éprouvé.

Pendant ce temps, dans la province Septentrionale de l'Empire, un nouveau héros s'élève : Darius, un guerrier de quinze ans, qui est déterminé à rompre les chaînes de l'esclavagisme et à s'élever parmi les siens. Mais la Capitale Septentrionale est gouvernée par Volusia, une fille de dix-huit ans, réputée pour sa beauté – et aussi réputée pour sa cruauté barbare.

Gwen et son peuple survivront-ils ? Guwayne sera-t-il retrouvé ? Romulus écrasera-t-il l'Anneau ? Erec vivra-t-il ? Thorgrin reviendra-t-il à temps ?

Avec un univers élaboré et des personnages sophistiqués, UNE TERRE DE FEU est un récit épique d'amis et d'amants, de rivaux et de prétendants, de chevaliers et de dragons, d'intrigues et de machinations, de passage à l'âge adulte, de cœurs brisés, de déceptions, d'ambition et de trahisons. C'est une histoire d'honneur et de courage, de sort et de destinée, de sorcellerie. C'est un ouvrage de fantasy qui nous emmène dans un monde inoubliable, et qui plaira à tous.

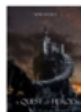


UNE TERRE DE FEU
(Tome 12 de l'Anneau du Sorcier)

KINGS AND SORCERERS



THE SORCERER'S RING



THE SURVIVAL TRILOGY



the vampire journals





Écoutez L'ANNEAU DU SORCIER en format audio !

ROIS ET SORCIERS

LE RÉVEIL DES DRAGONS (Tome n 1)
LE RÉVEIL DU VAILLANT (Tome n 2)
LE POIDS DE L'HONNEUR (Tome n 3)
UNE FORGE DE BRAVOURE (Tome n 4)
UN ROYAUME D'OMBRES (Tome n 5)
LA NUIT DES BRAVES (Tome n 6)

L'ANNEAU DU SORCIER

LA QUÊTE DES HÉROS (Tome 1)
LA MARCHE DES ROIS (Tome 2)
LE DESTIN DES DRAGONS (Tome 3)
UN CRI D'HONNEUR (Tome 4)
UNE PROMESSE DE GLOIRE (Tome 5)
UN PRIX DE COURAGE (Tome 6)
UN RITE D'ÉPÉES (Tome 7)
UNE CONCESSION D'ARMES (Tome 8)
UN CIEL DE SORTILÈGES (Tome 9)
UNE MER DE BOUCLIER (Tome 10)
UN RÈGNE D'ACIER (Tome 11)
UNE TERRE DE FEU (Tome 12)
UNE LOI DE REINES (Tome 13)
UN SERMENT FRATERNEL (Tome 14)
UN RÊVE DE MORTELS (Tome 15)
UNE JOUTE DE CHEVALIERS (Tome 16)
LE DON DE BATAILLE (Tome 17)

LA TRILOGIE DES RESCAPÉS

ARÈNE UN : LA CHASSE AUX ESCLAVES (Tome 1)
DEUXIÈME ARÈNE (Tome 2)

MÉMOIRES D'UN VAMPIRE

TRANSFORMATION (Tome 1)
ADORATION (Tome 2)
TRAHISON (Tome 3)
PRÉDESTINATION (Tome 4)
DÉSIR (Tome 5)
FIANÇAILLES (Tome 6)
SERMENT (Tome 7)
TROUVÉE (Tome 8)
RENÉE (Tome 9)
ARDEMENT DESIRÉE (Tome 10)
SOUMISE AU DESTIN (Tome 11)

Morgan Rice est l'auteur à succès n°1 et l'auteur à succès chez USA Today de la série d'épopées fantastiques L'ANNEAU DU SORCIER, qui compte dix-sept tomes, de la série à succès n°1 SOUVENIRS D'UNE VAMPIRE, qui compte onze tomes (pour l'instant), de la série à succès n°1 LA TRILOGIE DES RESCAPÉS, thriller post-apocalyptique qui contient deux tomes (pour l'instant) et de la nouvelle série d'épopées fantastiques ROIS ET SORCIERS. Les livres de Morgan sont disponibles en édition audio et papier, et des traductions sont disponibles en plus de 25 langues.

TRANSFORMATION (Livre # 1 de Mémoires d'une vampire), ARÈNE UN (Livre # 1 de la Trilogie des rescapés) et LA QUÊTE DE HÉROS (Livre # 1 dans L'anneau du sorcier) et LE RÉVEIL DES DRAGONS (Livre # 1 de Rois et sorciers) sont disponibles en téléchargement gratuit!

Morgan adore recevoir de vos nouvelles, donc n'hésitez pas à visiter www.morganricebooks.com pour vous inscrire sur la liste de distribution, recevoir un livre gratuit, des cadeaux gratuits, télécharger l'appli gratuite, lire les dernières nouvelles exclusives, vous connecter à Facebook et à Twitter, et rester en contact!